PAUL MUNIER

MON GRAIN DE SEL

HANOI
IMPRIMERIE G. TAUPIN & Cie
50, Rue Paul-Bert
1935

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DU MEME AUTEUR :

RAYON DU SOLEIL, poèmes indochinois.
(I. D. E. O. Hanoi 1924), épuisé.

GAUDIUS ET KHOLÉAS, roman.
(Bosc et Riou, Lyon 1924).

LES DISCOURS D'UN TACITURNE, roman.
(I. D. E. O. Hanoi 1929)

LA LÉGENDE DE BA-DÊ, nouvelle.
(I. D. E. O. Hanoi 1929), épuisé.

LES POÈTES FRANÇAIS D'INDOCHINE, conférence.
(cahiers de la Société de Géographie de Hanoi)

GIA-LONG, LA VIE PRODIGIEUSE D'UN GRAND ROI, conférence
(cahiers de la Société de Géographie de Hanoi)

LE CAI-KINH, HOMME ET CONTRÉE, conférence.
(cahiers de la Société de Géographie de Hanoi)

POUR PARAITRE :

CARREFOURS DE RACES, roman.

LA TRAGIQUE AVENTURE, roman.

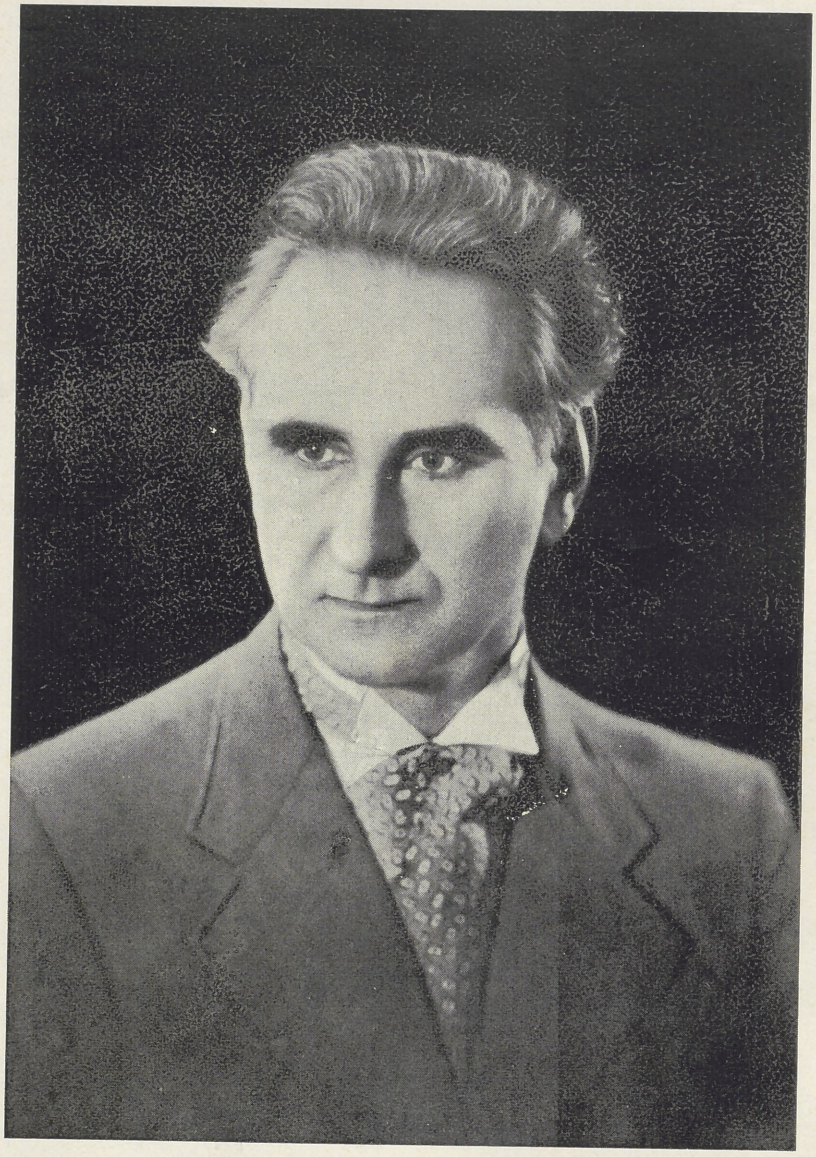
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour M. de Laporte,
très aimable confrère à qui ces pages
sans importance ne sembleront pas,
je l'espère, trop ennuyeuses.
Hommage tout cordial

Jules

MON GRAIN DE SEL

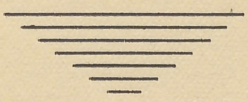
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PAUL MUNIER

MON GRAIN DE SEL



Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VIe Section
ASE 1712 VAR
BIBLIOTHÈQUE

HANOI - 1935
IMP. G. TAUPIN & Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dédié, chaleureusement, au lecteur qui ne trouvera pas trop bête ce qui suit. Et aussi, sans rancune, à tous les autres !...

P. M.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PRIÈRE

Typo ! Typo ! type, ô type ! triple tripatouilleur de textes, par mes tripes trie sans trouer, compose sans décomposer, mets debout sans f... par terre !

Et toi, correcteur incorrect consacrant les erreurs répétées du typo tapé tapant à côté qui caquette en coquillant, baille mais ne barbouille ! ...

Amen ! (1)

---

(1) Du sanscrit Amenayiarabayala : ouvrez l'œil ! C'est la sentence par laquelle Çakyamouni condamnait les typos célestes quand ils laissaient une coquille dans l'édition de luxe du Rhamayana. On leur arrachait un œil, on l'ouvrait en deux et on plaçait les deux moitiés de lobe oculaire sur la boîte à caractères du coupable. Les autres compositeurs acquéraient immédiatement une vue miraculeuse !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

QUELQUES MOTS, POUR VOUS PRÉPARER...

POURQUOI ai-je écrit ce qui suit, et bien d'autres choses injustifiables ?

Eh ! franchement, cette question embarrassante, plutôt rosse, que je devine sur vos lèvres, je me la suis posée à moi-même.

Vous savez, quand on prend avec soi la liberté de s'interroger, on s'attend à une grande indulgence et on se permet, pour répondre, bien des exagérations. Je me suis donc répondu, d'abord, sans sourciller, que j'écrivais pour la postérité !... Mais naturellement, je me suis fait pouffer de rire ! La postérité ne perdra même pas son temps à se battre l'œil à propos de mes propos ! Elle les ignorera, et ce sera justice.

Alors, comme j'ai bien vu que je me moquais de moi, j'ai pris un air pénétré pour me dire : J'écris pour Antoinette !... Mais aussitôt je me suis répondu, avec précaution : Ecoute, je ne voudrais pas te faire de la peine, mais crois bien qu'Antoinette ne s'évanouit pas d'aise quand tu couches vingt lignes sur le papier et elle-même entre les lignes ; ce temps perdu, n'aurais-tu pas mieux fait, pour elle, pour toi, pour tous, de le consacrer aux soins que tu dois à sa personne ?

J'ai vu que j'avais tort. Je me suis donc répliqué : Tiens ! je vais être sincère, j'écris pour mes lecteurs !... Immédiatement j'ai senti le rouge de la honte me monter au front, car je m'entendais me répondre durement : Vraiment ? Et ils t'ont demandé quelque chose, par hasard ? Tu ne pourrais pas les laisser tranquilles ? Tes lecteurs ! Combien te figures-tu en avoir, donc ?..

Humilié, je me suis incliné et j'ai murmuré : Allons ! ne sois pas méchant, j'avoue... j'écris pour moi !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Alors je me suis pardonné, parce que je suis bon, mais je sentais bien que je venais de me mentir encore un peu!

Et le souvenir de ce qui arriva à Kypling (Rudyart pour les dames, qui n'ont peur de rien quand elles aiment!) m'éclaira sur moi-même!

Il avait écrit un poème. Il plia le papier, le glissa dans son portefeuille et s'en alla dans un magasin acheter des choses chères et futiles. Les poètes sont un peu femmes, on sait cela!

Nanti de ces choses qui n'eussent servi à rien dans la jungle, Kypling passa à la caisse, opération qui, dans notre société mal fichue, est souvent une nécessité, même pour les poètes. Négligemment, il ouvrit son portefeuille, y prit un papier plié qu'il tendit d'un air distrait au caissier, en disant, en prose: Voici cinquante livres; monnaie, please...

Le grand Rudyart avait fait... comme si la lumière s'était éteinte! Il s'était trompé; au lieu d'un billet de banque il avait donné le manuscrit de son poème!

Or que fit le caissier? Il rendit les vers, peut-être, avec quelque phrase respectueuse et courtoise? Point! ... il garda le précieux papier, l'autographe rare et, sans mot dire, rendit la monnaie, sur cinquante livres!

Eh bien! si j'écris, c'est que j'espère, un jour, me tromper — en le faisant exprès! — et que pour une feuille salie de ma main, on me rendra la monnaie... sur cinq piastres!

★

Quoi qu'il en soit de mes desseins malhonnêtes, voici quatre cents pages qui attestent que j'écrivis! Comme je pus!

Fut-ce comme je devais? à supposer, pour la commodité de la discussion, que je devais écrire?

Pas sûr! Il est si facile de glisser de l'esprit à la vulgarité, du relief à la platitude, surtout de la juste satire au radotage malveillant!

En me moquant de tout et de tout le monde, j'aurais fait œuvre mauvaise, offensé gens et choses respectables si, aujourd'hui, on me prenait au sérieux. Mais il ne faut pas me prendre au sérieux! Ce ne serait pas sérieux! Que les croyants me

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dédaignent, pour n'avoir pas à me pardonner ! Je les en conjure ! Et par croyants, j'entends les heureux qui croient en Dieu, en ses promesses ; les candides qui croient en les hommes, en leurs œuvres ; les innocents qui croient en les femmes, en leurs dires ; les loyaux qui croient en quelqu'un ; les sincères qui croient à l'amour. Qu'ils me dédaignent et me plaignent, puisque je ne suis même pas un incroyant (l'incroyance comportant une certitude), puisque je crois seulement que je ne crois à rien, puisque je ne suis pas certain d'en être convaincu ! ...

Afin d'être loyal moi-même, du moins de m'en donner l'impression, j'ai pensé quelque temps à exercer ma verve sur mes propres travers, défauts, insuffisances et ridicules. Mais j'y renonçai vite : il m'aurait fallu porter ce volume à mille pages ! Je m'arrangeai donc avec ma conscience et laissai à quatre cents les pages à brocher. Ça fait déjà un fameux bouquin ! Au poids, s'entend ! ...

Vous ne le dévorerez pas, je m'en doute ! Mais ne le laissez pas manger non plus par les mites, rats ou cancrelats : ce serait dommage ! ...

... A cause du papier !

Aussi à cause du mal que je me suis donné, et qui me vaudra bien quelque indulgence.

Léo Gerville-Réache et Mathieu, son complice, nous ont parlé de L'Enfer du sel. Quel reporter, quel philosophe, quel poète amoureux de l'horrible nous parlera un jour de l'enfer du grain de sel ?...

Evacuer ce calcul cristallin, cet extrait de larmes, le réduire en poudre, l'étaler sur du papier... non ! personne ne s'imagine ce que c'est !

Gagner son pain à la sueur de son front ? mais ce n'est rien, cela ! Quelle punition douce ! Quel châtiment bénin ! On voit bien que Dieu le père n'était pas un mauvais bougre ! Il a fallu les hommes pour inventer ceci : gagner son pain en recueillant la sueur de son front, en la distillant, en prenant le sel et en faisant subir à celui-ci des traitements barbares ! (1)

P. M.

---

(1) Non pas par un effet de la barbarie naturelle à l'homme, mais par un usage immodéré du barbarisme, naturel à l'écrivain !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ANTOINETTE

I. — Pleins pouvoirs

HITLER veut les pleins pouvoirs ; il les prend ! Il les a ! J'ai toujours eu la plus grande admiration pour les pleins pouvoirs. Ça a commencé quand j'étais très jeune ; mon père disait : « les enfants ne parlent qu'au dessert !... » Or je n'aurais pas trouvé ça tout seul ; j'aurais plutôt pensé : les enfants parlent quand ils en ont envie !.... et j'étais plein d'une admiration respectueuse pour les pleins pouvoirs de mon père, lequel me donnait ainsi un tour de parole quand je n'avais plus rien à dire ! Et je reconnais encore qu'il avait raison car la bouche des gosses est terrible !...

Plus tard mon maître réglait de façon dictatoriale l'emploi de mes facultés. De ma classe aux fenêtres trop hautes, on ne voyait que le faîte des maisons et un peu de ciel, mais lui entendait que je vîsse exclusivement le tableau noir, et ses pleins pouvoirs y parvenaient, malgré la douloureuse révolte de mon cerveau d'enfant.

Plus tard encore, des hommes aux pleins pouvoirs se sont emparés de moi ; ils m'ont habillé grotesquement et m'ont fait faire dans une cour, pendant des heures, des jours, des mois, des mouvements parfaitement ridicules. Mais ils avaient dans la voix une sorte de rage autoritaire qui m'en imposait, dans la bouche des mots qui n'y

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pouvaient pas tenir tant ils étaient gros, et sur les manches des dessins très simples et vivement coloriés. Je ne les oublierai jamais!

Enfin est venue Antoinette! Ses pleins pouvoirs sont absolus. Vainement tenterais-je de m'y soustraire! Et sottement, car il me faudrait, d'abord, exister! Or existe-t-on, quand une femme entre toutes les femmes vous a fait la douce faveur de son despotisme ingénu? Fasse Bouddha qu'il me soit gardé! S'il me manquait devrais-je pas redevenir moi, tout simplement, c'est-à-dire peu de chose, moins que rien, alors que je suis nous, c'est-à-dire elle, c'est-à-dire tout?

II. — Fourrures

Antoinette est femme de précaution. Elle songe qu'il fera peut-être froid quinze jours cet hiver et qu'en conséquence il lui faut renouveler un peu sa garde-robe.

Aussi, depuis quelque temps mon pauvre Molosse, gentil petit amour d'horreur de chien, est-il complètement aphone pour avoir trop crié aux jambes des Chinois souriants, portant ballots et jetant, de loin en loin un « peaux!... » retentissant, à faire bondir le cœur des femmes, Antoinette examine, rejette, discute, rend, reprend, et fait tant de bonnes affaires que nous allons être bientôt ruinés, le marchand et moi!

Ce n'est pas tout! Il y a les catalogues!

Ils me font mourir de crainte, les catalogues, mais je dois avouer que parfois ils m'amusent, surtout en manière de fourrures. D'abord nous avions ces appellations étrangères à toute histoire naturelle, qui donnaient mille

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qualités diverses à la peau de lapin, hormis celle d'être bon marché.

Notre bonheur, à nous autres, amants ou maris, n'était pas assez complet! Nous eûmes les « façon » loutre, les diminutifs charmants et innocents : « castorette »... si bien que nous fîmes notre deuil du véritable, qui n'existait plus, sinon que ce qu'on nous vendait était du poil. Le colombia était une fiction, le ragondin une illusion, le le murmel un sophisme, le vison un jeu d'esprit!

Aujourd'hui on nous présente mieux encore : colombia façon ragondin, murmel façon vison, colombia électric (sic) façon loutre, etc...

Et voici le fin du fin, l'imitation de l'imitation n'ayant de qualité que si elle est vraie (je copie textuellement) : col et parements fourrure véritable imitation astrakan!...

Après celle-là on peut tirer l'échelle... et le portefeuille!

Pour moi mon parti est pris! Je tendrai à Antoinette une liasse de papier souple détourné de son véritable usage, et je lui dirai : « Tiens! achète-toi ce que tu voudras, et paye avec cette véritable imitation de chèques façon billets de banque!... »

III. — Folie!

Sait-on jamais si l'on n'est pas fou? On m'a traité de fou plus de cent fois dans ma vie et je n'oserais affirmer qu'on avait tout à fait tort! C'est qu'il n'y a pas que le fou complet, celui qui ne parle ni n'agit jamais comme tout le monde, il y a le fou qui, apparemment

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

normal, a de petites manifestations étranges, de petites crises cocasses. Je pense qu'il court les rues!...

Des fois il se dévoile innocemment; d'autres fois il dissimule et passe inaperçu.

Parmi les seconds, on vient d'en prendre un, dans des circonstances dont ses patrons, puisqu'il s'était placé comme domestique, se souviendront longtemps.

Un domestique, un domestique modèle, songez si, par les temps qui courent, ils y tenaient! Dévoué, silencieux, adroit, ponctuel, il servait à table, cirait meubles et parquets, introduisait les visiteurs, lavait la vaisselle, cuisinait même un peu, faisait les commissions, enfin une perle!

Par exemple une chose qu'il ne voulait pas faire, mais là, absolument pas, c'était nettoyer les couteaux! Ça, c'était plus fort que lui, c'était nerveux!

Les patrons, soucieux de garder un pareil serviteur, n'insistèrent jamais sur la question des couteaux. Or, un jour, des inspecteurs de la police vinrent sans cérémonie, prendre ce modèle des larbins échappé depuis sept mois d'un asile d'aliénés!

O toi, mon amour, retiens ceci: qu'un petit caprice de maniaque l'aurait pu faire découvrir, si l'on y avait pris garde, car il n'est pas naturel de ne pouvoir nettoyer des couteaux.

Toi, miracle d'affection, prodige de dévouement, toi pleine de douceur, ô toi la perle des maîtresses, toi que je préfère à toutes celles qui se disputent mon humble personne, es-tu sûre de n'être pas folle? Tu peux nettoyer les couteaux, chose que tu ne fais d'ailleurs jamais parce que le boy est là pour ça. Mais tu ne peux pas regarder une araignée sans bondir! Alors il n'y a plus de repas, plus de repos, plus d'amour: il faut qu'elle y passe!... Fâcheux présage et qui me tourmente, car je voudrais tant que tu fusses, pour la vie, simplement folle de moi!...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IV. — In-extremis...

J'ai conté à Antoinette l'histoire de Mme Harris. Celle-ci était en ballon avec son mari et l'engin commença à descendre; Harris jeta les sacs de lest, quelques instruments, sa veste, ses souliers... et comme il voyait toujours descendre trop vite l'aérostat, il se jeta à son tour dans le vide, pour sauver sa compagne.

— Tu n'en aurais pas fait autant! me dit Antoinette, qui lit Eve d'un œil et mon grain de sel de l'autre, sans être bigle le moins du monde.

— Mais, chérie...

— Tais toi! Tu m'aurais jetée, moi, oui, méchant!...

Et j'ai répondu doucement:

— Aurais-je pas mieux fait que de te donner le pénible devoir de m'admirer et de me pleurer jusqu'à la fin de ta vie?...

Mais Antoinette n'a pas été trop époustouflée, ni de cette sombre perspective, ni de l'histoire de Mme Harris.

Elle comprend qu'on aime assez la vie pour sacrifier celle des autres, et le délice de mourir à deux lui semble une utopie. A moins que mourir à deux soit seulement une façon provisoire de mourir, qui peut se renouveler de temps en temps et qui appartient proprement à la vie.

Donc je n'ai pas d'illusions à me faire: devant la mort la femme est ennemie, puisque la plus douce, la meilleure, l'élue... vivrait sans moi plutôt que ne plus vivre!

Notre espoir à nous, pauvres hommes, c'est que la nature intervienne à temps, qu'elle ménage habilement à nos compagnes une sortie où la plus incommode politesse

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ne nous obligera pas de passer avant elles. Après vous, chère amie, après vous... tudieu ! ne laissons pas se perdre les bonnes manières !

Et puis encore nous pouvons faire un peu confiance au chirurgien Rickeltz. Cet Américain savant tient en piètre estime la traction rythmique de la langue, qui a réveillé déjà nombre de buveurs d'eau, la respiration artificielle qui fit quelques miracles, et les ballons d'oxygène, qui revigorèrent pas mal d'anatomies défaillantes. Il fait mieux et dit que c'est plus sûr : il vous masse le cœur !

C'est comme je vous le dis ! Trois ou quatre coups de burin, pour enlever des côtes inutiles, une fente dans la bidoche, pour pouvoir passer la main, et mon chirurgien empoigne le cœur d'un supposé mort, le masse d'une dextre vigoureuse, enfin force le sang à circuler. A mesure, on voit le patient qui s'émeut ; quand il s'aperçoit qu'il a le ventre ouvert et un bras dedans, il est sauvé !...

Mais j'y pense... est-ce que nos amies n'ont pas, dans leurs menottes aux ongles vernis, trituré déjà nos cœurs comme on essore une éponge ? Et nous n'en sommes pas morts !.. Allons ! il y a de l'espoir !...

V. — A dada !...

Silhouette. Antoinette à cheval. Ou plutôt, le cheval d'Antoinette.

Quand j'ai revu Antoinette, dans sa montagne, elle m'a désigné, de la fenêtre de sa chambre, un canasson grisâtre et placide, et m'a dit orgueilleusement : tiens ! voilà mon cheval !

En quoi elle se vantait avec naïveté, car ce quadrupède n'est pas à elle ; elle a juste monté une fois dessus. Ça

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ne l'empêche pas de l'aimer, et de justifier cette amitié par un flot de paroles.

— Tu sais, je l'ai d'abord caressé. Ça lui a plu. Alors je suis montée dessus, toute seule !

— Bravo ! Mais comment es-tu descendue ?

— Toute seule aussi ! Oh ! je n'avais pas peur ! le loueur m'avait dit : il est même chose bœuf !... Il marche bien, mais rien qu'au pas !

— Pas possible ?...

— Si !.. et il a toujours faim ! Il s'arrête tout le temps pour manger de l'herbe...

— Je vois que l'allure n'était pas dangereuse...

— Oh ! non ! D'ailleurs je l'aurais retenu ! Et puis il a toujours soif aussi...

— Ah ! bah !...

— Alors à chaque ruisseau il s'arrête pour boire.

— Mais dis-moi, chérie, tu lui laissais faire tout ce qu'il voulait, à ce canasson !

— Pas du tout ! Je voulais le dresser, mais je ne pouvais pas, à cause du cordonnier !

— Quoi ?...

— Bien sûr ! Il m'a fait mes bottes trop dures.

— Je ne vois pas le rapport...

— Mais si, voyons ! J'ai beau vouloir dresser mon cheval, comme mes bottes sont trop dures, quand je lui donne un coup de pied dans le ventre, je ne le sens pas !...

... Ecrasé par cette logique mystérieuse et féminine, j'ai regardé, sans répondre, les menus petons de ma compagne, puis la pense rebondie de son gros veau de canard, et j'ai ébauché, mentalement, une explication plus simple de l'impuissance de l'une et de la placidité de l'autre.

Je me suis gardé de la dire !...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VI. — La mort du chat

Monsieur le chef de tous les vétérinaires — excusez-moi, mais je ne sais pas votre titre exact — voulez-vous m'accorder une petite consultation ?

Voici : Antoinette a perdu son chat. C'était un beau siamois, d'une douceur angélique, caressant comme tout, patient et débonnaire ; enfin je crois qu'Antoinette l'aimait beaucoup parce qu'il me ressemblait un peu. Si j'ai des illusions, ayez la bonté de ne pas m'en priver !

Donc ce bon chat est mort, en deux jours, d'une affection que j'ignore mais qui paraissait attaquer les intestins ; il n'avait pas de fièvre et, heureusement, n'a pas beaucoup souffert. Nous avons pu croire qu'il s'était empoisonné accidentellement, ou percé les boyaux avec des fragments d'os. Telle Atala écoutant la voix du vieux prêtre, Antoinette a versé des torrents de larmes après quoi elle a reporté son amitié sur le petit camarade du défunt, un autre siamois plus jeune, intelligent, vif, débrouillard, enfin tout mon portrait, exactement ce qu'il fallait pour qu'elle l'aimât !

Or ce deuxième chat est mort, tout de même que le premier, dans le même laps de temps et en présentant les mêmes symptômes. Telle Atala faisant grossir le fleuve Meschacébé avec ses pleurs, Antoinette a encore versé des torrents de larmes, et il m'était amèrement agréable de penser que si deux douzaines de mouchoirs n'étaient pas suffisantes pour étancher son chagrin à la mort d'un matou, j'étais assuré qu'elle inonderait six paires de draps quand je viendrais moi-même à mourir. Et afin que ces honneurs posthumes me soient garantis, je vais m'occuper de renouveler mon linge de maison.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais là n'est point l'important! De quoi sont morts les deux chats d'Antoinette? La marchande de légumes m'a dit que la cousine de la belle-sœur de son neveu qui vend de la soupe avait elle-même perdu deux chats de façon semblable. Y a-t-il, monsieur le chef des vétérinaires, une épizootie sur les chats, et deviendrons-nous bientôt, pauvres hommes, incapables de passer délicatement nos mains sur de douces fourrures?

Du moins, sur des fourrures qu'on puisse caresser devant tout le monde?

VII. — Et patati!...

Un confrère métropolitain à créé une ligue contre les discours. Entreprise louable, n'est-ce pas? et dont il fallait bien discuter! On fit donc des assemblées, des banquets, et les réunions se prolongèrent très tard dans la nuit et dans le bruit confus de paroles innombrables!.. Pour démontrer la vanité des discours, l'homme n'a rien trouvé de plus probant que de parler! Quant à la femme!

Tenez! on sait qu'à Sumatra les indigènes combattent la loquacité de leurs femmes en pendant aux angles de la maison des paquets de langues de chauves-souris. Je sais bien ce qui arriverait si j'en faisais autant chez moi! Antoinette commencerait par s'écrier: Tiens! qu'est que c'est que ça?... Puis elle continuerait: Oh! quelle saleté!... et je n'y couperais pas, même les paquets enlevés, de tas de considérations verbales sur le manque de sagesse et de délicatesse de ces hommes qui mettent, sous les yeux de leurs compagnes, d'infects débris d'animaux!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le plus sage, c'est de renoncer! Moi, je renonce à faire taire Antoinette! Quand je ne suis pas là, elle parle à son chien, à son chat, à son oiseau de volière, à ses canards, à ses poules; comment ne me parlerait-elle pas, à moi, à moi qu'elle aime, j'imagine, un peu plus, tout-de-même, que sa basse-cour? Sa loquacité est fonction de son amour; parler c'est se donner! Antoinette m'aime beaucoup!...

Elle ne réclame rien en retour! J'ai connu un homme qui ne laissait jamais répondre; un jour je réussis à lui dire: Mais enfin, tu parles, tu parles et tu ne me laisses pas placer un mot; est-ce une discussion? A quoi il me répondit: Bien sûr! je n'ai pas besoin de t'entendre, « je te devine »! Antoinette, à supposer que j'eusse pu lui poser la même question, ne m'aurait même pas répondu: « elle aurait continué!...

VIII. — Et Patata !...

Une fois, j'ai entrepris bravement de rester trois jours sans rien entendre. Je restai seul, face à face avec le ciel, la mer et le vent; une sorte de bridge où je faisais toujours le mort. Partenaires au jeu monotone!

Ils ne connaissent que trois ou quatre coups: le calme, la tempête, le bleu, le gris, le noir..... Mais ils vous les imposent avec une obstination despotique. Il n'y a rien à faire avec eux!

Aussi étais-je résigné à les laisser jouer seuls, à goûter le silence profond d'une placide confrontation avec moi-même, lorsque Antoinette arriva!

Elle m'aime trop pour se passer de moi trois jours! Du moins elle l'affirme, et c'est sur le mode volubile qu'elle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tenta de me le prouver. Je me laissai faire, un peu étourdi. Mais une femme comme elle ne vient pas voir son amant, les mains vides ! Et par une attention touchante, Antoinette m'apportait ce dont, selon ce qu'elle croyait, je manquais le plus depuis trois jours : des nouvelles !

Elle en avait plein les bras, plein le cœur, plein la tête ! Sans souffler, elle me les déballa pêle-mêle, remuant l'une, bousculant l'autre. Elle parlait de tout à la fois, comme si le temps lui manquait pour ranger cela dans sa cervelle avant de s'en servir. Le flot de sa parole faisait concurrence à l'autre ! J'avais peine à rester sur écoute ! Elle m'y contraignit pourtant, avec ces manières tyranniquement affectueuses qu'ont les femmes qui aiment, pour nous martyriser, et sa fougue oratoire ne cessa point de la journée.

Profitant d'une courte accalmie je tentai de fixer un peu de silence entre nous, et je dis, hypocritement : « Chérie si nous contemplions la mer ? » A quoi Antoinette, répondit superbement : — Ah ! elle m'énerve ! On n'entend qu'elle ! !.. ... Je n'eus même pas la force de sourire !

IX. — Pudeur

Antoinette n'a pas de défauts elle n'a que des travers. Elle ne convient d'ailleurs pas facilement d'avoir des travers ! Mais moi je serais suprêmement injuste, odieux, dégoûtant, si, m'amusant des travers de ma compagne, je laissais croire qu'elle n'ait pas de cœur.

Elle a un cœur, qui bat fort et bien. Elle ne le cache pas seulement sous de suffisants avantages mais sous une

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

infinité de précautions, d'amour-propre et de scrupules. Elle a la pudeur de son cœur comme d'autres ont, dit-on, la pudeur de leur corps. Elle ne veut pas qu'on le voie !

Or la plus prude, dites-moi, ne finit-elle pas par montrer son corps, quelque jour, ou plutôt quelque nuit, et jusque dans les coins ?

Ainsi d'Antoinette, qui n'aurait pu, vraiment, garder toute une vie devant moi son cœur soigneusement enveloppé ! Quelque jour, donc, elle me l'a montré, sans le faire exprès, en un moment de fugace abandon, et je ne l'aurai pas oublié quand, devenu vieux, je devrai peiner pour arriver encore à me souvenir des plus beaux corps que femmes en amour m'aient laissé voir !

Car un joli corps, tout frémissant sous les caresses, est certes une vision rare et choisie, digne de rester longtemps dans la mémoire ; mais un cœur, un cœur habituellement dissimulé et qui, tout soudain, se dévoile, tendre et pitoyable, pour se recouvrir aussitôt ? Un cœur sensible et pudibond comme le cœur d'Antoinette ?...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOYAGES

I. — Angkor

I. — De ma chambre, par la fenêtre ouverte, je vois les tours d'Angkor émerger d'un océan d'arbres. Il fait bon, beau, la vie est riche, agréable, éternelle ! Des fleurs étranges, d'autres communes ponctuent joyeusement la brousse, comme, le soir, des étoiles clignent malignement de l'œil dans un ciel indulgent. De gros boutons d'or se déplacent : des bonzes ! Et des lys bizarres fleurissent sur les prairies : des aigrettes ! Tout le monde est ami : chaque mare porte des hérons que l'auto n'effarouche pas, des flamands au derrière rose, des marabouts au col rouge, des crabiers qui ne se sentent pas dépaysés en si noble compagnie, des avocats graves, inclinés sur leur rabat blanc, et qui semblent discuter longuement un difficile point de droit.

Sous mes yeux, pour accentuer cet ensemble d'ère heureuse, quatre corbeaux font la causette, et un petit bouzou, lui, gratte gentiment la tête d'une Cambodgienne.

De temps à autre, un vol de perruches lance ses flèches vertes et ses cris aigres.

Ce matin, un cerf a bondi devant ma Rolls Royce, à la grande joie d'Antoinette, avant-hier c'était un gros sanglier qui galopa à nos côtés, durant cent mètres, comme un petit fou, et tout-à-l'heure des singes ont fait de la voltige dans les hautes branches, pour notre plaisir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ici c'est le bout du monde, l'allégresse du soleil, la nuit des temps.

Seulement... seulement, il faut y venir !

Si vous êtes bien sages, je vous indiquerai quelques-unes des précautions à prendre pour un tel voyage.

II. — Venez à Angkor, ça vaut la peine ! Par le Laos, si vous n'avez pas peur du sable. Et arrêtez-vous dans les bungalows... puisque vous ne pourrez pas faire autrement !

Il vaut mieux, n'est-ce pas, ne manquer de rien en voyage ? Alors voici : emportez une chaise par personne, si vous tenez à vous asseoir, car vous n'en trouverez pas toujours, dans ces aimables établissements. Et comme vous voudrez sans doute accrocher vos affaires, à l'étape, apportez donc un porte-manteau. A trois têtes, ça suffira !

J'y pense : un verre, pour vous rincer les dents. Et une cuvette, pour vous laver les mains. Si madame est délicate, n'hésitez pas : une cuvette... spéciale, comme on en use dans la cavalerie.

Pour la nuit, outre une couverture, une natte descente de lit et une caï-den, il y a une seule alternative : vous vous relevez ou vous ne vous relevez pas ! Ça dépend des natures ! Si vous vous relevez parfois, emportez donc un pot de chambre, ça vous sera bien utile ! Evidemment vous pourrez à la rigueur... par la fenêtre ! Personne ne vous dira rien ! Mais ça n'est pas donné à tout le monde ! On ne fait pas toujours à son idée !...

Ayant pris ces précautions, vous traverserez, sans trop de dommage, le péril des bungalows, et vous échapperez, peut-être, à ceux, autrement graves, des sables, des trous, des bosses, des troncs d'arbres et des incendies agrémentant les pistes laotiennes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et vous arriverez sans doute à Angkor!

Je vous le souhaite! Mais je vous vois faire : vous passerez Siemréap en trombe, histoire d'arriver plus vite, histoire de toucher enfin l'ultime bungalow.

Alors un conseil : emportez donc la clef!

... car il est fermé, celui-là, en dépit de tous les écriteaux!

III — Je ne crois plus que nous ayons une âme! Ni nous, ni les bêtes, ni les choses, ni rien! Déjà les plantes m'avaient découragé d'y croire; pour certaines d'entre elles, vous coupez des morceaux, vous repiquez, et ça fait des plantes nouvelles, entières, faites de fragments primitifs qui n'avaient pas cessé de vivre; l'âme se découperait-elle au mètre, comme du boudin?

Les avocats ont achevé de disperser les ruines de mes convictions chancelantes; pas ceux du palais: ceux des mares! Il vous ont des airs réfléchis, absorbés, puis, d'un coup sec, leur cou se détend, leur bec plonge: une proie est prise, crevette, petit poisson, escargot minuscule... Or si nous avons une âme, poissons, crustacés ou mollusques en doivent avoir aussi, moins perfectionnées, sans doute, mais bien personnelles. Et je pense à ces hypothétiques petites âmes de petites bêtes, amenées à se dégager de la matière, dans l'intestin d'un avocat! ... Non, vraiment! ce n'est pas un chemin pour des âmes, et celles-ci, pourtant, n'en auraient pas d'autre!... J'aime mieux croire que l'âme n'existe pas.

Les choses non plus n'ont pas d'âme et c'est quand on en est sûr qu'elles sont le plus belles. A Angkor les pierres les plus finement sculptées sont mortes, archi-mortes, et rien ne reste de la vie qu'elles évoquèrent un moment. En vain les danseuses d'aujourd'hui tentent de reproduire, au clair de lune, à la lueur des torches, les attitudes des apsaras disparues: il leur faudrait des yeux sans regard, des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

membres sans vie ! Elles essaient, consciencieusement, de figer leurs traits, de styliser leurs gestes, jusqu'à une espèce de pétrification ; mais il reste en elles quelque chose qui nous choque, et c'est ce qu'elles ont de vivant : la prunelle mobile, le sein que la respiration soulève, le muscle qui se tend, les phalanges qui se contractent.... Si elles étaient mortes, elles seraient tout-à-fait bien ! Elles doivent avoir, — on ne sait jamais ! — un peu d'âme qui les gêne ! ...

IV. — Le Bayon est le plus singulier des monuments ruineux d'Angkor. On l'a d'abord placé parmi les plus anciens ; puis parmi les plus nouveaux, et je ne jurerais pas qu'il ait fini ses balades dans les siècles écoulés. Même, s'il s'est enfin fixé dans l'histoire comme il est fixé à la terre, il reste rigolo comme tout, aussi près du grotesque que du sublime.

Plus près ! n'en déplaise aux archéologues, lesquels ont ici bien des belles choses, pour se rattraper, si le Bayon vient à leur manquer dans l'admiration des visiteurs.

Donc un roi, nommé Jayavarman, à moins que ce soit Indravarman, si ce n'est Suryavarman, enfin un varman quelconque (varman, ça doit vouloir dire le grand, ou le superbe, ou le magnifique, j'imagine) décidé à faire construire un bâtiment digne de lui par vingt mille esclaves, chercha un modèle, histoire de le faire reproduire dans la pierre. Il voulait une figure, tout ce qu'il y avait de plus joli à l'époque. Alors il se regarda dans un bouclier de bronze et s'écria : « Qu'il est beau ! Voilà mon type !... » Aussitôt, un artiste cisela le visage souverain dans le grès d'une tour, après quoi on zigouilla le sculpteur pour lui apprendre à vivre. Et le varman se regarda dans une cuirasse d'airain et s'écria : « Oh ! le beau gosse ! Vite, qu'on le photographie !... » et un autre artisan fouilla la pierre pour y fixer les traits augustes, en récompense de quoi il fut occis. Et le varman se hâta de se regarder dans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

un bassin, s'écriant à l'instant même : « Quelle merveille ! A moi dessinateurs, graveurs, sculpteurs, ciseleurs, décorateurs, doreurs, laqueurs, incrusteurs et blagueurs !... » Ainsi la binette royale fut reproduite à jet continu, et chaque matin le roi se trouvait plus beau, et chaque soir tombait le corps supplicié de quelque artiste ayant présomptueusement essayé d'imiter la beauté souveraine. On mettait de l'or partout et ça faisait, paraît-il, très bien. Quand on fut à cent soixante découpures on s'arrêta, car le varman, à son tour, mourut !

L'or a été râclé. Il ne reste qu'un chaos de forces camuses, abîmées plus ou moins par les siècles, et la devise de ce fouillis de grandes figures bêtes apparaissant sur un ciel limpide pourrait être : beaucoup de gueules sur azur !

V. — Je vais vous reparler d'Angkor.

Oui, encore !

Ça vaut la peine, croyez-moi ! Sur le champ, on est écrasé, émerveillé, au moins intéressé, et l'on finit par être ahuri. A tête reposée, on pense à des tas de choses. L'impression la plus profonde qui me reste n'est pas l'impression de grandeur des ruines mais l'énormité du contraste qu'elles créent. En somme, là où la patience française dégage lentement les pierres de la forêt, chaque nouvelle fouille, chaque effort renouvelé accroit cette certitude, confirme cette évidence que le pays dut être peuplé de millions d'hommes. Pas seulement des palais, mais de grandes villes vivaient là, toutes grouillantes de monde, parcourues par de longues files d'éléphants et de voitures, toutes étincelantes d'or, bourdonnantes de musiques, retentissantes d'appels et de cris : là, là où s'effritent les pierres qu'ont fait éclater les racines, là où il n'y a plus de vie, là où, pour ainsi dire, il n'y a plus personne !... Comme pour Thèbes aux cents portes, comme pour Ninive, comme pour Babylone, il n'y a plus que cela : des pierres croûlantes et des écriteaux !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Hélas! j'imagine comme possible, si la folie ne quitte pas les hommes, qu'un jour des écriteaux surmontant des tas de pierres indiquent aux visiteurs étonnés qu'ici vivait Paris, là Londres, là Berlin...

Car il n'est pas douteux qu'une seule cause, absolument une seule, a entraîné l'anéantissement des Khmères, ces prodigieux bâtisseurs, ces animateurs, ces réalisateurs, ces artistes : la guerre !

Pour aller plus vite, pour faire plus grandiose, ils l'ont faite, afin qu'elle leur donnât les nombreux esclaves que réclamaient leurs travaux gigantesques. Et puis leurs constructions formidables n'étaient pas achevées, leur puissance pas encore assise, que la guerre s'est retournée contre eux, les a conduits, de désastre en désastre, jusqu'à l'extinction quasi complète ; et la brousse a effacé leurs traces colossales !

Angkor ! quelle leçon écrivent sur le sol ses pierres disséminées !...

VI. — Quand je vous disais que la guerre avait dû être la cause, la seule cause de la débâcle khmère, je me trompais : il y en eut probablement une autre : la surabondance de dieux et de prêtres !

Avoir seize étages de paradis et seize étages d'enfers, c'est vraiment beaucoup pour un seul peuple ! Ça suppose non seulement une débauche d'imaginations enfantines — oh ! ces dieux à plusieurs têtes et à des foules de mains ! ... oh ! ces dieux éléphants, ces dieux-paons, ces dieux-singes !... — mais encore une orgie d'officiants. Tant de dieux, ça demandait à être servi ! Et tant de desservants, ça demandait un peuple de serviteurs !

De fait, ce pauvre peuple, quand il avait satisfait aux exigences des rois, des princes, des gens d'armes et des gens de religion, n'avait plus le temps de penser à lui. Près des palais qu'il bâtissait il habitait des baraques ; et près des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

temples où les prêtres consommaient les offrandes, il vivait d'à peu près rien. C'est bien un peu pour cela que les forces lui ont manqué !...

Elles ne lui sont pas revenues ! Les rois ne lui pèsent plus trop lourd, ni les gens d'armes, mais s'il n'a gardé de dieux que juste ce qu'il faut pour avoir l'air bien élevé, il a conservé son armée sacrée ! Tous les vingt pas vous trouverez un bonze... ou plusieurs, bien jaunes, bien gras, bien rasés, psalmodiant à l'infini, sur un ton monotone, et mendiant la nourriture, avec cette calme et lointaine façon de mendier qui est un ordre.

Et ça fait une énorme proportion de gens doux, sages, inoffensifs, certes, mais qui ne produisent rien, consomment tout leur saoul et ne coopèrent pas, officiellement du moins, à la continuation de l'espèce. Depuis des siècles et des siècles ! ...

D'autres peuples que le peuple Khmère en eussent quasiment péri !

II. — Laos

I. — Quelques traits observés en route, comme ça, au hasard, autant que l'ont permis les circonstances... et les exigences d'Antoinette. Car la préférée entre toutes était à mes côtés, soutenant mes forces obéissantes de toute sa faiblesse autoritaire !

Le premier de ces traits est le buffle qui se grattait le cou sur une borne kilométrique. Nous filions bon train ; il faisait un temps abominable, un vrai temps de buffle, et tous les symboles d'un modernisme exaspéré étaient rassemblés sur la route, à la disposition des regards bubalins : l'électri-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cité, en fils télégraphiques ; la mécanique, dans le moteur vrombissant de ma Rolls ; la distance vaincue, en ces bornes constamment dépassées ; la mode même, en le pull over affolant de ma compagne. Eh bien ! de tout cela, et du temps qu'il faisait, le buffle, le gros buffle rose se foutait royalement ! Il se grattait le cou sur la borne kilométrique, avec volupté, avec lenteur, avec un lourd mépris pour tout ce qui n'était pas le prurit de sa peau d'albinos ! Il m'a émerveillé !... Moi aussi, désormais, quand je sentirai le dépit me mordre ou le regret me poindre, je me gratterai le cou sur la borne !

Deuxième trait ! Mais ça, ce n'était pas la noce, je vous l'assure ! Les Travaux Publics ont encore, par ci par là, quelques restes de leur ancienne habitude, à savoir : rendre une route complètement impraticable quand ils jugent qu'elle devient mauvaise !... Soyons juste, ils en ont fait, des routes, qui sont de pures merveilles ; je vous en reparlerai. Pour le moment laissez-moi vous dire que celle dont je parle, mauvaise, avait été, par les soins d'une administration vigitante, agrémentée d'un remblai voisin, de tas de pierres, de dérivations saugrenues ; si bien que, comme il pleuvait depuis des jours, le remblai descendait sur ce qui restait de route, noyait la pierraille et comblait les dérivations d'une boue profonde.

J'ai commencé par déraper ; puis sur un silex recouvert j'ai crevé ; et comme la mélasse touchait les essieux, on ne pouvait pas mettre le cric !...

Il fallut chercher du monde, chercher des planches, chercher des pelles, se coucher dans la crotte ; enfin au bout d'une heure et demie d'efforts, nous sortions de là, cependant que d'autres autos arrivaient, pour s'enliser à leur tour.

Or savez-vous ce que m'a dit Antoinette, au début de cette petite catastrophe ? Elle m'a dit : « Ne descends pas !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tu vas te salir les pieds !... » J'en suis, en effet, resté assis !... une seconde, car l'énormité de ce rapprochement: la guigne d'être en panne dans un sale coin et la crainte d'avoir de la boue sur mes croquenauds, me comblait de stupeur.

J'ai fait, avec beaucoup de précautions, comprendre à Antoinette qu'il valait peut-être mieux salir mes souliers que rester là, indéfiniment...

Elle a aquiescé, mais à regret, et le lendemain elle me reprochait encore, doucement mais avec insistance mes chaussures vaseuses ! Les femmes tiennent beaucoup aux choses inutiles: le regret, le reproche !...

II. — Les kilomètres succèdent aux kilomètres, les ponts aux ponts, les descentes aux montées. J'ai Antoinette à mon côté. Autant dire que je me sens fort diminué ! Je conduis l'auto, c'est vrai, mais Antoinette, elle, me conduit ; elle croit que nous y gagnons ! Ses regards sont attentifs, sa parole sûre. Elle a peut-être confiance en moi mais ce n'est pas certain ; elle s'arrange pour que je sois certain du contraire... et je refoule jusqu'au fond de mon cœur cinq cent mille kilomètres d'expérience !

Il est bien évident, d'ailleurs, que mon expérience ne me sert pas à grand'chose, puisqu'elle ne m'évite pas les cahots, puisqu'elle n'écarte pas les poules désespérées !... Alors j'entends Antoinette !... Il me cassera tout !... Un bon chauffeur n'écrase rien, même pas une poule !... Doucement ! Moins vite !... Attention ! ...

Ça part d'un bon naturel et d'un postère sensible. Je ne lui en veux pas, à Antoinette, car je vois qu'elle est un vase fragile (et d'élection) inconsidérément lancé sur des pistes raboteuses et des ponts de rondins. Toutefois, il m'arrive, à la fin, de m'impatienter, et j'en fais part à ma compagne, de la voix que la nature m'a donnée et qui est forte.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Alors Antoinette se tait un moment puis, pas boudeuse pour un sou, me parle du paysage, de celui de la veille ou de ceux du lendemain. Malheureusement les cahots ne cessent pas pour cela ; ils ont moins de souplesse qu'Antoinette ! C'est plus fort qu'elle : au bout d'un moment, elle reprend la direction... en paroles ! Seulement, crainte de m'agacer, elle y met des formes. Elle ne dit plus : Attention !... Doucement ! Moins vite !... elle dit, d'un ton naturel : Ça descend ! ... Ça tourne ! ... Un pont ! ...

...et je trouve cela délicieux !

III. — Antoinette n'est pas de ces gens qui, devant une cataracte, se détournent au bout de vingt secondes en disant : Eh bien ! quoi ! c'est de l'eau ! ... Et d'une belle futaie elle ne dit pas : Quand on a vu un arbre on en a vu mille !..

Mais elle a ses préférences, ce qui est légitime, et elle préfère souvent ce que les autres n'aiment pas, ce qui est original. Ainsi la forêt-clairière, qu'on juge triste et affreusement monotone, plaît à Antoinette.

Ce n'est pas moi qui lui donnerai tort ! Certes, la forêt-clairière ne compte pas un bel arbre, pas un seul. A l'infini, elle répète un modèle végétal souffreux, tordu, comme résigné dans une éternelle douleur, et à qui le vent n'arrache que des soupirs, pas de plaintes. Mais quand on s'arrête un moment, qu'on laisse le silence revenir et s'apprivoiser, on s'aperçoit que la forêt-clairière est peuplée d'une foule de bêtes : oiseaux de toutes sortes, pics rouges comme le rubis, pics verts comme l'émeraude, geais bleus comme la turquoise, huppes narquoises, tourterelles effrontées et toutes sortes d'échassiers dont on se demande ce qu'ils font dans ce sable ; puis il y a le monde innombrable des fourmis, aux abords des misérables villages les troupes de singes, dans les éclaircies les cerfs curieux et parfois, sur la route même, les paons, les beaux paons verts à la longue traîne.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Or sur la forêt-clairière il pleut pendant six mois, puis le soleil la brûle pendant les six mois qui suivent, sans exception, inexorablement !

Et je pense à ces multitudes de plantes et de bêtes qui ont accoutumé d'être noyées une moitié de l'année et rôties l'autre, et qui vivent, qui vivent quand même, jusqu'à ce que mort s'ensuive !...

IV. — Nous sommes, Antoinette et moi, devant les chutes du Mékong. L'Administration nous abrite ; j'entends qu'elle a dressé, entre le soleil laotien et nous, une toiture en équilibre sur quatre piliers. Le soleil laotien est assez mordant pour qu'on se trouve bien à l'ombre, même en janvier. Les chutes fument et grondent. C'est beau. Si le Mékong avait consenti à tomber en un seul morceau, ce serait grandiose ; mais il s'est obstiné à s'éparpiller en plusieurs bras que séparent des îles boisées, si bien qu'on ne peut le voir tomber que par fragments. A Pa-Pheng, où nous sommes, le fragment est de taille, et les bouillonnements au-dessous de la chute rouleraient un éléphant comme un fétu !

Ça, vraiment, c'est un fleuve ! Non loin d'ici, il y a des fonds de trente mètres et plus ; plus haut, des trous sont si profonds qu'on n'a jamais pu les sonder : emportée par le courant, la sonde, si lourde soit-elle, ne veut pas descendre assez loin ! Et les tourbillons ! Ils vous sucent un train de bois comme un morceau de sucre : ni vu ni connu ! Ce qu'ils empoignent ne remonte jamais.

Dans ces eaux effrayantes, des poissons gigantesques ! A Paksé, à Khône, j'ai vu les Laotiens revenant de la pêche avec des poissons d'un mètre de long ; peuh !... des ablettes ! Il y en a d'autres, avec des barbes de patriarches et des gueules à engloutir un mouton !... Les hommes n'y coupent pas toujours !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

C'est sans doute à quoi rêve Antoinette qui, pour une fois, ne parle pas ! Et comme pour attester que la destinée la préserve, que la nature ne lui veut pas de mal et ne lui fait pas peur, Antoinette, devant l'eau mugissante habitée de poissons monstrueux, mange tranquillement des sardines !...

V. — Et puis nous sommes revenus, Antoinette et moi, passant du Laos ensoleillé à l'Annam crachineux, éprouvant que, dans la brousse, nichent en des coins perdus des Français d'une civilité exquise !

L'immense Laos, tout vide, tout pauvre, tout souriant, offre au voyageur des surprises autres que les seins bronzés, orgueilleusement nus, des femmes Khas ! Il me souviendra toujours d'un chef-lieu hors de toute voie, ensommeillé dans ses cases sur pilotis, mais où l'on accède et d'où l'on repart en suivant deux routes merveilleuses, larges, roulantes, fruits quasiment gratuits des efforts longuement soutenus de gens du crû, fourmis patientes, laborieuses, modestes ! Deux routes à faire pâlir de honte tout le corps des Travaux Publics !

A côté... oui, ma foi, à côté il y a une mirifique station agricole, qui aurait, sans la résistance des planteurs indochinois, remplacé les stations déjà existantes, de Phu-Ho et d'ailleurs. Nous n'avons, Antoinette et moi, ni orgueil ni préjugé. Quand nous trouvons des indications écrites, nous en faisons notre profit, humblement. Ayant, donc, lu un écriteau prometteur, nous avons pris un chemin montant, sablonneux, malaisé, tel celui du fabuliste ; et nous avons trouvé le jardin n° 1 ; des souches calcinées, de la terre ; poursuivant, nous vîmes le jardin n° 2 : des abattis noirâtres ; nous parvînmes au jardin n° 3 : des fumerons sur un sol bouleversé ; un peu plus loin, le jardin n° 4 nous livra son secret : des troncs noircis, des feuilles sèches et des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

branches mortes ; enfin nous contemplâmes le jardin n° 5 : des souches calcinées, de la terre !

Alors nous nous en sommes allés, admirant en silence la sagesse des planteurs récalcitrants !

Et par les bois, les monts et la plaine, je ramenai ma Rolls à Hanoi, docile aux objurgations d'Antoinette, qui sait bien ce qu'elle fait, que diable ! en me disant : « Attention ! » tous les trois cents mètres !

III. — Yunnan

I. — Nous voilà donc, Antoinette et moi, installés dans le compartiment qui, grinçant de souffrance à mille et mille tournants, nous mènera à Amitchéou d'abord, à Yunnanfou ensuite.

Il y a les tournants, il y a les torrents, il y a les montagnes, il y a les ponts, il y a les Chinois. Mais tout cela n'existe pas, car il y a les tunnels !

Les tournants ont beau nous projeter brutalement de droite et de gauche ; les torrents ont beau mugir ; les montagnes ont beau se voiler sous la pluie ; les ponts ont beau être en dentelle ou en arbalétriers ; les Chinois ont beau cracher avec bruit, ce qui compte, c'est ces tunnels, ces trous d'ombre, ces enfants de nuit renaissant perpétuellement d'un jour prolixe.

Au premier, on est sage comme des images ; au second, on essaye de se sourire ; au troisième on constate que le lumignon allumé ne répand qu'une lumière extrêmement discrète ; au quatrième on se serre la main ; au cinquième

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

on se sent les genoux ; au sixième on se dit qu'au septième on pourra peut être s'embrasser ; au huitième... mais je vais vous fatiguer !

Antoinette n'est pas prude, elle est digne ! Aussi me faut-il des dizaines de tunnels pour que, guettant la lueur du jour revenant, elle m'accorde un embryon de caresse. Toutefois, qui ne se brûle au feu ? Tunnel par tunnel, je sens que ma maîtresse préférée faiblit, s'intéresse, s'émeut... Hélas ! Au soixante-neuvième, le jour nous revient brusquement dans la figure et le charme est rompu ! Antoinette se rétracte, se fige ! Il m'aurait fallu un tunnel un peu long, et celui-ci n'est même pas un petit tunnel, c'est un tout petit tutu !...

Pour nous consoler, et pour la faire sourire, je dis à ma compagne : Bah ! demain nous serons à deux mille mètres dans l'atmosphère !... Mais elle ne sourit pas ! Elle me regarde sévèrement, et je comprends combien je fus coupable : elle a horreur de ce prélat exagéré qui se rendit célèbre par ses fantaisies aéronautiques et ses accidents de chemin de fer !...

II. — Nous y voilà ! Deux mille mètres dans l'atmosphère !... Eh bien ! l'étonnant, c'est qu'on ne s'en aperçoit pas ! L'air est léger, frais, bon à respirer, certes, mais la terre vous soutient toujours les pieds, les hommes sentent toujours mauvais, et il y a toujours du riz, des arbres, des pousse-pousse et des boutiques.

Antoinette, qui aime la simplicité, se contente des boutiques !

Seulement, il ne faut pas lui en promettre ! Délibérément, elle renonce à toutes celles que hante le commun, le curieux, l'amateur ; elle a choisi un genre : la soie ; elle s'y tient ; elle s'y cramponne ; elle s'y incruste !

Je ne dis pas qu'elle ait tort ! Je n'oserais jamais dire qu'elle ait tort, d'ailleurs ! Au surplus, elle n'a pas tort : la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

soie est une belle chose, que les Chinois savent travailler et vendre.

Et elle, elle sait l'acheter !...

Je la contemple. Car je suis là ! Ne faut-il pas, de temps en temps, que je donne mon avis ? C'est un rite : elle n'en tient aucun compte, mais elle me le demande !

Donc elle est assise sur un escabeau, buvant le thé offert, et discutant avec le Chinois qui inlassablement souriant, répète à chaque rouleau défait : beaucoup bien qualité ! On en est à certain broché rose ; on l'a tâté, regardé à l'endroit, à l'envers ; on en a brûlé quelques fils ; il plaît ! Je donne un avis automatique. Puis on en est au prix. Vingt minutes, pas plus, et l'accord est fait. Alors Antoinette, négligemment, repousse le rouleau et déclare : je l'aurais voulu blanc !

Le Chinois ne se trouble pas pour si peu : il développe trois ou quatre rouleaux nouveaux ; la boutique n'est plus qu'un monceau de soies multicolores entre lesquelles nous émergeons comme des îlots. Je m'impatiente, avec prudence ; Antoinette, inondée de joie, ne me foudroie pas trop du regard, et continue...

Elle finira, par prendre, je le sais, les trois premières pièces déroulées, et je crois bien que le Chinois le sait aussi. Mais il sait la nécessité, pour un marchand subtil, de noyer l'achat dans l'abondance, de donner aux femmes un bain de merveilleux et la conviction que ce qu'elles emportent est encore plus beau que tout ce qu'elles ont vu !...

III. — Allez, mes grains de sel, vous pouvez tomber un à un dans le lac de Yunnansen, vous n'en altérerez pas la douceur, ni vous non plus, larmes d'Antoinette, qui manquâtes de couler pour un jade plus vert que l'eau profonde !

Nous avons débouché là par un canal ombragé de saules et d'eucalyptus, une avenue d'eau, calme et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

conciliante, reflétant, sans malice, les toits cornus avec les feuillages. Le grand sampan glisse au rythme des rames sur lesquelles se courbent et se détendent de souples corps chinois. Les aigrettes ponctuent de blanc pur, la masse herbeuse des bancs ; des plongeons grossis dans le reflet du soleil, évoluent comme des macreuses, « et le noir cormoran sur la vague bercé », attend l'heure où son maître lui enlèvera du cou le collier qui l'empêche d'avaler la proie surprise.

Minutes de calme, de rêve, de fraîcheur, contraste reposant avec la braillante cohue de la ville !

Là-haut, devant nous, sur le Si-Chan, s'étagent les pagodes où le Chinois gueulard vient se recueillir, où l'encens et le parfum des clématites s'essayent à effacer l'odeur violemment asiatique des anatomies yunnanaises, où la piété se mêle au sans-gêne, en un étrange amalgame, où les cyprès protègent, de leur ombre légère, des edelweis et des pieds d'alouette.

Portés par deux gaillards suants, à présent nous montons en chaise, les pentes aménagées en interminables escaliers ; vus d'en haut, les sampans placides laissent un lent sillage dans l'eau vaseuse et herbue ; nous montons, nous montons ; les pagodes se montrent, étrangement perchées ; à pied, nous gravissons les derniers raidillons, nous suivons les couloirs de la montagne, que les hommes ont percée comme des tarets, nous nous reposons au balcon de pierre qui surplombe un à-pic de trois cents mètres. Les éperviers, en bas, semblent des mouches, et les hommes, des fourmis.

Ici, le pélerin, vêtu à la dernière mode européenne, habillé de vieille et somptueuse soie, ou couvert de guenilles, tient à la main les bâtonnets rituels. La pagode, d'ailleurs, ne contraint pas comme une église ! Il y mange, il y boit, il y bavarde, il y dort. Et j'aime cette divinité mystérieuse mais débonnaire, qui n'empêche le fidèle de vivre ni de roupiller !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

... Car un Chinois ne dort pas : il roupille !

IV. — Cohue ! cohue ! cohue !... la chaussée est envahie par les hommes, les trottoirs par les marchands, les chiens, les cochons. A Yunnansen, on ne voit pas le pavé : il y a trop de monde dessus !

Et un monde placide, tranquille, qui ne se dérange pas ! Les tireurs de pousse-pousse braillent sans arrêt, s'enfoncent comme des coins dans cette masse humaine ; ils ne bousculent presque jamais personne, ô miracle ! car dans cette masse indifférente, qui ne fait pas place, se promènent les vieux, les aveugles, les enfants et ces grands enfants rêveurs que sont tant de Chinois marchant en fumant, les yeux perdus, hors du présent, hors du monde !

Deux sons, pourtant, figent un instant la foule et ramènent les rêveurs sur la terre ; ré, sol !... ré, sol !... La trompette chinoise, triste, lente, funèbre...

Funèbre, oui ! et deux fois ! Voici, en effet, le porteur de sentence. Sentence barbouillée au pinceau, rapidement, sur une pancarte en papier ; l'encre est encore mouillée. Puis les gardes passent, arme à l'épaule, cartouches sur la poitrine, vêtements de toile gris-bleu ; ils marchent indifférents, semblant ne point voir ces rangées de gens qui les regardent. Ré, sol !... ré, sol !... voici les condamnés, deux pirates, paraît-il. Ils ne sont pas liés mais ont un piquet attaché au dos ; celui qui leur donnera le dernier secours, sans doute !... On les soutient un peu ; ils avancent comme des somnambules, un sourire hébété leur mettant un masque.

On va les tuer ! Ré, sol !... ré, sol !... Mais il n'est pas sûr que ce soit des pirates. Quelquefois on se trompe ! L'essentiel est d'aller vite !... Pris hier, fusillé demain !...

Du moins on me l'a dit. Et l'on m'a dit aussi qu'une fois la chose faite, les cadavres restent là, attendant que la famille, s'ils en ont une, profite d'une nuit sans lune pour

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les enterrer; et l'on m'a dit encore qu'elle n'enterrait pas tout, car les cœurs et les foies n'y sont plus, enlevés tout chauds qu'ils ont été!...

O Chine! tu as beau avoir inventé la poudre, tu es en retard! Tu te souviens de trop lointains ancêtres, ceux qu'heureusement nous avons oubliés, ceux qui mangeaient, crue et palpitante, la chair des ennemis!

IV. — Voyage sans Antoinette

I. — Non, Antoinette, ce n'est pas de quitter toutes les femmes qui m'aiment, qui me rend triste, c'est de te quitter, toi la préférée, et de songer que tu n'accordes peut-être pas tout son prix à l'effort qui me condamne, pour plusieurs jours, à cette solitude horrible: la solitude sans toi!

A mesure que je m'enfonçais dans le Sud, dans ce Sud qui n'est plus tranquille, mon âme se tendait vers toi, toujours plus étirée, car je ne pouvais m'en défaire tout-à-fait pour te la laisser, et je craignais à tout moment qu'un nouveau tour de roue ne vînt à la rompre!

Même j'ai calculé, à peu près, la longueur que peut prendre une âme qui s'allonge: en comptant le nombre des tours de roue et en multipliant le diamètre de celle-ci, d'abord par ce nombre, puis par le nombre Pî. Je trouvai une distance effarante pour une âme! Et ce qui te prouvera que la mienne était bien près de toi, que je n'en étais plus maître, c'est que je ne songeai même pas que ledit calcul m'eût été singulièremenf simplifié en jetant un regard sur la première borne kilométrique venue!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pourtant, même par amour d'une femme telle que toi, ô mon Antoinette ! une âme ne peut pas s'étirer indéfiniment. Aussi, après le centième kilomètre, la mienne, revenant à moi comme un élastique trop tendu et qu'on lâche, je la trouvai brusquement à mes côtés dans la voiture.

Je te la garde ! Fais-lui un bon accueil à mon retour, elle le mérite !

Et sache que de toutes les femmes qui, je ne sais pourquoi, levaient une jambe de pantalon sur le bord de la route, aucune jeune ou mûre, ne m'a tenté !...

Je t'envoie mille baisers compliqués !

II. — De partir, Antoinette, il me fallait une expiation, si le crime de te quitter n'était suffisamment puni par la peine de ne point t'avoir !

Aussi ai-je résolu de vivre sans le secours d'autrui. Ma chasse me nourrira, dussé-je mourir de faim puisqu'aussi bien l'absence ne me fait pas mourir !

Aujourd'hui j'ai commencé et, je dois te l'avouer, c'est d'une main tremblante que je trace ces lignes. Après avoir résolument quitté le Sud tranquille, au demeurant fort agité, je m'enfonçai vers le Laos lointain. J'avais fixé mon choix sur la venaison, craignant à bon droit non la quantité de viande que procure l'éléphant sauvage, mais sa qualité discutable. Mais je fis nombre de kilomètres sans trouver de cerf, tandis que paons et poules sauvages défilaient devant mon fusil dédaigneux.

Quand je voulus me procurer un de ces oiseaux, il n'y en avait plus, mais des ramiers, que je jugeai indignes de ma table ; pourtant, la faim commençant à parler, j'en eusse volontiers tué un, mais je ne vis que des tourterelles, gibier bien commun. Je patientai. Enfin je décidai de tuer une tourterelle pour manger, mais la grande pluie des sommets les avait chassées, et je ne trouvai plus rien.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je parcourus vainement des kilomètres. Je défaillais. Par bonheur, un pépiement vint me donner un peu d'espoir... et je tuai un oiseau qui me sembla tenir le milieu entre le futifu et l'oiseau-mouche !

J'en préparai, sur-le-champ, la cervelle, au beurre noisette — un vrai régal ! — et la moitié du corps, en salmis :

Je garde une cuisse et une aile pour ce soir, car on n'est jamais sûr, non pas du lendemain, mais du jour même !...

Rassure-toi : je ne mourrai point d'inanition, car je te mange de caresses...

III. — J'ai peut-être exagéré hier, ma bonne amie, en te parlant d'un futifu qui m'aurait tenu lieu de nourriture pour une journée entière. Non ! J'ai mieux mangé que cela... puisque ton amour avait pensé aux pommes de terre, aux carottes, aux poireaux, aux mandarines et autres choses comestibles. Mais le vrai du vrai, c'est qu'en ce pays de chasses mirobolantes, nous n'avons rien vu qui ressemblât à un quelconque gibier.

Mon camarade de voyage — que le diable emporte ce rêveur éveillé qui, m'emmenant avec lui, m'a privé de ta chère présence ! te racontera, au retour, des tas d'exploits cinégétiques. N'en crois rien ! Il lui a fallu, jusqu'à présent, cinq coups de fusil pour abattre un coq. Quant aux cerfs, sangliers, bœufs sauvages, notre homme donne des cartouches et prête son fusil à des naturels qui, la nuit, font ce qu'ils peuvent. Jusqu'à présent, ils n'ont rien tué du tout. S'ils arrivent à coucher quelque bête, il dira que c'est lui, bien sûr !

Il va raconter aussi, probablement, des choses élégiaques sur le khène. Vois-tu, ô toi l'aimée entre toutes ! le khène est une espèce de métis de mirliton et d'accordéon,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus doux que le second, moins nasillard que le premier, et sur lequel on joue de petits airs à peu près tous pareils, d'un rythme qui ne varie pour ainsi dire pas.

Le phonographe n'a pas encore pénétré ces contrées. Dès qu'il paraîtra, le khène sera mort.

Et tout le reste, tout le reste est littérature !

Hélas !... comme mes baisers ! Je voudrais tant, en place de ces mots couchés littérairement à ton adresse, t'embrasser littéralement !

IV. — Je l'avais bien prévu, ma bonne Antoinette, les chasseurs n'ont rien rapporté encore, cette nuit-ci. Ils avaient emporté, avec le fusil de mon compagnon, quatre cartouches à chevrotines et six cartouches de plomb plus petit. Les premières étaient pour les sangliers.... ou pour les buffles, car il faut te dire que, de temps à autre, un Laotien nanti d'un fusil et d'une lanterne, rencontre nuitamment des yeux qu'il prend pour des yeux de cervidé ou de fauve, et qui sont des yeux de buffle, d'un de ces buffles domestiques qui ne sont jamais à la maison mais toujours dans la brousse. Alors il tue le buffle et, quand il reconnaît sa méprise, il éclate de rire, ce qui constitue la conclusion de tout événement, pour un Laotien.

Les cartouches de petit plomb étaient pour les lapins. Car il y a, paraît-il, beaucoup de lapins par ici, et ces lapins sont des lièvres !

Ils sont tellement des lièvres que ceux de cette nuit courent encore !... Nos hommes avaient pourtant fait le partage d'avance : trois aux chasseurs, un à l'interprète et les deux autres à mon camarade et à moi, soit bien six, comme il y avait six cartouches ! Les lièvres nous ont posé un lapin, voilà tout !

Mais si nos Laotiens avaient été malins, ils nous auraient apporté un sanglier ! Car le cochon, ici, avec son dos non

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ensellé, sa crête de poils raides et ses pattes minces, à l'air d'un sanglier.

.... et moi j'ai l'air d'un cochon! C'est à ne pas croire ce que deux jours de brousse enlaidissent un beau garçon!

Voudras-tu des baisers que je t'envoie, suants, poussiéreux, pas présentables.... mais si chaudement sincères?

V. — Ce camarade me cassera les reins ou la tête et il démolira ma Rolls Royce, je le crains, ô mon Antoinette! Aussi, bien qu'il m'en coûte d'être sans toi, me félicitai-je chaque jour de ne point t'avoir emmenée, et je souffre mille morts en songeant au traitement abominable qu'eût subi sur ces routes le corps fragile que le ciel t'a donné et que tu m'as abandonné, pour ma plus grande félicité sur cette terre.

De toutes ces parties de toi auxquelles tu tiens tant — et tu serais cruellement injuste de n'y point tenir! — pas une ne fût restée intacte; même tes yeux qui se seraient rougis à force de pleurer de douleur, de dépit ou de rage; même tes lèvres, qui se seraient constamment crispées; même ton asseoir délicat qui, de trop sauter, trop souvent et trop fort, eût emporté avec lui de dommageables talures!

Les Laotiens, ignorant l'usage des autos de grand luxe comme la mienne, et même généralement de toute locomotion mécanique, offrent au soleil — et il est sérieux, leur soleil! — un corps que l'excès d'habits ne fait plier sous aucune contrainte. A quelque détail près, sur lequel, si tu veux, nous ne nous arrêterons point, ils sont nus, le plus souvent. Mais on ne s'en aperçoit pas tout de suite: ils ont l'air de porter un caleçon, parfois une ceinture, voire un gilet, et toujours d'une trame légère et bleue, finement ouvrée, une vraie dentelle!

.... Or ce linge, suprêmement économique, c'est leur peau même, qu'ils ont faite, une fois pour toutes, à l'image

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'un vêtement de choix, délicat comme du Venise, leur peau qu'on a, patiemment et pour toute la vie, tatouée!

Je te supplie, Antoinette, de ne pas adopter cette coutume, pour si avantageuse qu'elle puisse te paraître, car si, sur la peau jeune et pleine, la vêture en question n'est pas sans une beauté qui prendrait, à ta personne, un nouvel éclat, sur les peaux fatiguées des vieillards elle a l'air d'une loque. Et je veux t'aimer encore, quand tu seras devenue la vieille accroupie dont parle Ronsard!

Viens vite me rejoindre, que je puisse avec toi cueillir les roses de la vie!

VI. — Mon amour, voici que j'ai fait une folie!... Oh! rassure-toi, mon Antoinette! Si la dernière Laotienne entrevue, et qui fut, par extraordinaire, à beaucoup près la plus belle, si, dis-je, elle fut pour quelque chose dans ma folie, sache qu'il n'est rien là dont j'aie à rougir, ni dont tu puisses te fâcher.

Cette femme aux gestes lents, au corps langoureux et solide, aux yeux larges et doux, au sourire constant, m'a vendu quelque chose. Non ses charmes, je te le répète, mais quelque chose pour toi, qu'elle avait fabriqué elle-même.

Je quittais le Laos. C'était ma dernière station en ce pays. Fût-ce la crainte de revenir les mains vides? Fût-ce le sourire, engageant sans indiscrétion, câlin sans impudeur, poli sans obsèquiosité? Je ne sais, mais je pris ce qu'on m'offrait, en faisant semblant de choisir, et je pensai à toi.

J'y pense toujours. Que vas-tu dire? Se pourrait-il que, pour la première fois depuis la mort d'Eve, une femme fût contente de l'offrande faite? Se pourrait-il que la bonne intention ne se heurtât pas au caprice et que l'objet fût accepté sans qu'à l'âme féminine mordît le regret d'autre chose?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je n'ose espérer une telle fortune, ô ma douce aimée, mais je crois que toute l'indulgence éparse dans l'espèce coulera par tes lèvres, et que tu feras semblant d'être heureuse. Et à cette pensée mon vieux quadragénaire de cœur bat comme un cœur de petit enfant !...

La Laotienne, pour me rendre ma monnaie, s'est mise à genoux, me tendant les pièces d'argent dans ses deux paumes ouvertes et jointes. Son attitude, très humble et très douce, n'avait rien de servile mais était gracieuse, infiniment. Permets que je mette à genoux mon corps perclus par les routes, que je joigne mes paumes ouvertes et que je t'offre les petites choses que la Laotienne m'a vendues. La grâce, c'est toi qui l'apporteras, en refoulant sous un sourire le flot de regrets contradictoires que fera bouillonner en toi, peut-être, mon cadeau !

V. — Bords de mer

I. — La tempête l'a pris et l'a forcé à lutter, des heures et des heures. Pas de fuite : où fuir le vent qui vous porte et vous pousse ? Pas de repos : l'aile est si vite brisée quand elle n'est pas vigilante ! Il a lutté, il a gardé ses ailes intactes, il ne s'est laissé ni retourner ni briser.

A présent, sur la mer encore grosse, il s'est posé. Il est affreusement las ! Ses ailes repliées ne sauraient plus le soutenir ; son long col a peine à rester droit, pour qu'il puisse, de ses pattes crispées, nager contre la lame qui le soulève, l'enfonce, le soulève encore, mais qui le roulerait dangereusement si, de son énergie désespérée, il ne tenait encore le cap.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Des heures, le vieux pélican épuisé a été ainsi ballotté par les vagues. Et voici que les courants le poussent vers la terre. Il voit une longue plage, pleine de débris ; il voit les maisons des hommes sans fenêtres et sans toits ; il voit les arbres abattus, cassés, mutilés, dépouillés, les arbres où ne reste pas un oiseau. Sur cette côte désolée, il va pouvoir atterrir et, comme les petits crabes des sables ne souffrent ni du vent ni des vagues, il va pouvoir prendre quelque nourriture, refaire ses forces presque anéanties.

Hélas ! On l'a vu ! — C'est une épave !... — Non ! Non ! c'est un oiseau !... — Des lorgnettes, vite !... c'est un oiseau ! c'est un gros pélican !...

Alors les enfants vont sur la plage, les boys les suivent ; on a bâtons et cordes, à défaut de fusil...

... et j'ai compris combien la destinée était affreusement cruelle qui, après avoir jeté l'oiseau dans la tempête, le poussait à présent vers les hommes !...

II. — Premier jour sans nouvelless ! En sera-t-it d'autres ? Je ne sais ! Quoiqu'il en soit, je suis aujourd'hui, sans nouvelles. De qui ? De quoi ? De vous, de tous, de tout !

Et c'est une sensation délicieuse, après tant de jours employés à parcourir les gazettes, à recueillir les renseignements, à surprendre les propos, c'est-à-dire à faire ce fastidieux et dévorant métier de journaliste où tout vous vient des autres.

Enfin je vais pouvoir — et devoir ! — me contenter de moi-même ! Hélas !... J'ai tôt fait de m'apercevoir que je n'ai pas grand'chose à ma disposition ! Il me faut organiser ce demi-néant, ou bien je perds la face !

Organisons ! D'un côté mon esprit. Bon dieu ! quand il est tout seul il ne fait pas beaucoup d'effet ! Par ici le passé.. Je n'ai pas le droit de m'en servir : les autres y sont ! Là, le présent... l'air, la mer le ciel ! c'est grand et c'est vague !..

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dernière ressource, espoir suprême et suprême pensée : l'avenir, dont je peux user et abuser, car il n'est à personne!..

Il n'est pas à moi non plus! En vain je cherche à le déshabiller : il reste vêtu de brumes et la seule idée que j'aurai de la journée, c'est le ciel et la mer qui me la donneront : ils sont gris, tristement gris... comme l'avenir! Cela m'a si bien frappé que j'ai crainte de les voir s'empourprer au couchant! Mais ils restent gris! Merci!...

A présent les lampes s'allument ; celles que la Société voulut bien remplacer, c'est-à-dire une sur sept ou huit. Quand elles sont puissantes les sociétés n'ont plus de devoirs, c'est comme les gens! Dans les grands espaces sombres que celle-ci ménage au long de l'unique rue, on imagine des couples amoureux se faisant de délicieux mensonges. C'est innoncent et ça rajeunit. Malheureusement j'ai laissé toutes mes maîtresses à Hanoi! Et comme ça au pied levé, on a beau être beau gosse, c'est bien difficile...

III. — Deuxième jour sans nouvelles.

Et sans enthousiasme! Avec bonne volonté, j'écoute les leçons de la nature, qui est seule à me tenir compagnie. Elle m'enseigne que la beauté, la perfection qu'on lui accorde dans les livres sont des mensonges de poètes.

La mer, qu'on croit saine, bave une mousse rougeâtre ; elle expectore de grosses méduses et la nuit, j'entends bien qu'elle tousse ; elle a des crises d'asthme qui n'en finissent plus.

Le ciel a des incontinences ; il est bourru et maussade. Le soir il grogne, il bougonne!

Le vent est quinteux ; il ne sait pas ce qu'il fait : il devrait souffler toujours du sud parce que les hommes ont déclaré que la mousson était établie ; mais en fait de sud, il a perdu le nord ; alors il s'arrête, il repart, il tourne, il a des ratés! Il n'est pas au point du tout!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et les arbres sont parfaitement ridicules. L'année dernière, ces malheureux filaos ont été cassés, arrachés, épluchés, par le typhon. Ceux qui restèrent debout tendaient de grands bras mutilés, épilés et maigres. Ils ont fait ce qu'ils ont pu pour que leur duvet repousse. Leur corps a du poil comme une poitrine de satyre et leur tête a mis un turban vert.

Or tout cela, pourquoi faire ? Oui ! pourquoi ? puisqu'en musardant sur la terrasse, devant un verre qui s'échauffe et que je ne peux pas finir, je reçois les fils et les pellicules que le vent leur enlève ! Ils ont les jambes velues mais c'est un leurre : ils font comme moi, ils perdent leurs cheveux !...

Ça n'était par la peine de tant gémir l'an dernier, quand la tempête les leur arrachait !...

VI. — Vers les lacs Ba-Bé

Je suis allé aux Lacs Ba-Bé mais, rassurez-vous, je ne vous inonderai pas de phrases redondantes, je ne chercherai pas de grandes images pour déformer les petites qui ont défilé sous mes yeux. D'ailleurs les petites choses, les menus faits ne sont pas sans intérêt, sinon sans poésie, voire sans amusement. Témoin cette histoire de coq et de papillons que je vous garantis authentique.

Sur les bords du Song Nang, j'ai vu des quantités de papillons blancs et de papillons jaunes. Ils avaient l'air inquiet ; visiblement ils cherchaient quelque chose. Quand j'eus mis pied à terre, je trouvai ce qu'ils cherchaient.

Je crus que c'était une fleur : une fleur vivante, jaune et blanche. Mais c'était des papillons qui faisaient, pressés

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les uns contre les autres, une corolle palpitante ; quant à l'objet de leur convoitise c'était, révérence gardée, une bouse de buffle, qu'ils humaient et suçaient à pleine trompe. J'en voyais, saouls de nourriture, qui titubaient sur leurs petites pattes ; ils n'auraient pas pu fuir !

Alors le coq — je vous ai dit qu'il y avait un coq — avalait les papillons à chair tendre et parfumée ! De temps en temps il s'arrêtait pour souffler, aussi pour faire glisser la viande, puis il se remettait à table, une table jamais dégarnie, car les vides qu'il faisait sur la bouse étaient aussitôt remplis de papillons gourmands.

Et quand il s'arrêtait, il faisait : co, co, co, co ! ... appelant sa poule pour qu'elle vienne se régaler.

Mais elle, une chipie ! si vous aviez vu cela ! ... elle vous avait un air dégoûté des papillons ! ...

VII. — Vers la station d'altitude

C'est l'inconvénient de la montagne : on n'y va pas sans monter ! Pour y monter, selon les endroits il y a route ou sentier. Celle que je fréquente, et qui se respecte, a une route ; elle est très haute ; je ne hante que les personnes bien élevées.

Avec la route il y a l'auto ; l'autobus, plutôt ; et il y a le chauffeur. Ça, c'est l'inconvénient de la traction mécanique : il faut un chauffeur.

Celui qui me mène, avec une douzaine d'autres personnes et des tas de bagages, fait le voyage cinq ou six fois par jour. Il connaît le parcours ! Aussi, il ne s'en occupe plus du tout ! Je suis serré entre un vieux monsieur qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

s'efforce d'être aimable parce qu'il m'a pris ma place, et une petite madame dont la hanche me chauffe. Tous deux apprécient le chauffeur, j'en suis sûr, car ils ne le quittent pas des yeux.

Et, à vrai dire, son manège est intéressant comme tout. Il a deux mains, comme tout le monde, mais il n'en emploie qu'une pour conduire ; avec l'autre, il fait des tas de choses. D'abord il se mouche, souvent, longtemps, et quand il a fini il recommence ; il rentre son mouchoir entre chaque mouchée, mais il est très lent à trouver sa poche.

Et puis il bourre sa pipe.

Et puis il l'allume ! Pour ça il lui faut ses deux mains. Alors il conduit avec le coude ! On prend très bien les virages quand même !

On monte, on monte. Je me retourne et contemple un spectacle superbe : forêt, nuages, soleil, cascades... quand je reprends la bonne orientation, je vois que le chauffeur, lui aussi, admirait le paysage !...

Il ne s'en fait pas ; il le dit ! Il est solide comme un roc, mais il a un anévrisme, ou quelque chose dans ce genre-là. Alors il vous explique, entre deux bouffées : un jour, je mourrai tout d'un coup, au volant !... et il rit de toutes ses dents.

La petite madame, qui a entendu, se serre contre moi...

... mais je sais que c'est l'émotion !... et que je n'y suis pour rien !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

FEMMES

I. — D'abord, quelques propos qu'elles ne me pardonneront jamais !...

A l'exception de toutes celles qui m'aiment, bien entendu !...

LES comprendre ? Allons ! Allons !
n'exagérons pas !...
... pas même d'une syllabe !

* * *

Notre plus gros défaut, ce n'est pas de nous plaindre de nos amantes, c'est d'y tenir !

* * *

Tant qu'elles sont avec nous, les premiers feux passés nous aspirons à la liberté, à la délivrance ; sitôt qu'elles nous quittent, proprement ou non, nous pleurons des larmes salées, si nous ne crions pas au scandale !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

FEMMES

Il ne faut pas seulement vivre avec les femmes ; il faut vivre avec son temps ! Comme si c'était commode !...

✪ ✪ ✪

Bien des femmes qui crient au ciel et à la terre qu'elles en ont assez de rendre malheureux un pareil imbécile (c'est leur mari, vous l'avez deviné !) ne veulent rien savoir pour le lâcher !

✪ ✪ ✪

Nous savons qu'il en est une belle sur quatre-vingts, le reste composé mi-partie d'agréables, mi-partie de laiderons. Or que disons-nous constamment, en vers et prose, en vers... et contre tous ? Qu'elles sont toutes belles comme des anges ! Nous consentons à en accorder de méchantes, pas de laides ! Rien qu'en un bouquin, un conte, un sonnet, c'est effrayant ce que nous mettons de charmes féminins irrésistibles, et des yeux !... et des bouches !... et des nez !... et des teints !... et des seins ! et des... tout quoi ! Comment les femmes ne se feraient-elles pas d'illusions ?

✪ ✪ ✪

Je pensais que les Chinois, qui ont toujours tenu la femme pour inférieure, avaient plus de fermeté poétique que nous. Point ! Les traductions de Soulié de Morand sont là pour l'attester : les poètes chinois sont aussi ridiculement féministes que les nôtres ! Voyez celui-ci : « N'attends pas, pour tourner de nouveau tes regards vers moi, que trois existences se soient passées ». Alors que tant d'hommes ont pensé tant de fois dans leur vie : « Attends, pour tourner de nouveau tes regards vers moi, qu'au moins trois existences se soient passées ! »

✪ ✪ ✪

La pudeur, quand on est belle, n'a qu'une excuse valable : le froid !...

Mais voilà !... il faut être belle !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

II. — Evettes

Je crois, Bouddha me pardonne ! que je vais devenir féministe ! Et c'est les Evettes qui porteront cette lourde responsabilité. Ah ! Eve ! ce n'était pas assez d'avoir induit le premier homme — cet innocent ! — en tentation, il faut qu'aujourd'hui, dans le courrier de tes filles, tu insères, en lettres à rendre myope un presbyte, des propos à rendre l'espoir au désabusé, la gaieté au neurasthénique ! Toutes les joies nous seront venues de toi, y compris celle, incomparable, de nous être débarrassés de toute vertu.

A moi, tu auras donné cette ressource : le courrier de tes filles et je consacre à ta gloire le jus de mes méninges fatiguées ! D'abord j'en ai le droit : une de tes fillettes, sans souci de nuire à ma renommée, a pris comme pseudonyme « Grain de Sel » et j'ai été tant éberlué que je me demandai si, par hasard, je ne mènerais pas à mon insu, comme telle héroïne d'Alexandre Dumas, une vie double ; si après avoir été Acrimon vieux et quinteux je ne serais pas Grain de Sel, blonde, gracieuse et vive, et ainsi de suite, alternativement ! Mais je ne pus garder longtemps la moindre illusion : quand j'y passe la main, mon menton pique, me dispensant de vérifications complémentaires !

Grain de Sel n'a pas, d'ailleurs, le monopole du pseudonyme gentil ou original. Il y a, autour du cœur, toute une floraison amusante : « Cœur déçu »... « Cœur de haine »... « Cœur brisé »... Quand les cœurs sont vraiment déçus, brisés ou pleins de haine, ils ne s'étalent point dans les colonnes d'un périodique ! Des allusions poétiques à quelque peine romantique : « Ton amour et ma solitude ». « Au-dessus des Tempêtes », « Semper fidelis », des évocations

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pleines de douceur : « Chemin de plaine », « Cueille l'heure », « Aube gasconne », enfin des expressions hardies, de vigoureux masques, peut-être posés sur de jolies figures, mais qui font penser à la femme forte, capable, au besoin, de flanquer à l'homme la tatouille qu'il mérite : « Grincheuse », « La Concierge du 12 ».

Mais le plus beau pseudonyme, celui qui, le plus, m'incline au féminisme, par sa modestie, sa mesure, encore qu'il soit un peu long, est celui-ci dont je vous invite, Messieurs, à savourer la signification dénuée d'équivoque : « Plus je vois les hommes plus j'aime mon chien !... » Nous n'avons plus qu'à empoisonner le chien !

Mais il faut pas se frapper !

Les Evettes, même quand elles veulent être sérieuses, elles me font rire ; on voit que ça ne leur est pas naturel, qu'elles exagèrent !

J'avais remarqué, je viens de le dire, le pseudonyme vengeur de l'une d'elles : « Plus je vois les hommes, plus j'aime mon chien ! » Les textes qu'il termine sont, naturellement, d'un pessimisme excessif qui lui attire de vertes répliques. Or il est dépassé : une personne qui est peut être jeune et peut-être belle, n'hésite pas à signer : « Cœur de Haine » !... Brou !... elle peut attendre pour que je la demande en mariage ! Elle n'a pas, il est vrai, la sympathie de ses sœurs, qui trouvent qu'elle va un peu fort. « Angelo », tyran pas doux, ne le lui envoie pas dire ! Elle a, pourtant, trouvé un auxiliaire dans le « Brahmane Masqué ». Je ne vis que pour la haine et par la haine, dit l'ange de douceur qu'est peut-être l'Evette cachée sous ce pseudonyme oriental ; et cette petite poule charmante continue : j'aime le mal, tout ce qui l'entoure, je voudrais en faire, toujours, à tout le monde, pour le simple goût de voir souffrir, souffrir, souffrir !

Peste !... Mais c'est trop fort pour être vrai ! Ou c'est une petit rouée qui s'amuse, ou c'est une petite énervée à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui il manque quelque chose. Il se pourrait aussi — O Noré Brunel ! — que ce fût une constipée. Heureusement la nature, en la personne d'un metteur en page des plus sagaces, a mis le remède à côté du mal : la violente diatribe du Brahmane Masqué est coupée en deux par une réclame pour l'eau de Rubinat ! Espérons que ça fera de l'effet ! Il y a une voisine, mais elle ne craint rien, car c'est : « Au dessus des Tempêtes ! »... Il y a aussi, pas loin « La Voix du Cœur », mais en haut de page, bien entendu. Je tourne cette page, où tant de gentilles Evettes sont couchées....

III. — Femmes qui fument

Vous savez que, subissant l'influence du refrain grivois : « A nous les femmes qui fument !... » nos femmes se sont mises à fumer. C'est d'ailleurs à peu près en même temps qu'elles décidèrent de ne plus être à nous, mais à elles-mêmes, comme s'il était donné à quiconque de jamais s'appartenir !

Donc elles fument ! Et pas du gros perlot : du fin, du blond, du parfumé, du cher ! Et comme elles ne peuvent rien faire sans excès, elle fument tout le temps, à l'apéritif, au cinéma, à table, au lit, j'en connais une qui fume en prenant sa douche !

Comment je l'ai su ?... Dites donc ! ça c'est mes affaires !...

Or nous, les plus de quarante ans, nous avons tous connu les sourires contraints ou dégoûtés des lèvres que baisaient les nôtres sentant le tabac ! Si nous voulions en faire autant aujourd'hui, nous ne pourrions plus embrasser personne !... Ceci n'est rien ! Le temps viendra où fumer semblera un anachronisme et où nos élégantes chiqueront de la carotte, pour nous épater.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais la première femme qui vit son homme fumer, que fit elle, je vous le demande ? Voilà ! Ce malheureux s'appelait Rodrigo de Jerez et avait accompagné Christophe Colomb ; au lieu de rapporter de l'or ou des tréponèmes, il rapporta du tabac et, un jour, pour surprendre sa femme et s'en faire admirer un peu plus, il tira devant elle sur un long tube, fit sortir une épaisse fumée de sa bouche et de ses narines. La pécore, au lieu de s'extasier, fit une scène de ménage ; puis elle alla trouver un certain Torquemada, bonhomme qui aimait tellement ses frères qu'il les envoyait au paradis avant l'heure, et lui confia que son mari était un démon. Et Rodrigo de Jerez maurut en prison !

Ainsi, à cause des femmes, le règne du tabac a commencé par le martyre d'un homme... et continue par le nôtre !

IV. — Femmes qui chiquent

Quand je suis à court d'idées — c'est très rare, n'est-ce pas ? — je vais faire un tour en Amérique, pays qui a non seulement des puits de pétrole mais des mines de rigolade. Et j'ai toujours ramené quelque chose de mes petites prospections. C'est comme les prospecteurs, les vrais ; ils rapportent toujours quelque chose ; ensuite c'est d'autres qui s'enrichissent ! Les bonnes histoires que je mets dans ces lignes vous les racontez à Pierre et à Paul, mais vous ne dites jamais que c'est moi qui les ai trouvées ! Je vous connais !...

Voilà quand même ce que j'ai encore découvert chez Jonathan : un Américain avait une femme qui chiquait ; vous Mesdames, avec une cigarette parfumée à votre joli bec,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vous êtes supportables toujours, parfois charmantes, mais avouez que si vous vous mettiez à mâcher de vieux bouts de carotte vous perdriez cinquante pour cent de votre valeur et que votre baiser pourrait bien nous sembler trop sapide ! Je ne sais pas pourquoi je dis ça, puisque les femmes ne m'embrassent jamais ! Enfin passons ! L'Américain, sa femme ne l'embrassait jamais non plus et il avait la sagesse de s'en montrer satisfait, mais il était restaurateur et il craignait toujours de voir tomber la chique dans une marmite, ce qui aurait pu nuire à la bonne réputation de sa maison. Il pria et supplia son épouse de perdre ses habitudes, mais plus il priait plus elle chiquait, ça c'est naturel ! Vous en auriez toutes fait autant, même si la chique vous avait dégoûtées !

Alors il a demandé le divorce. Mais il n'est pas certain qu'il l'obtienne, la chique pouvant, aux yeux des juges, ne pas être le « cas de cruauté » qu'il invoque. En France ce serait très simple : il n'aurait qu'à faire passer à sa femme le goût du tabac ; on l'acquitterait et tout serait dit. Seulement, en Amérique, pour une bagatelle on vous asseoit sur une chaise qui vous donne des fourmis partout ! Merci !

Mais pourquoi ne lui ferait-il pas manger, de force, un bon kilog de ficelle ?

V. — Robes

Avec les femmes, c'est moi qui vous le dis, nous ne serons jamais tranquilles. Les hommes de mon âge, qui ne sont pas vieux mais ne sont plus jeunes, ont connu de telles transformations dans le costume féminin, qu'ils doivent s'attendre à tout ! Pour ma part, je me souviens fort bien des robes à traîne et des manches à gigot ; je me souviens aussi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que les femmes se mettaient à la ceinture un petit appareil bien suggestif destiné à renforcer leurs formes arrière.

La mode actuelle, c'est-à-dire presque rien sur le moins possible, a du moins le mérite de la franchise. Sauf les fards, elle n'autorise aucun chiqué. Le preneur est fixé sur la marchandise. J'entends cela au physique car, pour le moral, nous savons tous que nous ne saurons jamais rien.

Donc ces pratiques essentiellement désinvoltes qui n'habillent les femmes que de la poitrine aux genoux, et encore ! nous nous y sommes accoutumés. Bien mieux : de nouvelles habitudes, par exemple la quasi-nudité promenée sur les plages, puis des plages au café, les apéritifs en maillot, les promenades en maillot, le décolletage des maillots, par le haut et par le bas, de nouvelles habitudes, dis-je, nous préparaient au temps fort aimable où les femmes, enveloppées d'un manteau, pour être préservées du froid, nous fussent apparues franchement et entièrement nues, sitôt qu'un intérieur chauffé ou une température printanière leur eut permis de se mettre un peu à l'aise. Transformation vestimentaire que les hommes de mon âge voyaient venir avec complaisance, puisqu'elle correspondrait, pour eux, à la venue d'une saison déjà paresseuse que trop de voiles et d'étoffes eussent risqué de rendre frigide !

Hélas ! il va nous falloir déchanter ! On nous annonce le retour des robes longues et des cheveux à tordre ! L'habit va recommencer à faire les moinesses ! Les prosateurs vont avoir à renouveler leur stock de lieux communs, sans puiser dans celui qu'utilisaient les romanciers d'il y a trente ans, et les poètes devront chanter les robes autrement que Maurice Rollinat :

La longue robe errant dans la lumière bleue
Froide et collante avec sa traîne de velours
Sur les tapis muets, étouffeurs des pas lourds
A l'air d'un grand serpent tout debout sur sa queue.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je crois plutôt qu'ils déchanteront.

Il fallait autrefois six mètres d'étoffe pour faire une robe ; ça a descendu à cinq, puis à quatre, puis à trois ; nous étions sur la bonne voie ! Nous aurions fini par habiller nos compagnes avec cinquante centimètres de tissu ! Autant dire que nous n'aurions plus guère payé que la façon ! Et cela m'allait beaucoup, dans ce temps que les soldes diminuent cependant que la vie augmente, et que le journalisme ne paye plus l'encre à stylo !

Hélas ! Voilà les robes qui s'allongent ! oh ! on ne brutalise pas le client ! Une pointe seulement, pour l'esthétique !... Oui ! la pointe d'avant-garde ! Quand nous en serons au gros, les robes toucheront terre ; quant l'arrière-garde arrivera, nous aurons les robes à traîne ! Et vous voyez d'ici ce que ça nous coûtera !... Déjà quatre mètres cinquante !...

Car au fond, toute la question est là. Nous nous étions très bien habitués à voir les jambes de toutes les femmes et de toutes les jeunes filles, et elles s'étaient fort bien accoutumées à nous les montrer, à nous qui connûmes le temps qu'elles auraient rougi de nous laisser voir, par accident, une cheville ! La question de pudeur était réglée. Nous allions bravement vers la robe cache sexe et vers de larges économies.

Ça n'aura pas duré longtemps !

Les pauvres hommes ne seront jamais tranquilles !

VI. — Jupes

Jupes courtes, jupes longues ! Que de batailles ! Si l'on consultait les hommes, les affairistes en tissus exceptés, la discussion serait vite close : vive la jupe courte, qui a de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

franchise ! vive la jupe courte, qui ne permet pas la tromperie sur une intéressante partie de la marchandise ! vive la jupe courte... qui coûte moins cher que l'autre !

Car on nous bourre le crâne, avec ces histoires de morale et d'esthétique : la question des jupes est une question de gros sous ! D'un côté les amants et les maris, innombrables, qui trouvent que le métrage est toujours exagéré, au prix qu'est le beurre ; de l'autre les cartels, trusts, etc... qui entendent nous faire consommer plus d'étoffe à mesure qu'elle est plus chère !

Nous sommes le nombre, ils sont la force ! nous devrons nous incliner, réservant notre mauvaise humeur à nos femmes et maîtresses qui vraiment, ne peuvent pas ne pas obéir à la mode, à cette mode qu'elles croient lancer et qui est tout simplement décrétée au bureau de quelques hommes d'affaires !

Comme si elles y pouvaient quelque chose, les femmes discutaillent de ces questions !

Ainsi la Ligue des femmes du Connecticut a ouvert là dessus un débat mouvementé. Les puritaines, les femmes de pasteurs, les cagneuses, les panardes et les bancales défendent la jupe longue. C'est le long des jambes féminines que grimpe le plus aisément le désir, c'est-à-dire le péché, disent-elles ; mais ce disant, elles oublient que leurs propres guiboles feraient retomber en enfance le désir le plus manifestement adulte. Et leurs adversaires clâment, révérence gardée, qu'elles veulent pouvoir marcher à l'aise, ce que seule la jupe courte permet. Mais on ne pense pas à tout, et la présidente puritainissime leur a crié : si vous voulez marcher à l'aise, pourquoi mettez-vous des souliers à talons Louis XV ?...

Elle a raison ! J'ai une peur effroyable des gens qui ont raison ! Celle-ci nous habillerait les femmes avec des sacs et leur mettrait au pied de ces fameux ribouis qui écrasent l'obstacle !...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VII. — Nu !

Il ne manque pas de gens pour approuver le nudisme. Et ils disent pourquoi. Selon eux, ce qui est laid, c'est ce qui est caché ; et le plus caché, le plus bas, le plus corrompu, c'est encore l'âme des gens. Le nudisme enlève à l'hypocrisie une partie de ses moyens, supprime les curiosités malsaines, les saletés de la conscience...

Oui ! peut-être ! Même je crois certain que le nu commun est chaste ou, du moins, aurait vite fait de le devenir. Et toute une littérature, tout un art plasitique tomberaient dans le néant si le nudisme triomphait. Leur imposture sauterait aux yeux ! Où donc les écrivains, où les peintres où les sculpteurs ont-ils dénichés ces dos harmonieux, ces seins en coupe, ces reins parfaits, ces jambes en fuseaux, tout cela sur les mêmes personnes ? Le nudisme est là pour nous prouver qu'ils mentent et que, pour un derrière bien arrondi, il nous faut contempler cinquante croupes anguleuses, plates ou débordantes ; pour une gorge à la Praxitèle, cent petits païens qui sont de grands pendards, des outres lourdes ou de vieilles chaussettes ; pour deux jambes droites et bien modelées, des dizaines de guiboles torses, ou maigres, ou éléphantines, des dizaines de genoux cagneux et de quilles panardes.

La vertu du nudisme, c'est qu'il supprime l'hypocrisie ? Sans doute ! Mais son vice, c'est qu'il est d'une franchise brutale, décourageante. Son tort est de couper court à toute illusion. Qu'il triomple, et l'énergie humaine diminue d'un tiers, dans tous les domaines, car l'idée qu'on se fait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des choses est notre ressort, que des illusions nouvelles remontent à mesure qu'il se détend. Ce n'est que ça ! diraient les écoliers en voyant soudain les femmes nues ? Oui, hélas !... et ils ajouteraient que pour cela, ce n'est pas la peine de se donner du mal. Les adolescents seraient des hommes finis !... Alors nous, les quadragénaires, vous vous rendez compte !... Les Grecs ont brillé dans toutes les manifestations humaines. Leurs arts servent encore d'enseignement ; la science leur emprunte jusqu'à leur langue, et la philosophie reconnaît en Platon un de ses dieux. Les Grecs étaient des as !

Or ils n'étaient pas nudistes et les gens qui veulent nous faire croire le contraire abusent singulièrement ! Ils étaient bien trop artistes pour être nudistes ! Au contraire, ils se couvraient de vêtements lâches, drapés, donnant aux corps une apparence presque uniforme, le plus vague possible. Bien sûr, quand les jeunes filles dansaient, les spectateurs pouvaient, au gré de leurs sauts légers, voir jambes et même cuisses, issir par instants des voiles soulevés, mais cela, justement, c'est tout le contraire du nudisme : c'est l'attrait du mystère attisé par de brèves et demi-découvertes, c'est l'art dans l'habillement ! Si, parfois, une des danseuses, emportée par son ardeur, gênée aussi par la température, se mettait soudain nue pour danser, soyez assurés qu'elle était belle, et qu'elle anticipait, en somme, sur ce que nous faisons aujourd'hui au music-hall ou au cinéma : le nu... mais sélectionné !

Le nu en série, c'est moche c'est décourageant, c'est du défaitisme social ! Avec précaution, je l'admettrais comme méthode thérapeutique, oui ! comme remède à l'amour !...

... et encore ! Ne sommes-nous pas incurables ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VIII. — Féminisme en action

Je ne sais si, nous autres hommes, nous aurons à nous féliciter de l'avènement du féminisme actif, législatif et exécutif que prônent et annoncent, parfois éloquemment, certaines femmes. Mais je sais trop de cas où pour commencer, il se contente d'être exécutif!

Quant à moi, je trouve que c'est mettre la charrue avant les bœufs! Toutes ces exécutions capitales, faites de mains de maîtresses, ne prouvent qu'une chose, c'est qu'après elles il n'y a plus rien à faire! La femme qui tue un homme borne déplorablement le champ de sa propre activité! Plus prévoyant serait de le griffer, gifler et mordre quotidiennement, car après chaque séance il en resterait pour le lendemain!

En somme les femmes, qui ne manquent pas d'audace, semblent pêcher par l'organisation; et bien peu réfléchissent qu'en exécutant celui qu'elles appelèrent, toutes, mon gros poulet, c'est la poule aux œufs d'or qu'elles font passer ad patres.

Seulement les femmes s'exercent, probablement, pour le temps où, triomphalement, elles pourront satisfaire à de collectives rancunes. Messieurs, le tribunal du Salut public ne fut rien auprès de ce que sera le tribunal des femmes, publiques ou non! Préparez-vous à mourrir! Et si vous ne me croyez, écoutez l'histoire du pauvre Emmerick Szabo: cet homme avait une femme acariâtre et des filles insoumises; il s'en alla; elles le rattrapèrent et, pour délit de fuite, le mirent en jugement. Sa fille aînée, couverte de parchemins fut l'accusatrice, le ministère public; elle réclama la tête du coupable! La défense fut confiée à la plus jeune, qui a cinq

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ans et qui, pour toute plaidoirie, souffla dans une trompette en bois, en faisant « Tu, tu, tu !... » ce que le tribunal interpréta par « Tue, tue, tue !... ». Après quoi, toutes ces mains délicates s'unirent et pendirent l'époux et papa, que les voisins ne découvrirent qu'une fois qu'il était froid. Ça ne vous dit rien ?

IX. — Féminisme triomphant

Il faut en prendre notre parti, nous verrons, nous autres hommes, les femmes s'installer à toute nos places. Pourvu qu'elles nous laissent un petit coin !...

Il n'y a plus guère qu'en France qu'elle n'aient encore aucun pouvoir, aucun droit politique. En Europe même il y a des femmes ambassadeurs et des femmes ministres cependant que les nôtres ne peuvent pas être conseillères municipales. Au Canada, les femmes viennent d'obtenir le droit d'être éventuellement élues sénateurs. En Angleterre, bien que les lords eux-mêmes résistent encore, les pairesses feront bientôt leur entrée à la Chambre Haute ; d'ailleurs nous avons connu une certaine reine Victoria qui a donné au monde, en sa personne et pendant une foule de lustres, l'exemple d'un féminisme triomphant.

Mais tout cela, ce n'est pas pour les femmes du commun, c'est pour le dessus du panier.

Le plus souvent, le privilège que les femmes nous ont arraché, à moins qu'elles n'aient été contraintes de le prendre, c'est celui de turbiner comme nous, de leur cerveau et de leurs bras. Au lieu de porter leurs gosses, elles coltinent les paquets et il faudrait beaucoup de mauvaise volonté

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour ne pas reconnaître qu'elles y ont beaucoup gagné! Faire le marché, laver la vaisselle, torcher les moutards, c'était dur; aujourd'hui, elles s'enfournent dans le métro, conduisent les tramways, qu'il pleuve ou vente! Je ne sais si elles trouvent que c'est plus doux!

D'ailleurs elles n'ont pas le choix les pauvres, et la plupart font toutes sortes de métiers pour gagner leur vie, non pour la vivre, comme on dit.

Quand à celles qui vivent leur vie, il est juste qu'il leur arrive, de temps en temps, de ces petits désagréments qui nous étaient jadis réservés. C'est ainsi qu'une jeune étrangère voulant vivre sa vie, pendant une nuit, avec un danseur mondain dont le charme l'avait attirée ne retrouva, le lendemain matin, ni danseur, ni bijoux, ni billets de mille!... C'est bien le tour des femmes d'être entôlées! ... Et vous verrez que ça ne guérira pas celle-ci des beaux gosses!

X. — A tu et à toi !

Tant pis si je vous mécontente, Mesdames, mais vraiment vous méritez souvent des calottes! Votre inconséquence un tantinet ridicule nous fait parfois du tort ici et il vous arrive d'aller fort!...

« Qu'est-ce qui le prend? » vont dire mes lectrices, si j'en ai.

Eh bien! voilà : je trouve que les femmes ont le tutoiement facile! Oh! non pas que beaucoup d'entre elles m'aient dit: « Je suis ta chose, ton tout, je t'adore! » mais la plupart disent « tu », de façon fort impertinente, à des quantités

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'Annamites auxquels nous disons « vous ». Elles oublient, elles ignorent que l'Annamite est très amoureux des nuances, qu'il considère à tort ou à raison (je me garderais d'en décider !) la femme comme inférieure à l'homme et que, pour si peu que sa situation le mette à même de ne pas être tutoyé par l'homme, il est extrêmement vexé d'être tutoyé par la femme. Et chaque fois qu'une de nos compatriotes entre dans un magasin, sans saluer bien entendu, et commence, non pas par eng... le patron, comme dans la chanson, mais à tutoyer le patron, la patronne et les employés comme elle tutoierait des coolies, elle se fait mal juger... et nous avec !

« Et alors ? C'est tout ? » vont dire les écervelées. Hélas ! non, filles d'Eve, hélas non ! Trop de fois vous achetez sans payer et, parce que c'est un Annamite, vous faites revenir dix fois l'encaisseur en faisant dire : « Madame pas là ! » Trop de fois vous abusez de votre faiblesse pour imposer des rabais qui privent le vendeur d'un gain raisonnable, et je sais certaines d'entre vous qui, allant chez le pâtissier, mangent un, deux ou trois gâteaux, en emportent une douzaine... mais ne payent que la douzaine !

L'Annamite ne proteste pas, n'ose pas toujours se défendre. Quand il vous roule c'est une petite revanche ! Tant pis pour vous !... ou plutôt tant pis pour nous puisqu'en définitive, c'est nous, moralement et matériellement, qui payons !

Tout ceci ayant été écrit et publié en un grain de sel que je croyais inoffensif, sinon innocent, ne fut pas du goût de nos mignonnes, évidemment, et j'ai reçu quatre-vingt-sept lettres féminines qui n'étaient pas, je vous prie de le croire, des poulets !... Ça m'a changé !... Ça va du mot unique, énergique, sans signature, à l'épître de douze pages, dont l'auteur avoue ingénument qu'elle ne se reconnaît pas d'autres qualités que la bonté, la tendresse et l'intelligence !.. Et moi, dans toute cette correspondance, je vous laisse à penser ce que je deviens !...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

J'y pensais, justement, en faisant des courses pour mes maîtresses : une chez le bottier, une chez le tailleur, une chez le chapelier, une chez la Thi-Hai, une... j'en oublie !... j'y pensais, dis-je, quand, précisément chez le chapelier, entra une grosse madame, pressée par le temps, par sa ceinture, par son corsage, enfin pressée partout !

Elle me coupa la parole, s'empara du patron, le tutoya comme si elle le connaissait depuis toujours — ça ne l'aurait pas rajeuni, lui ! et pendant quinze minutes l'interrogea pour savoir s'il saurait faire ceci, cela, toutes choses fort imprécises en matière de chapeaux ! Puis, sortant un chapeau de son sac en papier, elle demanda au chapelier s'il saurait copier ce modèle. Or l'objet portait encore l'étiquette ! Acheté à condition, il serait évidemment rendu une fois copié !...

Je laisse au jugement de ses sœurs, cette femme qui use de familiarité vis-à-vis d'un indigène et lui propose ensuite d'outrepasser à la formule commerciale juste et connue : copier c'est voler !...

Mais, moi, je vais lui indiquer mieux : si elle avait été vraiment maligne, elle aurait fait enlever l'étiquette avec précaution ; puis elle aurait gardé le chapeau original... et rendu la copie !

XI. — Une belle image

C'est une bien belle image, en première page d'un magazine que vous connaissez tous. Une Jenny l'ouvrière moderne, qui a collier de perles et bracelet massif, arrose les fleurs de son balcon avec de l'eau de son... arrosoir ! L'arrosoir ne pèse pas lourd, à preuve qu'elle le porte à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bras tendu, entre le pouce et l'index, et l'eau qui tombe a été tracée sur le cliché, avec une pointe. Ça fait très bien sauf que l'eau est noire.

La gamine a des cheveux un peu raides mais, à part ça, c'est vraiment une gamine charmante: joli minois souriant, bras potelés, gorge bien placée, sans excès ni modestie, hanches et accessoires exempts de pauvreté, ce qui se voit malgré le tablier à plis, enfin jambes nerveuses. Un bel ensemble à mettre sur un balcon !

Mais le plus beau, c'est encore la légende. Nous y apprenons que l'arroseuse est une femme écrivain de grand talent ; j'avais besoin de l'apprendre car, justement, je n'ai jamais vu un bouquin d'elle ; qu'elle est licenciée ès lettres, licenciée ès sciences et danseuse dans un café concert.

De quoi vous époustoufler un régiment de dragons !

Voilà une femme merveilleusement vouée à être diversement aimée: par le poète, le rêveur, qui lira ses lignes et en restera pantois ; par le savant, qui verra en elle, une précieuse collaboratrice ; par le fêtard, qui sera ébloui de son jeu de jambes ; par son propriétaire, qui l'aimera en la voyant orner sa façade !

Mais si, par hasard, elle est aimée par un type ni poète, ni savant, ni fêtard, ni propriétaire, par un type ordinaire, comme vous et moi, quel ne sera pas le trouble du malheureux ! Pourquoi donc que je t'aime, lui dira-t-il ; pour ton cerveau ? pour ta plume ? pour tes bras arroseurs ? pour tes jambes sauteuses ? Dis, oh ! dis, pour ton quoi que je t'aime ?...

Car les amoureux ordinaires, comme vous et moi, ont une façon extraordinaire de parler d'amour !

Il faudra que nous devinions pour son quoi qu'il l'aime afin de le tirer d'embarras !

Peut être est-ce moins difficile que les mots croisés !...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XII. — Sous l'hermine

Les hommes ne sont pas si acharnés ! D'ailleurs ils ont autre chose à faire ! Mais les femmes, ah ! les femmes n'en manquent pas une ! Elles envahissent les couloirs, elles grimpent sur les bancs, elles coudoient les gendarmes, frôlent les journalistes, encerclent le greffier, cernent le Ministère public et toutes celles qui ne peuvent s'assoir, faute de place ou faute de pliant, restent stoïquement debout, durant des heures, elles qui ne souffriraient pas que, fût-ce par distraction, leur mari les laissât debout deux minutes ! Elles ne rient pas, elles sourient ; elles ne pleurent pas, elle s'attendrissent ; leur corps n'a plus d'autre besoin que celui de garder sa place, soit-elle fort mauvaise, et elles donnent ce spectacle ahurissant, elles en qui tout est fronde, révolte, insouciance, insubordination, changement, de devenir l'obéissance, la discipline mêmes ! Sous le regard quadruple du Président, les plus arrogantes se font toutes petites, et les voix querelleuses que tous, plus ou moins, nous connaissons et redoutons, se muent en d'imprécis, de légers, de timides chuchotements !

Et j'admire la toute puissance que la loi des hommes a mise en un homme seul, dès qu'il revêt un manteau d'hermine imitation ! Certes il est prisonnier lui-même : prisonnier de textes qui l'enserrent d'un réseau tellement serré qu'il serait miraculeux qu'il n'en brisât aucune maille ; prisonnier de sa conscience qui le rive à la nécessité de savoir et de juger sans qu'il ait le droit, en ce siècle de Bergson, de sentir ! Mais il est tout-puissant, et d'une toute-puissance vraiment merveilleuse, car ce qu'il serait incapable, homme, d'obtenir d'une seule femme, une seule

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

minute : le silence, l'obéissance, le respect, il l'obtient, juge, durant des heures et des jours, d'un grand nombre de femmes qui sont venues, bénévolement, se placer sous sa férule.

Notre faute, notre très grande faute est peut-être de ne pas comprendre qu'en dépit des apparences la femme ne déteste nullement certains esclavages.

XIII. — Jamais contentes !

Décidément les femmes ne seront jamais contentes. Celles qui avaient un mari vieillissant se plaignaient aigrement ou promenaient dans la vie l'air résigné des martyres ; pure comédie, d'ailleurs, la plupart demandant à de jeunes Adonis ce qu'elles ne pouvaient exiger de leur conjoint. Il y a eu l'âge de pierre, l'âge de bronze, l'âge du mufle, mais l'âge du greluchon est de tous les siècle !

Or voilà que Voronoff survint ! Il greffa les maris, qui devinrent fringants comme des poulains de quatre ans ! Vous croyez que les femmes furent contentes ? Bah ! ... elles gémirent sur l'égoïsme masculin, même celui des docteurs qui recrépissent les hommes mais ne réparent pas les femmes ! Dans la candeur de son âme le savant s'accusait d'impuissance — lui, Voronoff, un comble ! Et, après plusieurs tentatives, il réussit la greffe féminine ; plus compliquée que la masculine évidemment ! la seconde est une, la première trois ; ovaire, glande thyroïde, corps pituitaire ! D'ailleurs c'est normal ! quand avec un l'homme est satisfait, il faut trois à la femme, tout le monde sait ça !

Ce qui décida le grand novateur, ce fut la visite d'une Brésilienne de près de cinquante ans. Elle pleurait à en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

diluer son collier de perles, et son charabia signifiait que, parce qu'elle était trop vieille et trop grosse son mari ne voulait plus d'elle ! Emu, Voronoff lui fit la triple adjonction. L'année d'après, il la revit, paraissant trente-cinq ans, belle, svelte. — Ah ! fit-il, j'espère que votre mari est revenu près de vous ? — Oui ! mais c'est moi qui suis partie ! Je suis trop jeune pour lui, maintenant ! — Bon ! ça vous regarde ! Alors vous êtes contente ? — Docteur, je ne serai contente que quand vous aurez greffé ces messieurs !... et elle présenta au docteur deux hommes dans la force de l'âge mais portant les stigmates de fatigues précoces. — Ce sont mes frères, ajouta-t-elle. Mais le docteur avait des raisons de n'en rien croire. Il opéra quand même les deux affaiblis, intimement persuadé que, l'an prochain, elle lui en amènerait d'autres !..

XIV. — Le petit bossu

Tous les peuples ont eu ou ont leur Landru. Le Landru hongrois est un type spécial. Il est bossu. Son histoire a commencé il y a douze ans et il y a de fortes chances pour qu'elle finisse bientôt par la pendaison puisque, je crois, c'est ce moyen qu'on emploie en Hongrie pour apprendre à vivre aux gens qui ont mal vécu.

Il y a douze ans donc, notre bossu eut une maîtresse ; elle disparut ; puis une autre, qui resta un mois et dont on n'entendit plus parler ; puis une autre encore, qui resta quatre semaines et dont on n'eut plus de nouvelles et ainsi de suite jusqu'à treize. Quant il eut atteint ce chiffre fatal de maîtresses évaporées (évaporées au propre et au figuré), notre bossu s'en alla voir du pays. Mais sa maison fut vendue, et le nouveau propriétaire, en changeant le parquet, découvrit treize caisses en fer qui contenaient

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chacune un cadavre de femme. On rechercha le fameux bonhomme; à son tour il avait disparu; on prétendit qu'il était mort quand on le retrouva dans une prison de Roumanie où il purgeait une peine perpétuelle, pour quelque peccadille!

Il sera donc pendu si c'est bien, en Hongrie, le châtiment ordinaire du crime. Il y gagnera, car on ne saurait le pendre treize fois!

Mais ces femmes, dites-moi, quel diable avaient-elles au corps? La première, mon dieu, pour toucher commodément la bosse, je comprends; mais la deuxième savait qu'on ignorait ce qu'était devenue la première, et plus ça allait, plus la rage et l'imprudence de ces malheureuses frisait la démence. Le petit bossu était peut-être très résolu... Mais cela, elles ne pouvaient le savoir d'avance! Alors?

Alors voilà: notre bonhomme s'appelle Bella Kuiss! ...

... Ça explique tout! ...

XV. — Non! pas les mains!...

Les mains de femmes, je le proclame, disait la chanson, sont des bijoux! ... et les mains de M. Christian Reynolds, alors! M. Reynolds « Christian » pour les dames, est coiffeur! C'est le Pierre de Paris qui, on le sait, imite beaucoup Hanoi! Et Christian a des mains tellement délicates et habiles que les dames se les arrachent! On ne peut pas l'avoir, tant il est pris! Les princesses de la mode implorent du monsieur la faveur de dix petites minutes! ... Il vous ondule si bien qu'on croirait que ce n'est pas naturel!

Or Christian s'est fait assurer les mains, ces mains précieuses, pour la bagatelle d'un million!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je vous entends : si l'on assure les mains de merlan, on en arrivera à assurer les dos de maquereau !

Eh ! eh !... il en est qui valent des fortunes ! Quoiqu'il en soit, ce système de l'assurance n'est pas si sot. Si toutes les stars s'assuraient contre la vieillesse, elles ne risqueraient pas de mourir à l'hôpital ou de finir dans la figuration. Et si Christian, grand dispensateur de coups de fer, assure ses mains pour un million, pourquoi telles lèvres, grandes dispensatrices d'illusions, ne seraient-elles pas assurées ? Et tels seins qu'aux feux de la rampe voile à peine un translucide mamillaire ? Et telles jambes qui donnent à certaines danseuses la légèreté de l'oiseau ? Et telles autres qui permettent à certaines femmes d'être légères ? Et telles croupes qui tiennent lieu de talent ? Et tels culots qui tiennent lieu de croupes ? Et, puisqu'on a commencé par les mains, puisqu'on commence toujours par les mains, telles mains artistiquement capricieuses, dispensatrices de savantes papouilles ?...

XVI. — Celles qui adorent les animaux

Voici deux vieilles femmes bien étonnantes !

L'une est vivante ; tous les matins, elle parcourt chaque trottoir de l'avenue du Roule, à Neuilly, en émiettant un pain. Elle calcule bien son affaire ! Au bout du double voyage le pain est fini, et les pierrots de l'avenue ont tous à manger un morceau.

L'autre est morte. Elle est morte après avoir fait le bien toute sa vie... aux chiens ! Elles les recueillait, les errants, les galeux, les beaux, les moches ; elles les faisait soigner, les dorlotait ; elle avait pour eux un hôpital, et une maison de retraite. On prolongeait les dolents à la morphine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dans son parc, car elle était riche, de vieux cabots aveugles étaient gentiment conduits par des hommes, retournant ainsi l'une des scènes les plus douloureusement symboliques de la misère humaine. Et quand ils mouraient, car jamais on n'abattait une bête dans ce paradis des canins, on leur faisait de convenables funérailles, on les couchait dans une tombe très gentille.

Certes, cette femme est partie comme partira l'autre : avec la conviction d'avoir été bonne et utile. Et, certes, on ne peut dire que, même poussée à cet excès de particularisme, la bonté n'ait point habité leurs âmes.

Mais je ne crois pas que les gens qui aiment trop les animaux soient vraiment bons ! La bonté n'est pas la bonté, si l'effort ne lui donne pas de mérite ! Aimer les animaux, avoir pitié d'eux ! la belle affaire ! Cela, ce n'est pas difficile ! Ils sont francs, ils sont faibles, personne ne s'occupe d'eux que pour les exploiter ou les manger ! La pitié vient toute seule !

Non ! ce qui est difficile, c'est d'aimer les hommes ! Ils sont mauvais, ils sont faux, ils sont aigris ; même la bonté d'autrui, et la plus discrète, ils ne l'acceptent pas toujours ; même lorsqu'ils ont faim, ils sont fiers et hargneux quand ils ne sont pas cauteteux. Ils sont à décourager les meilleures des bonnes vieilles !... Il n'est de vraie bonté que celle qui se penche sur les hommes !

XVII. — La femme aux châles

J'ai lu avec plaisir l'histoire de la femme aux châles, une danseuse, et je veux vous la conter.

Elle danse ; elle est toute nue, mais pas tout de suite : elle est d'abord couverte de châles qu'elle abandonne l'un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

après l'autre, en dansant, pour finir comme Vénus devait danser langoureusement sur la crête des vagues. C'est pourquoi on l'appelle la femme aux châles; on ne lui donnerait pas ce surnom si elle restait enveloppée; elle est la femme aux châles parce qu'elle les jette!

Elle a, dit-on, du talent; mais je crois que son succès n'en dépend point. Son succès, elle le doit à son intelligence, à sa psychologie. Quoi, dites-vous, une danseuse? Eh! pourquoi pas? Je vous dis moi, qu'elle est psychologue. Je ne le crois pas seulement parce qu'elle met du temps à se montrer nue, ce qui n'est pas bête, mais parce que l'origine de son succès fut un petit trait de génie.

Elle dansait dans un café, à Madrid; comme elle est fort jolie, elle avait beaucoup d'admirateurs ou plutôt, d'adorateurs et elle recevait force bouquets et force poulets. Un jour, embarrassée de tant de fleurs, elle s'écria: « Je ne puis choisir; je me mets en loterie!... » La loterie eut un succès fou; on recommença le lendemain, puis les jours suivants, et l'établissement fit fortune, tandis que la fortune de la ballerine s'assurait brillante. A ce prix, direz-vous!... Or les gagnants ne vinrent jamais une seconde fois au café! Auraient-ils été déçus? Oui et non! Ils avaient simplement été roulés gentiment, bellement; quand l'élu du sort se présentait à la danseuse, celle-ci esquissait un sourire irrésistible et, sur un ton de douce prière disait: « Je vous rachète votre billet! ... » Eberlué, l'autre se laissait faire!... Et d'ailleurs un grincheux, un violent, n'eussent pas obtenu davantage car l'artiste recevait au milieu d'un personnel amusé et sympathique qui n'eût permis aucun coup de force! ...

N'est-ce pas joli?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XVIII. — Les danseuses amamilles

Les hasards de mes distractions nocturnes m'ont fait voir, ces temps-ci, deux fois les danseuses qui font des grâces avec un serpent et leurs nichons, dans une cage où un dompteur maintient cinq ou six lions assez rouspéteurs.

Quand je dis « leurs nichons », j'ai tort, car justement elles n'en ont point. Aussi bizarre que cela paraisse, c'est à cette circonstance que je dois de les avoir vus ! D'ordinaire, quand l'écran menace d'offusquer mes chastes yeux avec une quelconque nudité, je me les bouche de mes paumes et j'attends qu'Antoinette me dise que je peux regarder. C'est plus fort que moi : il faut que je sois vertueux et pudique ! On se refait pas à mon âge !...

Donc Antoinette, ces deux soirs-là, ne tarda pas à me dire : « Va, tu peux regarder !... » et, en effet, je le pouvais bien, car les deux danseuses narguaient les fauves sans aucun danger : elles ne leur montraient pas de viande ! Authentiquement, elles avaient des poitrines d'hommes, moins la brousse ! Le serpent lui-même en avait un air indifférent parfaitement réussi !... Ah ! si notre garce de mère Eve avait eu des semble-tétons comme ces femmes-là, nous étions sauvés ! Le serpent n'eût pas été tenté, il ne l'eût pas tentée... et nous serions encore au paradis terrestre, où les lions feraient patte de velours aux danseuses ! ...

Mais je me trompe ! Notre gaillarde aïeule se serait mise en quête de quelque produit pour le développement des nénés ! Rien que dans « Eve », elle en eût trouvé trois ou quatre, avec des dessins ! Elle n'aurait eu qu'à choisir ; ronds, pleins, ou bien menus mais orgueilleux avec d'agressives pointes, et notre sort était réglé quand même !... Nous ne pouvions pas y couper !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XIX. — Quatre ans avant Maë West

On sait toutes les histoires qu'eut Pâris, fils de Priam, pour avoir donné la pomme à Vénus ! Pourtant tout homme connaissant quelque chose aux femmes eut fait comme lui ; il avait à choisir entre une femme sage, une femme pot au feu et une vierge folle ; il choisit naturellement la vierge folle et il déclara qu'elle était la plus belle, ce qui pouvait bien être vrai.

L'étonnant c'est qu'après les aventures qui suivirent ce choix raisonnable, des hommes osent encore décider publiquement de la beauté de femmes concurrentes !

Or ils osent ! Et c'est ainsi qu'ayant à élire une nouvelle reine de beauté une « Miss France 1930 » comme il faut dire pour bien parler français, ils proclamèrent que Mlle Yvette Labrousse était la plus belle... pour cette année !

Là dessus acclamations, protestations, vociférations, anathèmes ! Junon ne se tient plus de rage. Minerve déborde de mépris et la pauvre Vénus n'a pas que des défenseurs !

Pensez donc si on trouve à dire, et à écrire ! L'un estime qu'elle est trop grande ; c'est « une espèce de géante pour fête foraine », s'écrie-t-il ! L'autre trouve que cette carcasse trop longue finit par des pieds trop grands et des chevilles épaisses. Un troisième prétend que la démarche de reine éphémère sent le pâturage ; et risquant un calembour léger comme une montagne, il écrit : « on s'est trompé, ce n'est pas Mlle Labrousse, c'est Mlle Lacambrousse !... »

Eh bien ! tous ces gaillards et toutes ces rageuses en seront pour leurs cris. Je m'y connais et je puis vous dire,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rien qu'à avoir vu sa photo à la première page d'Eve, que Mlle Labrousse est une très belle fille. Elle a un beau front, de beaux yeux, un nez fin, une bouche bien meublée qui sourit innocemment. Elle a un cou gras et des épaules solides, une poitrine fière sans être orgueilleuse. Enfin on voit qu'elle est assise sur quelque chose ! Et c'est la cause vraie de tant de clameurs ! Les femmes se sont acharnées à rendre la beauté négative ; elles ont transformé la ligne sinueuse en ligne droite ; leurs mères et leurs quand'mères s'ajoutaient du relief quand elles pensaient n'en pas avoir assez, mais elles, elles suppriment celui qu'elles croient être de trop. L'élection de Mlle Labrousse, parfaitement justifiée, est une réaction contre le néant, une revanche du bien-être qui permit à Rubens d'être un grand peintre et qui nous permettra peut-être d'abandonner sans pleurs l'adoration forcée du manche à balais.

XX. — Ce que c'est que d'être franc !

Cette femme en avait assez de son mari. Ce n'est pas une raison pour divorcer, mais peut-être qu'elle en avait une autre ! Elle demanda donc le divorce. Malheureusement ce mari était un mari modèle, sérieux, pas jaloux, doux comme un mouton, enfin la perle des andouilles ! Que faire ? Elle tenta tout, vainement !

Elle lui jette les pires injures à la tête... il sourit !

Elle lui fait les poches... il sourit !

La rage coule... il sourit !

Elle fume... il sourit !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et s'il avait su combien de fois par semaine, elle le faisait cocu, je crois qu'il eût souri encore !

Hélas ! un jour, il se coupa en se rasant et son faux-col porta une trace rouge... Elle bondit chez les juges : « Mon mari me trompe ! J'en ai la preuve ! ... » Espérant se rincer l'œil, les juges voulurent voir la preuve, mais elle brandit le faux-col : « Voyez cette trace, c'est celle d'un baiser de femme ! ... » et, en effet, les femmes ont un baiser qui déteint, les magistrats le savaient ! Alors l'homme fut appelé. Il jura, comme on l'y invitait insidieusement, de dire la vérité, toute la vérité. Puis on lui demanda, histoire de connaître ses sentiments, ce qu'il pensait de sa femme. Jamais, jusqu'à cette heure, il ne l'avait qualifié autrement que de perfection et d'ange de sa vie ; mais un solennel serment forçait à la sincérité cette âme honnête, et il articula, comme à regret : « C'est un chameau ! »

Son compte fut bon ! Ainsi, non content de se faire localiser des baisers adultérins sur le faux-col, il injuriait son épouse devant Dieu et devant les hommes ! ... En vain tenta-t-il une défense : « Elle me faisait les poches ! ... », le juge Justin Ford, car cette histoire se passe, naturellement, aux Etats-Unis, source de toute joie, le juge Ford s'écria : « Comment ! Vous osez reprocher à cette vertueuse ménagère, à cette épouse selon l'Eternel, de parer à vos possibles débordements en mettant de côté ce que votre conduite impie laisse traîner dans vos profondes ?... » et la femme gagna, haut la main, son procès.

Le brave homme de mari ne pouvait quand même pas, pour attendrir ses juges, faire comme Phryné ! ...

Mais ne le plaignons pas trop ! En perdant son procès, il perd sa femme : il y gagne ! ...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XXI. — Porcelaines

Le contraire m'eut étonné !... Antoinette a pris, d'une main soupçonneuse, le paquet que je lui tendais humblement, et l'a défait, cependant que mon vieil imbécile de cœur battait à m'empêcher d'entendre les moustiques. Et quand les choses furent à sa vue, un monde d'impression contradictoires s'agita sourdement derrière le sourire de la préférée entre toutes. Evidemment c'était bien, c'était joli, mais enfin... enfin je voyais bien que c'était autre chose qu'elle aurait voulu !

Alors nous fûmes, par la ville merveilleuse, toute imprégnée de poussière d'eau, chercher « autre chose ».

Je dois vous prévenir que, par un phénomène que j'ai mis vingt ans ans à comprendre et qui, pourtant, est d'une clarté lumineuse, quand une femme cherche « autre chose », elle ne le trouve jamais. Cela tient à ce que, quand elle l'a trouvé, ce n'est plus, précisément, « autre chose ».

Nous avons donc traîné divers magasins et boutiques pendant diverses heures, après quoi ma compagne a emporté divers objets qui, pour diverses raisons, ne faisaient pas absolument son affaire. Elle aurait voulu « autre chose », vous comprenez ?

Mais moi, sans chercher, j'ai trouvé une admirable perle, qui fait très bien mon affaire, car les hommes sont plus accommodants que les femmes, c'est un fait.

Nous étions dans un magasin de porcelaines, vieilles et jeunes. Nous avions fait déballer à peu près toutes les caisses et déranger tous les rayons, nous nous en allions les mains vides, à la recherche d'une « autre chose » fort imprécise, quand la marchande me montra un moutardier,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

reste du plus banal des services en faïence française, style 1900 et portant au dos, sa marque : « Henri II ». Je m'amusais follement de voir ce débris vulgaire au milieu des vieux bleus, et j'en demandai gravement le prix. « Six piastres ! » me dit la vendeuse. « Peste ! répliquai-je, c'est cher ! ... » Alors elle me répondit : « Oh ! non monsieur ! ce n'est pas cher, car c'est très vieux : c'est de l'époque du roi Henri II ! ... »

Authentique ! ...

XXII. — Deux malins

Cette comtesse aimait ce baron, ce qui était son droit. Elle lui tira donc un coup de révolver ; puis, cette preuve d'attachement ne lui paraissant pas suffisante, elle se perça le corps avec une balle ou deux.

Mais il y a des corps résistants... et des gens bien maladroits. Le baron se rétablit et porta en breloque la balle qui avait fait son chemin dans sa chair. La comtesse revint à la vie et constata que ses balles, c'est-à-dire celles dont elle s'était réservé l'usage, avaient simplement laissé sur son épiderme de petites cicatrices d'autant plus troublantes à montrer, qu'une femme ne montre ces endroits là que quand il y a déjà beaucoup de trouble dans son athmosphère ! ...

Qu'allaient faire les deux rescapés ? Se traîner mutuellement devant les tribunaux ?

Point ! D'abord pour la première fois de leur vie, ils viennent de se marier ! Pas chacun de son côté, non : ensemble !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je ne sais pas si c'est la première fois qu'un tel dénouement termine une telle aventure, mais je crois qu'il en fut de pires ! En somme les deux adversaires, le mari et la femme, la victime et la coupable, ont pris une espèce d'assurance contre leur mauvais caractère réciproque. Le passé leur servira d'arbitre.

Que la femme soit volage on capricieuse, ou désagréable, le mari n'aura qu'à esquisser un geste, qu'à mettre une expression sur son visage pour que l'autre se souvienne qu'il a failli mourir de sa main et qu'elle ne dut qu'à sa bonté de n'avoir point comparu devant les juges. Que le mari tente d'abuser de sa forte position, et la femme n'aura qu'à froncer le sourcil, au besoin qu'à ouvrir son sac à main pour que le baron se souvienne qu'il est des femmes avec qui l'on ne badine pas ! ... Et une paix relative règnera dans ce ménage privilégié.

D'ailleurs c'est un ménage de gens intelligents. D'ordinaire, quand on s'aime, on commence par se marier, ensuite on se tire des coups de révolver. Eux, ils ont commencé par le révolver ; à présent qu'ils se marient, ils sont bien tranquilles !

XXIII. — Faut-y qu'son orgueil soye profonde !...

(MAC-NAB)

La princesse Elisabeth de Bragance a décidé de travailler. On dit que c'est parce qu'elle ne peut faire autrement, la vie étant dure même aux princesses, mais « on » est un innommable ramassis de mauvaises langues. La princesse veut travailler parce qu'elle aime le boulot !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

... Pas n'importe lequel ! Dans une usine, c'est trop peuple ; dans un bureau, ce n'est pas assez distingué ; même comme journaliste, ça sent encore un peu la canaille ! ...

Non ! la princesse veut être tragédienne !

Je comprends : ça lui donnera un peu l'illusion de régner. Elle sera peut-être reine de quelques soirs, elle règnera sans doute sur quelques cœurs, même sur les foules, si son talent et sa beauté le lui permettent et elle sera reine de temps en temps, si son directeur lui accorde de jouer Athalie.

C'est sûrement moins dangereux que d'être reine pour de vrai. Marie-Antoinette peut être guillotinée chaque soir dans la coulisse et recommencer le lendemain ses amours avec de Fersen. Dans la vie, on ne la guillotine qu'une seule fois : la bonne ! Il vaut mieux, ne serait-ce que pour cette raison, être reine sur les planches ou reine sur l'écran, que reine sur un trône !

Mais encore, n'exagérons rien ! D'abord bien des reines de tréteaux ont fini à l'hôpital, ce qui est une fin tristement peuple, pour une reine ! Et puis il ne faut pas croire qu'en cas de tourmente, les marionnettes ne passeraient pas un mauvais quart d'heure ! En elles qui portent des fortunes sur les épaules, est symbolisée, pour les misérables, la plus injurieuse ironie de ceux qui ont trop pour ceux qui n'ont pas assez. Un jour, les sans-souliers, les pauvresses tremblant de froid sous un vieux châle, ne pardonneront pas les tissus lamés d'or et les colliers de perles !

Surtout si les reines de pacotilles répètent trop souvent l'affreux mot que vient de prononcer celle-ci : « Il faut bien que je travaille ; je n'ai que vingt-cinq mille francs de rentes par mois, comment voulez-vous que je vive ?... »

Et les millions d'hommes et de femmes qui ne les ont pas par an ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XXIV. — Le beau geste

Les journaux métropolitains ont porté ça en photographies grand format : le marié cachant ses menottes sous un tutétaire chapeau de paille, la mariée souriant bravement à toute la malveillance humaine dressée par son geste.

Oh ! Certes ! ce geste d'une danseuse, je ne veux pas dire qu'il soit héroïque ! Encore moins intelligent ! Mais il est crâne !

Elle aimait un homme, « son homme » et entre les soirées de danse et les nuits d'amour, elle n'avait jamais, la pauvre, songé au mariage ! Ce sont des choses qui ne se font pas ! Le beau mâle profite et cogne, la femme aime, trime, se soumet, tout est bien ainsi ; et il n'est guère besoin d'ajouter que l'amoureuse ne fait pas, tous les huit jours, une enquête sur la moralité de son amant ! Elle l'aime, ça l'occupe assez.

Mais il n'est pas dit qu'elle l'aimerait, plutôt qu'elle l'eût aimé escroc et voleur. Or, voilà qu'on arrête l'homme, le petit homme, et que les juges le déclarent escroc et voleur, qu'ils le condamnent, qu'ils crient cela à cette femme ; elle savait seulement que le beau gosse était très fainéant, un peu souteneur. Quelle désillusion !

Parbleu ! elle va se libérer ! Ses camarades le lui conseillent ! De quoi lui servira-t-il à présent ? Même pas à l'amour, puisque les gardiens ont refermé sur lui, et pour longtemps, les portes d'une prison !...

Or la danseuse n'abandonne pas l'ami méprisable mais malheureux ; à la face de tous elle l'épouse, et la cérémonie, pour laquelle on a sorti de prison l'homme, menottes aux mains, est une des plus étranges, certes, qu'un Monsieur le maire puisse concevoir !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pas héroïque, non! pas même très intelligent, mais crâne, le geste de cette femme qui proclame officiellement sa fidélité à l'homme tombé!

Songez à toutes les femmes qui ont abandonné de braves travailleurs, d'honnêtes hommes à qui, simplement, la chance n'avait pas souri!

XXV. — Le geste auguste

Il y a des femmes qui sont très fières parce que, le 6 février, elles ont prêté leur bâton de rouge à lèvres pour fabriquer des croix de Genève sur les serviettes des cafés où l'on transportait et soignait les blessés. Joli geste, certes, qui mettait comme une caresse féminine sur les blessures, mais enfin il ne calmait pas la fièvre, il ne barrait pas la route à la mort.

C'est, parmi tant de motifs de rancune, ce que les philosophes doivent le plus reprocher aux femmes, dans le fond de leur cœur, sans oser le dire: elles n'empêchent pas la haine, la violence, le meurtre! Quand on pense à ce qu'elles nous font faire, individuellement; quand on mesure sur soi-même le pouvoir qu'elles ont, on reste confondu de l'usage qu'elles en font!

Pour rien, par caprice, sans vrai désir, elles nous imposent mille actions, que nous jugeons ridicules ou néfastes si, d'aventure, elles nous ont laissé notre jugement; mais vienne une occasion d'intervenir pour nous arrêter sur le chemin de la folie, et les femmes nous abandonnent, renoncent à leur pouvoir, à leur force, à leur tyrannie! L'histoire est remplie de toutes sortes de Dalilas, de Déjanires, de Judiths,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de Voisins, de Brinvilliers, de Langes et de faiseuses d'anges, mais les Sabines sont uniques dans leur genre et dans la suite des siècles!

Même, on n'en parle plus, des Sabines! Et pourtant quel exemple historique plus beau, plus grand, plus exaltant?... Les femmes se jetant entre les hommes, pour les empêcher de se battre! ... Hélas! aujourd'hui leur héroïsme consiste à prêter leur bâton de rouge, pour faire des croix de Genève sur des serviettes! et le geste auguste des Sabines, seul un homme l'a répété: Mazarin!

La croix-rouge, c'est beau, c'est très beau! Mais les bras en croix, devant les fusils prêts à partir, ne serait-ce pas plus beau encore?

XXVI. — La mort de la Semeuse

Vous ne saviez pas que la Semeuse était morte? Parbleu! on a mis ça en coin de troisième page, et en quelques lignes! Et beaucoup de journaux n'ont pas tout dit!

La Semeuse, c'était Maria! Maria, c'était une paysanne du Cantal. Un jour qu'il rêvait dans les bruyères, Roty la vit venir, pieds nus, couverte de vêtements déchirés, mais alerte, belle, jeune, si vivante au grand soleil qu'il désira la prendre pour modèle. Il avait eu commande d'une nouvelle pièce de monnaie, et Maria lui donna le modèle et l'idée. Elle posa, pour une somme énorme: pour vingt francs! Et Roty mit le sceau à sa gloire avec une mauvaise maquette où la nature même n'était pas respectée, car les paysans ne sèment jamais en marchant dans le vent, mais vent dans le dos; une mauvaise maquette dont le charme tenait au modèle éblouissant que le hasard avait mis devant les yeux de l'artiste.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imaginez-vous la proportion ? D'un côté la réputation pour toute une vie, le nom sauvé de l'oubli, les commandes fructueuses ; de l'autre vingt francs allongés comme si c'était une fortune !

Or, écoutez bien ! Si Roty est mort riche et considéré ; si la Semeuse a orné la face d'innombrables pièces de monnaie puis constitué l'effigie d'innombrables figurines postales, Maria, ô dérision, Maria qui eut son portrait multiplié presque à l'infini sur les emblèmes de la richesse, Maria vient de mourir de misère, presque de faim !

Et maintenant mesurez l'ingratitude du grand homme, la cruauté de la Société, l'immensité du malheur de la pauvre fille ! Ah ! jeune elle émerveilla un artiste ? Vieille quand elle rappelait ce souvenir, quand, misérable et cassée, elle se présentait à la mairie pour demander un secours et disait que la Semeuse, c'était elle, on lui riait au nez, on la renvoyait en lui disant qu'elle était folle ! ...

Pauvre Maria ! ...

XXVII. — Violette Nozières et Emile

L'intéressant Jean Dabin a reconnu qu'il recevait des sommes importantes de Violette Nozières. Voilà donc un point de cette affaire bien éclairci. Reste l'autre histoire, l'autre héros : le doux, le vieux, le chaste, le généreux, le mystérieux M. Emile !

On a prétendu que M. Emile avait été inventé par Violette, et qu'elle avait fini par y croire. C'est bien possible ! Nous avons tous eu des velléités de ce genre ; quand une garce nous faisait souffrir ou se moquait de nous, nous rêvions de quelque oie blanche, timide, pure et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de bonne volonté ; au milieu d'un tas de salauds, nous pensions à quelque brave bête d'honnête homme ; et je ne suis pas éloigné de croire que Jésus de Nazareth, lui-même, soit né de l'imagination de pauvres bougres, écœurés des Pharisiens et dégoûtés des centurions.

Violette Nozières, qui couchait avec des hommes de rencontre, pas toujours bien choisis ni bien élevés, et devait remettre le fric qu'ils lui avaient donné à de jeunes maquereaux dans le genre de Jean Dabin, a pu imaginer un protecteur idéal, offrant le luxe, l'argent, la douceur bienveillante, au surplus trop vieux et trop délicat pour coucher lui-même ! Imaginer et finir par y croire ! ...

C'est le seul détail de l'affaire qui me donnerait quelque indulgence à l'égard de cette misérable : pour inventer un M. Emile, il a fallu qu'elle soit profondément dégoûtée des autres, qu'elle ait eu au fond du cœur, de ce cœur vicié, toute une vase profonde de souffrances secrètes. Elle n'a pas un regret pour son père assassiné, pas une pensée pour tous ces malheureux jeunes gens qu'elle a poivrés en les dessalant, même pas une colère contre les salopards, un surtout, qui l'exploitaient sans vergogne... mais elle a l'esprit plein d'un M. Emile, d'un brave bonhomme qui offrait sans rien demander, qui ne méprisait pas, ne questionnait point et promenait avec lui — avec elle ! — une atmosphère de douceur et d'indulgence !

XXVIII. — Princesse de mes... non ! de mon cœur !

La princesse annamite s'est agenouillée, la princesse s'est évanouie, la princesse fait du cinéma, la princesse se marie ! ... N'en jetez plus !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La rigolade n'a pas de limite ! Sans sourire, on nous a parlé de son fin visage, qui révèle la race, et de malins reporters ont découvert à la princesse une filiation auguste. Elle est Annamite — du moins elle le croit — mais ses ancêtres furent engendrés par un empereur de Chine, tout simplement !

Si seulement on pouvait rayer de la liste de ces ancêtres, le dernier, celui qui, par exception sans doute, avait un nom tout ce qu'il y a de plus roturier, et qui, à défaut de pinceau, probablement, fut obligé, toute sa vie, de manier l'escopette ! Il n'y a pas de sot métier ! Gagner sa croûte à l'embuscade a été un moyen de vivre, il faut le reconnaître. Mais, pour l'enfant sauvageonne, dont les souvenirs de prime jeunesse sont richement ornés de têtes coupées et de sacs d'oreilles, quel chemin parcouru ! Du coin d'un bois aux marches d'un trône !... Joli sujet de scénario ! Joli rôle pour la « princesse » qui, justement, fait du cinéma quand sa noblesse la fatigue !...

Au fond, je ne vois pas pourquoi nous nous plaindrions ! Les journalistes métropolitains deviennent bien gentils avec nous. Autrefois nous étions des ivrognes invétérés, des louftingues pas toujours amusants, et notre domination sur certains peuples établissait bien la veulerie et le bas niveau de ceux-ci. Aujourd'hui, les filles de brigands deviennent princesses !... Nous finirons, nous aussi, par avoir de l'avancement !

XXIX. — La plus belle lettre d'amour

Il y a des femmes — charmantes peut-être, mais ce n'est pas sûr ! — qui ont imaginé d'ouvrir un club ; elles l'appellent « Mon club », tout simplement, comme elles

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

diraient mon tub ! Et elles y invitent des messieurs, comme... allons ! allons ! qu'allez-vous me faire dire ?

Donc, avocats, professeurs, gens de lettres, vont à « Mon club » et y pérorent, pour le plus ou moins grand plaisir de plus ou moins gentes pécores. Il n'y aurait que demi-mal, si celles-ci se contentaient des idées de ces messieurs. Mais elles veulent avoir leurs idées propres aussi, et alors on tombe dans le galimatias !

Témoin cette trouvaille : ces dames ont proposé à ces messieurs le concours de la plus belle lettre d'amour ! ...

La plus belle lettre d'amour ! Je vois ça d'ici : pour chacune d'elle c'est, sans doute, une lettre qu'elle a reçue ! Elles ne se mettront jamais d'accord ! ...

Autant le leur dire tout de suite, la plus belle lettre d'amour, elles ne la trouveront jamais ! Jamais : ni dans Racine, ni dans Pétrarque ; ni dans Ronsard, ni dans Musset ! Pas davantage dans leur chiffonnier !

Car la plus belle lettre d'amour n'a pas été écrite, encore moins envoyée ! La plus belle lettre d'amour a été tracée par un poing convulsif, indifférent à toute rhétorique ; elle a été zébrée de traits, brouillée de tremblements, égratignée de rage, mouillée de larmes, parfois trempée de sang ! La plus belle lettre d'amour était dépourvue de toute littérature, de tout bon sens, de toute intelligence. Elle a été stupide, grostesque, risible. Heureusement, elle n'a jamais été envoyée, pas même terminée ! Elle n'a pas eu de point final, elle a été interrompue par un coup de poing, par un coup de poignard, par un coup de révolver, par une crise de rire, plus amère qu'une crise de pleurs ! Elle a été déchirée, brûlée...

Ces dames ne la trouveront jamais !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XXX. — Et de pauvres billets d'amour

Plus d'un siècle et demi après qu'il les écrivit, on vient de vendre aux enchères — à Londres, ô dérision ! — les billets d'amour de Napoléon Ier.

On s'y fait mais, pourtant, cette habitude qu'on a prise de bazarder les souvenirs intimes des hommes célèbres a quelque chose de choquant. Qu'on songe à leur colère, à eux, s'ils avaient prévu ça !

Colère d'autant plus justifiée que cet étalage diminue toujours le héros. Que c'est donc misérable un grand homme, parfois !

Napoléon n'a pas échappé à ce danger posthume, oh ! non ! ... Ses poulets sont enflammés, ridicules, lamentables ! Tandis qu'il menait l'éblouissante campagne d'Italie, le malheureux génie était jaloux d'un chien ! Fortuné avait trop de part dans les caresses de Joséphine ! ...

Il commençait la plus étonnante épopée militaire, mais il était plein de l'amour d'une femme. Il lui écrivait : Prends des ailes ! prends des ailes, viens ! viens ! ... et elle ne venait pas ! Alors il se rongeait l'âme et se plaignait comme un collégien ! Durant qu'il collectionnait les victoires, elle le faisait copieusement cocu, et il traçait pour elle ces lignes fantastiques : Je tiens à l'honneur parce que tu y tiens ; à la victoire parce que ça te fait plaisir, sans quoi, j'aurais tout quitté pour me rendre à tes pieds.

Mince alors !... Mais rien ne guérissait le nouvel Alexandre ! Quand il eut répudié Joséphine, il épousa l'indifférente et ingrate Louise ! Au départ pour l'île d'Elbe il lui écrivait : Adieu ma bonne Louise ! Tu peux toujours compter sur le calme et l'amitié de ton époux.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Oui !... et lui, il pouvait compter sur elle ! ...

Un grand homme, c'est souvent un pauvre homme !... comme vous et moi !

XXXI. — La Sibylle de Cumes

On a maintenant des détails : la vielle toquée qui éructait ses oracles avant la naissance de Romulus avait un appartement meublé à Cumes, non loin du Vésuve.. qui ne s'appelait pas le Vésuve.

Drôle d'appartement, d'ailleurs : un corridor, une chambre grande comme une alcove, et trois salles de bain ! Nous avons plutôt l'habitude de trois chambres sans salle de bain !

La sibylle, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, vivait donc dans ce logement tout en pierre, construit par la nature, qui n'est pas un architecte bien fameux. Elle faisait toutes ses petites affaires dans le couloir ; elle se purifiait dans les trois piscines, et elle recevait dans sa chambre. En somme j'ai connu pas mal de personnes aimables qui en faisaient autant, sauf ceci : qu'elles remplaçaient trois piscines par une cuvette ! La sibylle était propre ! On pouvait la visiter : on n'avait rien à craindre ! ...

Seulement, si Virgile n'a pas trop menti (avec les poètes, on ne sait jamais !) elle n'appelait personne : « Mon chéri » ; au contraire, elle prenait une voix bizarre, une voix caverneuse (naturellement !) et elle leur faisait des discours incompréhensibles. Il y en a qui ressortaient de là tout bouleversés, privés de leurs moyens.

Je comprends ça ! Il n'y a rien de décourageant comme une femme qui braille ! On aime mieux qu'elle soit laide !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Avec des avantages qui se promènent, on peut s'arranger encore, mais pas avec des propos qui vadrouillent ! ... Et je vois très bien le malheureux Enée, privé de femmes depuis un moment, s'enfuir épouvanté devant celle-ci, qui bramait au lieu de soupirer ! ...

XXXII. — La reine de Saba

M. André Malraux à qui la fortune, décidement sourit, vient de découvrir, du moins il le dit, mais cela est déjà sujet de controverse ! — l'antique ville de Saba. Puisse-t-il en recevoir plus de gloire encore que ne lui en rapportèrent quelques volumes pesants ! Et puisse cette émouvante randonnée en avion, qu'il vient d'accomplir, faire passer un peu d'air dans sa prose : elle en a besoin !

Donc, évitant par un subterfuge ultra-moderne les embûches immémoriales du climat et des hommes, trois hommes ailés, dont un écrivain ordinairement aptère, ont pu, si leur imagination et leurs yeux ne les ont point trompés, contempler un moment, et de haut, les imposantes ruines des somptueux palais où Balkis la fastueuse rêvait de Salomon.

C'est qu'elle avait vu, la reine de Saba, ce roi voisin dont la sagesse était proverbiale. Elle l'était allée voir, et la sagesse du roi juif lui était aussi apparue, car lui ayant dit : Ecoutez-moi, car je vais vous dire de grandes choses, au lieu de les lui dire il les lui avait montrées ! Pas de paroles, des actes ! ... telle était la devise de ce roi de sapience qui coupait en deux les enfants plutôt que de perdre du temps à discuter !

Les grandes choses plurent à Balkis, et elle s'en rassasia. Et quand elle en fut rassasiée, elle s'en retourna dans son

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

royaume ; mais les tours de Saba, gaillardement érigées vers le giron du ciel, lui donnaient tristesse et nostalgie ! Le souvenir du roi aux quatre cent femmes, si généreusement accueillant pour les reines en voyage, la poursuivait, et chaque matin les vautours déchiraient un cadavre nouveau : celui d'un courtisan, d'un soldat, d'un esclave ayant imprudemment accepté la veille de faire oublier les travaux du roi juif ! ...

M. André Malraux a retrouvé Saba. C'est bien ! Mais il va sans doute écrire un livre sur Saba !

Jamais une nouvelle ne peut être tout à fait bonne ! ...

XXXIII. — Mademoiselle Sou-mé-Tcheng

Vive Mlle Sou-mé-Tcheng ! La croix de la Légion d'honneur, que son illustre fondateur entendait réserver à ses braves des braves, et qu'on épingle aujourd'hui sur les poitrines des héros, des généraux, des savants, des intrigants, des écrivains et des marchands de vins, va s'épanouir sur un gentil petit néné !

A nous les classiques :

« Tétin gauche, tétin mignon
« Toujours loin de ton compagnon... »

Car, même un peu jaune, le néné de Mlle Sou-mé-Tcheng doit être adorable, et le reste de Mlle Sou-mé-Tcheng aussi, pour qu'ils aient fait tant de bruit et mené leur propriétaire à si haute renommée !

On nous l'a dit et c'est fort possible : la petite fée chinoise jongle depuis deux ou trois ans avec les toukiuns ; Tchang-kai-Shek le victorieux serait sous sa coupe, et elle pourrait le renvoyer au Japon s'il cessait de lui plaire.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Voilà où je suis féministe ! Croyez-vous qu'aux plus hauts emplois les femmes feraient plus de bêtises que les hommes ? Pourvu qu'elle soit jeune et belle, je verrais très bien une petite poule à la place d'un homme d'Etat. Et s'il avait été une jolie mignonne, nul Président du Conseil n'aurait été assassiné dans le dos ; on ne fait rien dans le dos à une jolie mignonne ! La preuve : c'est sur le néné qu'on a mis la croix à Mlle Sou-mé-Tcheng !

Et puis voyez la différence, du point de vue illustration ! J'ai cherché, dans les journaux de France, le portrait de la nouvelle légionnaire. Je ne suis pas tombé dessus tout de suite ; deux fois j'ai cru..... horreur ! d'abord M. Bouju, poilu comme un nu, ensuite Tafari négus, barbu comme Ursus ! Or je savais, si laide pût-elle être, que Mlle Sou-mé-Tcheng — une de ces femmes qu'on pourrait appeler « mon oncle » tant elles ont d'énergie ! — n'était quand même pas une femme à barbe !

J'ai fini par trouver : sous la toque du bon faiseur, au milieu d'une fourrure chère, un visage tout rond, un œil noir aux lourdes paupières sans cils, un nez plat aux ailes grasses, dressant au vent deux petits trous noirs, des lèvres débordantes qu'un sourire figé essayait vainement de ramener dans le plan de la figure, attestaient le bon goût des toukiuns... et que les hommes, partout, sont des ganaches !

Vive Mlle Sou-mé-Tcheng !

XXXIV. Douces perspectives

Les statistiques ont beau n'être parées d'aucun des charmes de la littérature, elles n'en procurent pas moins, parfois, de véritables joies à ceux qui les consultent. Ainsi fus-je rendu joyeux et ne puis-je me tenir de vous faire partager ma jubilation.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

FEMMES

Pour tout vous dire, je m'occupais des femmes. Je m'en suis toujours occupé. Oh ! en tout bien tout honneur ! Je me penchais sur la plus belle moitié du genre humain et je me disais anxieusement : est-elle bien la moitié ? N'est-elle pas seulement les deux cinquièmes ? Ne tend-elle pas à devenir seulement le quart ?... Questions troublantes, où ma bonne volonté, encore ferme, décernait la possibilité, fâcheuse pour elle, d'un relatif manque d'emploi. Tant il est vrai que le chômage est la grande inquiétude du jour !...

Mais je suis rassuré et vous invite, ô mes frères, à vous rassassier de la même allégresse : il y a plus de femmes que d'hommes ! Et la balance, loin de se rétablir, ne va que penchant davantage : en France, deux millions de femmes en excédent ; en Allemagne, trois millions ; en Russie quatre millions ; même le petit Portugal, où les mâles n'avaient pas besoin de cette circonstance pour être gais, a un notable dépassement féminin : à Lisbonne, 300.000 femmes sans hommes ! Un paradis ! ...

En somme la nature va sous peu nous amener par nécessité à cet état que bien des sociétés ont choisi par goût : la polygamie ; nous aurons des femmes d'âges assortis pour réchauffer nos vieux os, et de pelages divers, pour entretenir en nous la flamme continuatrice. Malheureusement, une ultime indication m'incline à croire que l'événement nous servira plutôt au premier de ces usages qu'au second, car c'est dans quinze ans seulement que la statistique accordera trois femmes à chaque homme. Dans quinze ans... pour ma bonne volonté, je crains que ce soit un peu tard ! Bah ! et la science, alors ? Elle, qui n'a pas dit son dernier mot, empêchera bien que j'en sois au mien ! ...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XXXV. — Si elles jugeaient !

Si les femmes siégeaient, assises ou debout, elles ne se noiraient pas la jugeote dans les grimoires peut-être, comme font les juges masculins ; mais elles jugeraient avec leur cœur, ce qui aurait des résultats désastreux. Le cœur est si mauvais juge ! Le moins mauvais, c'est la raison, encore que ce soit une hésitante et chétive personne. Elle n'est pas sûre d'elle ; ce qu'elle apprend chaque jour lui fournit la preuve que la veille elle se trompait ; et quand elle croit s'être surpassée, elle découvre qu'elle avait simplement oublié des choses sues jadis, parfois des milliers d'années avant !

Quant au cœur, quand il est bon, il est bête, et quand il n'est pas bête il est mauvais ! Il a beau porter robe rouge, il ne vaut rien dans la magistrature.

Or les femmes jugeraient avec leur cœur. Non pas qu'elles n'aient pas de raison : elles en ont une, médiocre et versatile, c'est-à-dire ayant à peu près la valeur de la nôtre ; mais elles ont plus de cœur que nous, ce qui constitue un bien grave embarras. On dit parfois qu'elles n'en ont pas ; c'est une erreur, elles en ont beaucoup ; ça ne veut pas dire qu'il soit bon ! Avec les femmes, le prétoire serait un champ d'émotions ; on pourrait, même in extremis, tenter victorieusement tous les coups de force, et les plus minutieuses enquêtes aboutiraient à une sentence entraînée par un pleur d'enfant ou par la mine d'un beau gosse ! ... Bridoye jouant la sentence aux dés n'était pas pire ! ...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

POUR LES FEMMES

Deux recettes culinaires dont elles useront sans ternir les rubis de leurs ongles... et sans oublier mon grain de sel !

I. — Le faisan au porto

Je puis vous dire comment ce repas a commencé, non comme il a fini. C'est l'ordinaire quand il s'agit de ce que j'appelle un bon repas !

Celui-ci commença par une soupe à l'oignon bien gratinée, avec tout le confort y compris les ciseaux pour couper les fils. Et naturellement les bonnes histoires commencèrent avec cet excellent commencement. Méprisant outrageusement ce chef-d'œuvre culinaire, un convive s'écria qu'il apprendrait au bep de notre hôte à faire la soupe à l'oignon ! Nous étions effarés, mais il se reprit : celle-ci était délectable ! Pourtant il y avait d'autres recettes, et lui en connaissait une fameuse qui... que... Bien entendu, nous la lui demandâmes, tout en absorbant notre bolée.

Or sa soupe gratinée est une soupe gratinée commune dans laquelle au bon moment, on a versé un demi-verre de porto ! Avis à vous, maîtresses de maison, si vous voulez essayer !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais cette histoire m'en rappelait une autre, que je déballai incontinent et qui pourra vous servir quand vous manquerez d'un sujet de conversation.

J'habitais jadis, une région où il y a du faisan doré. De temps à autre, je tuais un faisan. Et chaque fois, une demi-douzaine de ces amis que rien ne laisse indifférents, surtout un bon morceau, se désignaient d'office pour manger la bête avec moi. L'un d'eux faisait mieux : il cuisait le faisan lui-même ! Ça, c'était comme un sacerdoce ! Il avait une recette mais ne la disait à personne ; il se faisait installer la rôtissoire dans la salle à manger, donner les ingrédients ordinaires, plus une bouteille de porto et chassait tout le monde. Le boy allait fumer des pipes ; nous, nous allions jouer ou bridge ; quand nous revenions, le faisan était à point, la bouteille vide aux trois quarts et la sauce, merveilleusement fine, ne sentait pas le vin, tant elle était bien préparée. Le cuisinier amateur, fier de nos compliments sincères, était gai comme un pinson !

Sa recette, mon boy finit un jour par me la donner et elle était touchante et simple : il buvait le porto en tournant la broche ! ...

II. — La soupe de corbeau

Je suis allé à la chasse hier, comme tout le monde, et je n'ai rien tué, également comme tout le monde.

Je voulais rapporter une poule sauvage, mais il n'y en a plus. J'aurais à la rigueur, descendu un perdreau, mais le dernier est mort le jour de l'ouverture. Je me serais même contenté d'une tourterelle, mais elles fuient le fusil à trois cents mètres. Restait le corbeau ; j'en ai vu un beau, qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

picorait je ne sais quoi sans s'occuper de moi ; il était à environ douze mètres soixante seize ; c'était un peu loin pour moi, et je l'ai manqué !

Je l'ai bien regretté, car c'est un gibier qu'on a beaucoup calomnié. Quand on parle de soupe de corbeau tout le monde rigole. Pourtant c'est délicieux ! Mais il faut bien connaître la recette. La dernière fois que j'ai tué quelque chose à la chasse, il y a cinq ans, c'était justement un corbeau. Quelqu'un m'a indiqué la recette ; je l'ai appliquée, et je vous assure qu'on s'est régalé à la maison !

Vous la voulez ?... Seulement, j'hésite, car j'entrevois que si dix chasseurs lisent mon grain de sel, il n'y aura plus de corbeaux avant six mois ! Enfin tant pis ! Voici comment il faut faire.

Vous prenez huit cents grammes de bœuf, dans la culotte ; un os à moëlle ; des carottes, navets, poireaux ; un bouquet de persil ; un clou de girofle dans un oignon ; sel, poivre à volonté. Vous mettez le tout à l'eau froide et faites bouillir. Au bout de deux heures, vous prenez votre corbeau ; vous le videz, plumez et écorchez soigneusement ; il est important qu'il ne reste pas de peau ; puis vous le mettez sur le couvercle de la marmite ; à cette douce chaleur du couvercle, il cuit très lentement ; vous avez soin de le retourner de temps à autre. Au bout de quatre heures il est à point. Alors vous le jetez, et vous servez le bouillon, qui est excellent ! ...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MERCANTIS

I. — Ils exagèrent !

Dans le conflit ouvert, où quelques métallurgistes, quelques boursiers et quelques trafiquants internationaux entreprennent de mater patriotiquement des dizaines de millions de ces insignifiants individus qui sont obligés de travailler pour vivre, je ne vois pas qu'on ait encore posé une question pourtant bien naturelle : de quel droit ?...

Car il n'y a pas à dire mon bel ami : nous sommes dirigés par trois douzaines de magnats ; bon gré mal gré, nous leur obéissons ! Ils ont pris la vie de dix millions d'hommes, sans compter les infirmités et blessures, pour pouvoir vendre du fer à bon prix ; à présent, voyant l'humanité abêtie de souffrance et de misère sur les ruines refroidies, ils disent, par la bouche des hommes d'Etat : Allons ! sacrifiez-vous ! sans cela tout est perdu ! ...

Ils exagèrent ! De quel droit ces gens-là nous mènent-ils, et si mal ? Ils n'entendent rien aux affaires ; ça se voit bien à l'état des affaires en général. Ils ignorent tout des métiers. Ils ne savent même pas faire circuler ce que d'autres fabriquent pour eux. Leur fortune est mal acquise, par coups de bourse et à coups de canons. Quant à leurs titres, tout barons ou comtes que certains prétendent être, ce sont le plus souvent des papiers de poubelle rafistolés et surchargés au ghetto dont ils sortent !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Au moyen-âge, pour donner son avis, il fallait être « maître », c'est-à-dire avoir fait un chef-d'œuvre ; ou bien être noble authentique, authentique, vous entendez ? et la fortune n'était réputée légitime que si elle provenait de sources irréprochables : le vol, la violence, l'usure fermaient la bouche !... Si bien qu'au moyen-âge, nos magnats tout-puissants d'aujourd'hui n'auraient eu qu'à se tenir peinards !.. Si on le leur rappelait ?...

II. — Laissez faire le temps !...

Le président de la Lloyd Bank est vraiment un as ! Les établissements de crédit étant réunis à Londres en assemblée générale, il a conclu par des paroles consolantes : en dehors des questions de protectionnisme, de libre-change et de circulation d'or, a-t-il dit, le temps seul peut apporter la guérison des maux d'après-guerre !

Après quoi il est allé boire un whisky, car le temps seul ne guérit pas le mal d'avoir soif après parler !...

Les gens du monde entier qui souffrent de l'après-guerre n'auront pas lu les bourdes de ce brave président ! Tant mieux, car ils auraient bonne envie de l'étrangler ou de l'enfermer vivant dans un de ses caveaux.

C'est le riche, le joueur de millions, le puissant qui déplace la fortune, qui ruine ou rend prospère toute une industrie, taut un pays, par un simple jeu de chiffres, c'est celui-là qui dit aux misérables, aux chômeurs, aux commerçants faillis, aux industriels acculés, aux désespérés de toutes sortes : ne vous en faites pas ! Tout ce qu'on tenterait ne servirait pas à grand'chose, mais le temps, lui, arrangera tout ! Vous n'avez qu'à attendre !...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Possible, monsieur le Président ! Possible, monsieur le banquier, possible !...

... Mais si vous voulez voir l'homme dans la rue, un de ces jours, et pas mal de corps pendus aux becs de gaz ; si vous voulez voir vos banques forcées malgré les gardes et les systèmes ; si vous voulez que l'exaspération populaire vous mettre en pâté avec dix douzaines de mercantis qui auront trop exagéré, vous n'avez pas besoin de vous occuper de ces choses évidemment superflues : le protectionnisme, le libre-échange, la circulation de l'or et même, si vous voulez bien, le chômage, la surproduction en face de la misère, les taudis et beaucoup d'autres délicatesses ! Vous n'avez qu'à laisser faire le temps, monsieur le Président !... et vous verrez comme il se met, des fois, à aller vite ! ...

III. — Trop de lait !...

J'ai lu, sous la signature très connue d'Henri Clerc, cette phrase singulière : « Et voici que le lait, ressource suprême des paysans, est menacé d'un effondrement des prix à cause de la surproduction... »

On en apprend à tout âge ! Il y avait, dans ma jeunesse, des foules de pauvres ménages où l'on ne mangeait le soir qu'un quignon de pain avec un peu de fromage ; le progrès étant venu, on a supprimé le fromage ; encore un petit effort, et on pourra supprimer le pain. En somme, notre admirable époque, qui « surproduit » avec acharnement, aura réalisé ce miracle d'apprendre aux pouilleux à vivre en purs esprits !

Quant au lait, on sait que la difficulté de le faire absorber, à cause de son prix, a conduit à la fabrication d'ersatz excellents, et que le beurre est avantageusement remplacé par différents types de Tip !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Jusqu'à présent, les efforts de l'agriculture ont été mal dirigés; par exemple, les concours agricoles montraient partout des vaches indécentes, promenant des mamelles à rendre jalouse la plus grosse nounou: plus il y en avait, plus c'était beau! Seulement, avec des vaches qui donnent vingt-cinq litres de lait par jour, on ne sait comment vendre ce liquide, que les gens refusent, sous le prétexte déloyal qu'ils ne peuvent pas le payer! Il va falloir, de toute nécessité, parer à ce danger nouveau et grandissant. On songe en haut lieu, à primer aux concours agricoles les vaches les moins bonnes laitières, et à donner une surprime aux génisses stériles; l'idéal mammaire était l'outre, il va devenir le dé à coudre! et avec des animaux qui vous pisseront péniblement leurs trois gouttes de lait par jour, la crise sera résolue!

Pas d'inquiétude pour les petits bébés: j'ai inventé une méthode infaillible pour permettre de les priver radicalement de laitage, sans qu'ils s'en aperçoivent! On leur dirait continuellement des choses gentilles, agréables, par exemple qu'ils sont des amours, des anges, etc... et... ils boiraient du lait! ...

Qu'en pense M. Henri Clerc ?

IV. — Et trop de pain !...

On ne peut pas enregistrer une bonne nouvelle chaque jour, et la stratosphère ne laisse pas retomber quotidiennement, pour la grande commodité des chroniqueurs, un ineffable bonhomme dans le genre du professeur Piccard!

Mais il y a, journellement, quelque chute retentissante dont on peut parler; à défaut, il y a toujours la chute de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

reins de Joséphine Baker! ... Trêve de rires! Aujourd'hui la chose est grave: c'est le prix du blé qui dégringole! Un tel événement alerte toutes les consciences, et l'Arip prend la peine de nous informer qu'il retient l'attention des pouvoirs publics!

On comprend ça! ... Les pouvoirs publics ont maintes fois déclaré, en effet, que le meilleur moyen de défendre le blé national, c'était d'en cultiver le moins possible et de faire le pain avec des tas de saloperies appelées, par pudeur, succédanés! Or voilà que le blé national est assez abondant pour le pain du peuple et pour les semences! Voilà qu'il se met à coûter bon marché! ... Evénement angoissant, car il met les pouvoirs publics en face de deux éventualités redoutables: primo, tout le monde va peut-être pouvoir manger du pain fait avec de la farine! Ne peut-on craindre qu'une telle nouveauté ait des répercussions fâcheuses sur la santé des foules? Secundo, les cours du talc, de la sciure de bois, du sulfocyanure de colophane et de la poudrette qui entraient dans la composition du pain blanc, vont s'effondrer, et des stocks resteront, qu'il faudra faire absorber par la troupe, à l'aide de crédits spéciaux, votés d'urgence!...

Comme on le voit, la situation, sans être désespérée, ne laisse pas que d'être inquiétante. Toutefois il faut avoir confiance: nos politiques ont trop d'expérience des affaires de l'Etat pour ne pas trouver le moyen d'amener, sur le cours des blés et du pain, la hausse forte et continue que la nation réclame à grands cris!

V. — Et du pain trop bon !...

Les boulangers ont proposé aux minotiers une combinaison! La farine de blé étant trop chère, trop pure, très

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nocive pour l'œsophage et le duodénum, on propose de la remplacer par la formule suivante, beaucoup moins chère, plus riche en saveur, et parfaitement inoffensive : craie, bicarbonate de soude, plâtre, poudrette, en parties égales, et une cuiller à soupe de farine de blé par cent kilogs du mélange ci-dessus.

Les minotiers ont hésité, non pour le principe, mais parce qu'ils ont entrevu l'horrible nécessité de baisser leurs prix. Et ils ont demandé aux pharmaciens de donner leur avis. Malheureusement, les pharmaciens à feuilles de chêne se montrèrent gens retardataires en diable ! Ils remontèrent au mot latin « panis » qui veut dire, selon Larousse, « aliment fait de farine pétrie, fermenté et cuite au four » et n'en démordirent pas, si bien que désormais, le pain de plâtre, craie et poudrette, bien meilleur que l'autre, sera réputé frauduleux !

C'est dommage, surtout pour les boulangers ! Car ces débrouillards comptaient appliquer un principe d'économie fort en faveur depuis quelques années : « au fur et à mesure que les prix de gros baissent, les prix de détail montent ! » Ils comptaient également proclamer un principe compensateur déjà employé sous le manteau mais jamais encore énoncé publiquement : « toute diminution de qualité doit être compensée par une augmentation de prix ».

Ils commencent à ne plus comprendre ce qui se passe !...

Et vous verrez que demain — ou après-demain — quand le peuple en fureur les accrochera à leurs panneaux-réclame, avec d'autres mercantis qui, pour leur faire vis-à-vis, se balanceront sous les condélabres de la voirie, ils ne comprendront toujours pas ! ...

Ils se tireront mutuellement la langue, s'accusant réciproquement de leur infortune, et leur dernière pensée sera qu'avec les mœurs contemporaines, il devient vraiment impossible de faire du commerce !...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VI. — Et trop de tout !...

Puisqu'on peut dire, écrire, publier certaines monstruosités stupéfiantes, c'est que le monde perd la boule. On s'en doutait un peu ; on peut en être sûr aujourd'hui.

Voici, en effet, ce qui, plusieurs fois étalé dans les journaux du monde entier, s'offre aux méditations effarées de quiconque a quelque bon sens ; il s'agit de caoutchouc et d'un impôt à établir sur cette denrée, lequel impôt servirait à constituer des stocks qui seraient conservés ou détruits suivant les nécessités !...

Admirable trouvaille, la nécessité éventuelle de détruire !... Et quel espoir n'éveille-t-elle pas ! ...

On voit cela : une humanité tellement laborieuse, sur une terre si féconde, qu'elle a de tout à gogo ! Plus un seul pauvre, partout l'abondance et la joie ! Mais, comme nulle médaille ne peut se passer de revers, la nécessité de détruire ce que les hommes, vraiment, ne peuvent pas consommer parce qu'ils en trop, et que ça les encombre !

Mon dieu !... Voilà une nécessité dont on s'arrangerait fort bien ; on ferait des feux de joie, parbleu ! Quoique le caoutchouc sente mauvais en brûlant ! Mais, n'est-ce pas, puisque chacun aurait des pneus de rechange pour deux ans, des ustensiles à en revendre, des tapis souples et silencieux, des murs rendus sourds et lavables, grâce à la précieuse gomme, plus une porte qui fasse du bruit en se fermant, plus une chaussure dont la semelle s'use, sans compter divers accessoires où le caoutchouc est indispensable et dont on n'a de trop... que quand on en a beaucoup d'avance...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Hélas!... ce n'est pas l'abandance qui nous pousse, mais la mercante! La plupart des hommes manquent de l'indispensable, et les possesseurs proposent froidement, publiquement, d'organiser la destruction de ce qui ferait, ou pourrait faire le bonheur de tant de malheureux! Il existe des lois contre les incendiaires, mais aucune contre les destructeurs, contre ceux qui rejettent le poisson à la mer, les salades au fumier, le vin au ruisseau, contre ceux qui trouvent que les hommes ne sont pas assez misérables!

Ils ne perdent peut-être rien pour attendre! ...

VII. — La vague de baisse

Il paraît que les prix baissent. Même que c'en est une dégoûtation! Il n'y a plus moyen de travailler! On l'a déclaré publiquement: le salut est dans le relèvement des prix de base; certain magnat du pétrole et de la vaseline l'a établi victorieusement: payons l'essence encore un peu plus cher, et nous serons sauvés!

Nous demandons pas mieux que d'être sauvés! Quant à payer plus cher, franchement, ça nous contrarie! On n'aime pas à faire toujours la même chose! Pour moi, qui ai doublé sans encombre le cap de la quarantaine et qui en aperçois un autre par deux degrés nord, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose que payer toujours plus cher, depuis les premiers deux sous que j'avais volés à mon papa et qui me rapportèrent — ô douce époque! — un gros cornet de pastilles et une fessée gratuite, en guise de prime!

Payer meilleur marché, serait une bien agréable surprise, qui nous préparerait à de gais sacrifices!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il paraît que le Bordeaux baisse beaucoup. La question des vins m'a toujours intéressé, et je n'ai jamais eu de prévention contre le Saint-Emilion. J'ai donc fait mon enquête ; mais je n'ai pas fait d'emplette !... J'attendrai, stoïquement, que la baisse vienne jusqu'à nous !

Dépité, j'ai poursuivi mes recherches sur tout ce qui s'achète ; même, avec la permission d'Antoinette et sans intention de consommer, j'ai poussé mes investigations jusque dans ces maisons où, n'ayant ni bon souper ni bon gîte à la disposition des clients, on leur offre le reste. Hélas ! ... des prix fous ! Même l'inconfort reste inabordable ! Déflation des anatomies, inflation des tarifs !

La vague des baisse n'a pas encore touché nos rives !

VIII. — Les bons apôtres !

Restrictions ! Surproduction !... Stabilisation des cours !

Autant de termes qui cachent un mensonge et un danger. Particulièrement le mot « surproduction ».

C'est à la mode, et c'est une insulte à la misère ! Ecoutez les producteurs : il y a surproduction de caoutchouc, surproduction d'étain, surproduction de vin, d'acier, de cuivre, d'argent ; ma parole, il doit y avoir surproduction d'or aussi !... Seulement les pneus se vendent au poids du platine, des millions de gens n'ont même pas de cuillers d'étain, car elles sont trop chères, on a renoncé, dans beaucoup de familles, à consommer du pinard qui est ruineux même quand il est mauvais, on peut, paraît-il, construire d'épatantes maisons en acier, mais le pauvre bougre innombrable loge toujours dans des taudis infects, etc...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Surproduction ? Vous voulez rire ! Il y aurait surproduction, vraiment, si les gens, gavés de produits, ne pouvaient tout consommer ; mais devant des monceaux de matières trop chères, d'objets inabordables, il y a l'armée incalculable des gens qui manquent à peu près de tout ! Ce n'est pas la même chose, il me semble ! ...

Restriction ? pour que tout soit plus cher encore ! ... Stabilisation des cours ? pour qu'ils restent à ces prix mirifiques qui font que le consommateur ne peut pas acheter ! Si vous voulez !

Mais je me demande, quand le chômage et la misère, aussi l'insulte qu'on leur fait, auront poussé les masses vers quelque extrémité redoutable, comment on pourra « restreindre » et « stabiliser » la colère des foules !

En France, on essaye de l'éviter ou de de la détourner, cette colère probable. Pauvre France ! comme disait Maurin des Maures ! Les enragés qui la droguent, de la tête aux pieds, de l'économique au social, ont une manie amusante : la manie nationale. La nation réchappe de leurs potions, mais ils abusent de son titre ! Tout est national, le vin, le blé, la bourse, le sucre, la littérature, le cinéma, la monnaie... que sais-je !... et chacun s'exalte un peu plus d'entendre les cris des autres !... Achetez français ! hurlent-ils, écrivent-ils et projettent-ils !

Seulement ils ne crient pas leurs noms, leurs noms « nationaux » ! Pour cause ! Tel banquier est hongrois, tel producteur italien ou grec, tel romancier suisse, tel directeur de théâtre russe, tel économiste polonais ! Et savez-vous les noms des excités parmi les cinéastes nationaux ? Tantzoff (qui qui se dit Natan), Ossodevski (qui se prétend Osso), Braunberger, Richebé, Keim, Haïk, qui pensent que leur patronyme fait assez français comme ça !...

Tout de même ! peuvent-ils s'appeler Durand ou Dupont, voyons ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais qu'ils s'appellent Durand, Dupont ou Trouduk, ils n'en serreront pas moins fortement les fesses, un de ces jours, quand tous les Dupont et les Durand de la plèbe prendront enfin la parole !

IX. — ... et les mauvais !

Les pacifistes, les vrais, ont une belle occasion. La prendront-ils aux cheveux ?

Voilà, pourtant, qui est meilleur que vingt discours ! Songez donc : Krupp et Thyssen, les deux remparts du bellicisme et nationalisme allemands, convaincus de trahison, de trafic avec l'ennemi, de bénéfices frauduleux sur les peaux de soldats !

Mieux encore : ces fournisseurs de l'armée allemande, pour qui, expressément, on a fait la guerre, faisaient aux ennemis des prix de faveur !... (1)

Chaque fois qu'un député ou un ministre prononce une ânerie qui dure trois ou quatre heures, il se trouve trois cents parlementaires pour voter l'affichage. Et dans toutes les villes de France on colle, à grands frais, de vastes placards portant, serrée et menue pour les besoins de la composition, la prose flasque du député ou ministre. Sauf une petite clientèle, personne ne lit, mais tout le monde paye !

(1) Ceci, qui était officiel, a paru dans les journaux en 1930. On n'a pas appris, depuis, que les Krupp et les Thyssen aient été vendus !... Quant à nous, nous avons nommé Schneider à l'Académie des sciences morales !...

En somme, eux et nous, nous sommes d'accord !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Eh bien! on ferait mieux de coller quelques millions d'affiches où l'on pourrait lire en gros caractères noir sur rouge — noir, la trahison, rouge, le sang — Krupp et Thyssen vendaient des armes aux ennemis de leur pays! On pourrait y ajouter quelques extraits de Roland Dorgelès sur le trafic des cadavres et des bribes de renseignements sur les scandales des régions dévastées. Et comme le peuple, qui est bien jobard mais pas bête quand même, réfléchirait que les maisons d'armes allemandes n'ont pas dû pendant quatre ans, avoir le monopole des méthodes commerciales et patriotiques dont elles sont accusées aujourd'hui, un pas serait fait vers la paix, plus grand et définitif que mille des petits piétinements auxquels on s'entête à Genève, à La Haye, à Londres et ailleurs. Parce que, ce pas, c'est le peuple lui-même qui le ferait; et si l'on a fait souvent la guerre sans lui demander son avis, on n'a pas encore trouvé le moyen de la faire sans lui!

X. — Une bonne affaire!

Les actions Schneider et compagnie ont été introduites sur le marché à terme de la bourse de Paris. Ça ne vous dit rien? Généralement ces questions d'actions ne m'imposent aucune obligation, même pas celle de compter! Toutefois j'avoue que cette nouvelle concernant les actions Schneider et compagnie m'oblige à réfléchir.

C'est qu'il ne s'agit pas d'une boîte comme une autre! On n'y spécule pas sur les champs de macaroni, mais sur les champs de macchabées et, à tout prendre, j'aime encore mieux les exploitations agricoles de pâtes alimentaires ou les mines de berlingots. Elles font du mal, mais moins.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Que Le Creusot ait vécu du sang des braves, depuis près de cent ans, ce n'est un mystère pour personne ; savoir ce qu'il en a tiré, voilà qui est plus délicat !

Car cette mirifique société, où l'on consomme exclusivement du jus de viande, est le modèle de celles qui n'ont pas de comptes à rendre ! Son bilan est chose magnifique : on y trouve une somme de 179 millions de valeurs diverses et participations. Quelles participations ? Chut ! silence ! taisez-vous ! méfiez-vous !... le secret de la défense nationale est en jeu ! ...

Et avec ce sacré secret, qui dure depuis 1836, ça fait quatre-vingt-dix-sept ans que le Conseil d'administration fait exactement ce qu'il veut, sans qu'un actionnaire ait un mot à dire ! ... On comprend certains concours... incompréhensibles !...

Pauvre France ! comme dirait Maurin des Maures !

Mais n'achetez pas du Schneider à terme ! Quelquefois qu'on désarme ! ... On ne sait jamais, hein ?

N. B. — Ceci se passait en 1932. En 1934 on a nommé M. Schneider membre de l'Académie des sciences morales ! Bon !

... et entre 1932 et 1934, certains publicistes ont expliqué pourquoi, aux Dardanelles et ailleurs, les poilus avaient le patriotique privilège de mourir sous des coups de 75 ! Jusqu'à l'ennemi qui achetait français !... Ça valait bien une récompense !

... pour le marchand !

XI. — Enfin on abandonne les cultures !..

Une dernière nouvelle, et fameuse !... la chute des cours est arrêtée ! Et l'on constate avec satisfaction que les exploitations complètement abandonnées représentent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

trente-et-un pour cent des superficies plantées. Allons tant mieux ! Encore un petit effort, et la terre arable, abandonnée à cent pour cent, sera rendue à la forêt vierge ! Après la chute des cours, nous pourrons commencer joyeusement l'ère de la chute des ventres !

Pour en arriver là, l'humanité aura vraiment pris le chemin des écoliers ! L'esthétique humaine, à l'âge des cavernes, ne comprenait aucun tissu adipeux ni caoutchouté. Nous y reviendrons, et ce n'est pas sans affarement que nos descendants troglodytes penseront — s'ils pensent ! — à toutes les panses de leurs aïeux !

Je n'envisage pas avec une satisfaction sans mélange l'avènement d'un temps où l'abdomen recommencera à faire des plis, où la nourriture dépendra uniquement de la nature, et où le cours du bois de chauffage sera tombé à moins que rien, l'homme ne faisant plus de cuisine. Devant le plat de coquillages crus, il me semble que je regretterais le bœuf en daube ! Mais enfin, puisque c'est un soulagement et un progrès digne d'être noté dans les journaux, que 31 % de la terre cultivée soient abandonnés, il faut croire que l'idéal sera atteint quand on ne cultivera plus rien du tout ! Alors il n'y aura plus de chute des cours, et les chutes de reins y gagneront, ainsi que les chutes de gorge : plus nerveuses, plus fermes, plus saines, et régulièrement placées au bon endroit, non pas dans les environs. L'habitude de marcher, l'absence de siège rembourrés feront disparaître ces anatomies dont le propriétaire n'a qu'un petit geste à faire pour s'asseoir, tant son asseoir est bas porté ; et l'air vif, la pluie, le besoin de résister aux courses nécessaires, donneront aux avant-mains meilleure et plus longue tenue.

L'homme des cavernes, que nous tendons à rejoindre, n'a peut-être jamais bien apprécié son bonheur ! ...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

QUELQUES PETITS SCANDALES

I. — Vers la destruction complète!...

L'HOMME a tout inventé pour la destruction des animaux, même de ceux dont la conservation lui aurait été le plus utile. Certaines espèces qui figuraient sur nos livres de classe, à nous les plus de quarante ans, ont complètement disparu depuis et nous allons vers un temps où la faune se composera uniquement du bœuf de boucherie, du poulet de basse-cour et du chien de garde, le chameau lui-même ayant cessé d'être, sauf sous des formes figurées!

La glace et les blizards ne protègent plus les bêtes qui crurent trouver refuge vers les pôles. La perfection qu'on a donnée aux engins de chasse à la baleine laissent bien peu d'espoir qu'il y ait encore un cétacé dans vingt ans. Mais le pire c'est ce qu'on vient d'inventer pour chasser le phoque. Vous ne devineriez pas! ... On leur fait de la musique!... Oui! sur la banquise on installe des gramophones puissants, on met des disques, on tourne les manivelles... et les phoques, étonnés, sortent de l'eau, grimpent péniblement sur la glace avec leurs moignons, se traînent jusqu'à la source de l'étonnant concert... Alors les hommes tirent commodément dans le tas des groses bêtes impotentes!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce jeu cruel qui sert sans doute des desseins cupides mais à courte vue — car que fera-t-on quand on aura tué tant de phoques qu'il n'y en aura presque plus ? — me semble avoir toute la valeur d'un symbole. On nous a, dans les dernières années, fait de belles et retentissantes musiques où les étonnantes entreprises étaient chantées, et les montagnes dont les flancs recélaient des mines de chocolat. Beaucoup d'entre nous ont quitté la grande mare de la médiocrité, se sont traînés sur les moignons de leurs économies, ont rampé le plus vite possible vers les papiers qui dansaient dans des vents harmonieux. Mais quand ils atteignaient ce qu'ils avaient pris pour la fortune, ils ne trouvaient que du vent et restaient à terre, défaits pour longtemps, parfois pour toujours, tandis que disparaissaient en riant les lanceurs de titres et leur musique !

Il faudra bien qu'ils s'arrêtent, car ils ne trouveraient bientôt plus de phoques, eux non plus !

Et encore ! ne nous faisons pas d'illusions !

II. — Un bon principe !

Il y a un homme au monde qui a compris la situation ; est-il sincère, est-il fumiste ? Est-il pince-sans rire ou apôtre ? Je ne sais ! Toutefois, que ce soit, comme disent les gosses, pour de bon ou pour de rire, il a lancé un fameux pavé dans la mare aux grenouilles politiques !

Cet homme, c'est Venizelos.

Se rappelant qu'il est Grec, ou sujet grec, Venizelos a recherché dans la Grèce antique, qu'on ne videra jamais de ses trésors, une loi capable de faire passer le frisson entre les épaules des grands filous publics.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et il a trouvé ! c'est le principe « pothen eikheis », en vigueur à l'époque du sage Solon.

Oh ! ce n'est pas compliqué ! En vertu de ce fameux principe, tout citoyen ayant une charge publique et devenant riche, doit établir la provenance légale de ses richesses ; faute de quoi elles sont confisquées au profit de l'Etat !

Il faut vraiment que Venizelos soit dégoûté de ses contemporains pour en arriver là ! Et le vieux Solon, dans son âme pure et intègre, devait avoir la nausée des siens, pour avoir été amené à inventer un principe pareil ! Nous ne nous imaginions pas ça, et pourtant, le principe « pothen eikheis » le prouve, il y avait des affaires Oustricos, Raoulas Peirettis et autres, du temps de Solon !

Mais il y avait Solon ! Quand il réunissait la Haute-Cour, ce n'était pas pour des prunes ! L'histoire ancienne ne nous dit pas si les concussionnaires et les prévaricateurs étaient condamnés à boire la ciguë, mais on leur prenait leurs drachmes !

Et j'imagine qu'il devait leur être plus sensible de quitter l'hémicycle pauvres comme des mendiants, que de s'en aller riches mais poursuivis par une réprobation purement oratoire !

De nos jours, hélas ! on ne rend pas l'argent !...

III. — Les vrais salopiauds !

D'aucuns ont trouvé bien triste l'affaire Hanau. Je la trouve, moi, bien joyeuse ! Cette bougresse de femme était quelqu'un, il n'y a pas à dire mon bel ami ! Elle s'est occupée

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de rassembler toutes les andouilles de France et de Navarre, comme Rochette, comme Daurignac, comme Thérèse Humbert, mais mieux ! Pour donner confiance, elle a recruté la noblesse. C'était pourri de barons, de comtes et de marquis, cette affaire-là ! Ensuite on a promis de ces choses qui touchent le cœur des andouilles, par exemple des intérêts de 48 % !... et ça a marché, et comment !

Malheureusement il faut bien qu'un jour la ficelle casse. Mme Hanau est à l'ombre ; il est probable que son magot pour plus tard est à l'ombre aussi ! Cinq ou six ans, c'est vite tiré ! Les comtes, les barons et les marquis sont en fuite, ou sous les verrous, et toutes les andouilles de France et de Navarre sont vertes !

Or, en matière de finances, on croit généralement qu'il y a deux catégories de gens : ceux qui ont de l'argent et ceux qui n'en ont point. C'est un préjugé ! Les deux variétés d'humains intéressées par les questions de pognon doivent être étiquetées autrement : catégorie hommes d'affaires ou femmes, bien entendu ! et catégorie poires. Restent les sages, ceux qui ne tiennent pas essentiellement à devenir riches ou, du moins, à devenir riches sans travailler.

Au fond, un aurait tort de se donner bien du mal pour rien, car le premier type malhonnête, dans les tripatouillages boursiers, c'est le type qui joue ! Il est malhonnête, puisqu'en achetant des actions de la Société du Sucre de trompes d'éléphants, il compte les revendre plus cher après les avoir laissées dans son portefeuille, ce qui revient, pour lui, à espérer une grasse rémunération pour un boulot qui ne vaut pas dix sous ! Quand il perd, c'est une espèce de justice immanente qui intervient.

Ce qu'il faudrait, c'est que personne ne voulût consentir à croire qu'on puisse fabriquer du sucre avec des trompes d'éléphants !... Mais ça !...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IV. — Cinq cent millions seulement

Cinq cent millions !... il m'a fallu du temps pour m'en remettre !... Je venais justement de perdre cinq millions à la Loterie Nationale, c'est ce qui ravive mes rancœurs !

Cinq cent millions !... et je ne suis pas fichu d'en gagner cinq ! ni même un !...

Je crois que j'entrevois la raison de cette différence : c'est que je ne suis pas, mois, un repris de justice !

Pas encore !... car tout ceci me donne à réfléchir, et je ne sais pas si je ne vais pas tenter de changer ça ! On se fait un monde de bien des choses qui, au fond, ne sont peut-être pas très difficiles. L'honnêteté c'est bien joli, mais bougrement gênant. L'honnête homme est un chameau entravé ; il a l'espace devant soi mais ça l'avance bien : il ne peut pas courir !

Le repris de justice, lui, peut courir ! Il peut même voler ! Le tout pour lui est de voler assez pour qu'on n'ose plus l'empêcher de continuer. Il faut voler assez non seulement pour devenir riche soi-même mais pour pouvoir enrichir les copains. Il faut voler beaucoup de millions, pour pouvoir en distribuer quelques-uns. Autrement ce n'est pas la peine, et c'est dangereux.

Je vous assure, je voudrais admirer les escrocs et tenter de faire comme eux ; ce qui me retient, et de les admirer et de les imiter, ce n'est pas le scrupule, c'est le goût de la difficulté : ce qu'il font est trop facile !... Filouter cent sous, c'est toute une histoire, ça demande de l'ingéniosité, parfois du génie ; voler cinq cent millions, c'est bête comme tout ! Pour leur râfler cent sous, on ne trouve que personnes méfiantes ; pour leur escroquer cinq cent millions, on trouve des miliers d'imbéciles bénévoles !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et on peut recommencer ! Romain Daurignac, Rochette, Marthe Hanau ont recommencé, ne l'oublions pas ! Stavisky, lui, ne recommencera plus il est vrai, mais pas parce qu'il a été pincé : parce qu'il est mort !

V. — Des gens vraiment indiscrets

Les méchantes langues disent qu'on a zigouillé Stavisky. Je n'en crois rien, mon respect des institutions repousse, en effet, une telle hypothèse. Toutefois, il faut reconnaître que la mort du bel Alexandre a arrangé bien des choses.

Et de surcroît voici que de mystérieux malfaiteurs estourbissent irrémédiablement le brave M. Prince, magistrat qui en savait long et qui, justement, aurait déposé en cette affaire !

A quelque chose malheur est bon ! Ces deux morts étant opportunément intervenues, le scandale pourra s'éteindre peu à peu. La lumière, certes, il en faut ! Mais enfin, il ne faut pas qu'elle aveugle ! Quand la politique croise la justice, il est d'usage qu'elle mette les phares-code, voire les veilleuses ! N'est-ce pas absolument raisonnable ?

Malheureusement, dans cette affaire Stavisky, il y a toute une racaille de gens qui ne voudront pas se taire tout-à-fait : ce sont les escroqués ! Il est à craindre que ces individus tentent de continuer le vacarme, s'obstinent à réclamer d'impossibles châtiments, à exiger d'encore plus impossibles restitutions ! Et ils sont ainsi des milliers et des milliers d'indiscrets !...

A mon avis, il n'y a qu'une solution : c'est de les zigouiller aussi. Après tout, la sécurité des phynanciers, même véreux, vaut bien quelques sacrifices, tout comme la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

prospérité des métallurgistes ; à ceux-ci, on a généreusement accordé les millions de macchabées qui leur étaient nécessaires ; va-t-on refuser aux autres la poignée de refroidis qui les rassurerait ?

Moi je n'ai rien perdu car je n'avais rien risqué (1). Alors je suis pour l'ordre ! Je baisse le pouce !...

VI. — L'ingéniosité des médecins légistes

Ce qui suit, à qui n'a pas bonne mémoire, semblera une rigolade. Et pourtant je n'ai jamais été aussi sérieux ! Il est bien vrai que les médecins légistes établirent, en substance, ceci : 1° Stavisky s'attendait à être occis ; 2° la balle qui lui perça la cervelle a été tirée d'une distance de quatre-vingt-cinq centimètres ; 3° il est mort de congestion pulmonaire ! 4° les experts concluent au suicide ! !... Je n'invente absolument rien !

Camboulives, Balthazard et Piédelièvre ! Dites, ça ne vous donne pas envie de pouffer des noms comme ça ? Piédelièvre ! Camboulives ! Balthazard ! il faut être médecin légiste pour porter gravement de pareils patronymes !

Il faut être également médecin légiste pour conclure avec sérénité, par d'aussi intenses rigolades, une austère expertise ! Relisez ça, mes bons amis, relisez ce texte ébouriffant et vous allez voir, comme moi, revivre les événements, tels que les reconstituèrent, scalpel en main, Camboulives, Piédelièvre, Balthazard et tout le bazar.

(1) Et pour cause !...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Stavisky attend la mort ! « Il s'attend à recevoir un projectile par la fenêtre ! » Ça lui fait un tel effet qu'il en reste assis, les jambes coupées, et il ne peut que pencher le corps en arrière, pour éviter ce projectile déjà en route de la fenêtre jusqu'à lui ! Cette esquive l'a sauvé ! « Manqué ! ... » hurle-t-il, tandis que le projectile, hésitant sur son devoir, fait lentement trois fois le tour de la pièce et finit par sortir par la porte. Malheureusement, Stavisky tenait lui-même en main un révolver, à quatre-vingt-cinq centimètres au moins, car c'était un homme ayant le bras long ! Dans son allégresse, il presse convulsivement la gachette ! « Touché ! ... » hurle-t-il en perdant connaissance.

Mais un homme tel que lui ne peut pas mourir comme tout le monde, même par erreur. La tête trouée de part en part, la cervelle coulant de la blessure, il reprend connaissance et se met à réfléchir profondément. Quelle escroquerie dernière va-t-il inventer ? Quelle tromperie ultime et formidable ? Ça y est ! il a trouvé : sous le nez des policiers, qui croient déjà le voir passer de sa tête cassée, il meurt, avec un sourire sardonique, « de congestion pulmonaire ! ... »

Gloire à Camboulives, Piédelièvre et Balthazard ! Gloire ! Gloire à eux qui surent dévoiler la suprême supercherie du fameux escroc !

VII. — Deux pauvres victimes

Germaine d'Anglemont ! Violette Nozières !... deux victimes de Stavisky ! Deux, parmi tant d'autres, mais combien plus amères, plus lamentables ! C'est vrai, sans ce damné Stavisky et ses copains, sans les fusillades du six février,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

voilà deux jeunes personnes, dont une vieille, qui avaient chacune un procès splendide, avec foule dans la salle, articles dans les journaux, plaidoiries passionnées, acquittement comme une fleur, félicitations du jury et demandes en mariage !

Malheureusement, en la personne vivante et morte de Stavisky, la phynance et la politique s'en sont mêlées ! Elles ont pris une telle place dans l'actualité et dans les esprits, que nos deux oiselles ne sauraient plus, aujourd'hui, espérer autre chose qu'un procès banal suivi de condamnation ; et nulle renommée aux joues fraîches n'embouchera pour elles sa trompette !

Pourtant, l'une et l'autre avaient fait ce qu'elles avaient pu ! Germaine, qui aurait pu zigouiller n'importe lequel de ses amants, avait choisi de tuer un préfet, afin que ça mousse un peu ! Et la douce Violette, ayant préalablement collé la machtagouine à plusieurs intéressants maquereaux, ainsi qu'à grand nombre d'innocents, avait donné à ses propres parents le bouillon définitif, histoire de les guérir ! Le mal apportant le remède ! ...

Pauvres petites ! Un prétoire à moitié vide, trois lignes dans les journaux... c'était bien la peine de se donner tant de tintouin ! ...

Je ne me souviens plus de ce que les juges ont fait de l'ancienne belle Germaine ; quant à Violette Nozières, les événements ont justifié mon pessimisme : la pauvrette s'est vu condamner à la peine des parricides ! Il n'y a plus de justice ! ...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

POLITIQUE

I. — Réunion électorale hanoïenne

UNE foule — pour Hanoi c'était une foule — était assemblée là, autour des tables et devant une estrade, une foule masculine agitée, hilare, gueularde, pas sérieuse pour un sou. S'y mêlaient quelques femmes, plus attentives, se retenant mieux, et comme suffoquées de se trouver dans cette tabagie bruyante. Des boys circulaient : bouche ouverte...

Sur l'estrade, trois hommes silencieux, dont un âgé, digne au milieu du chahut, un jeune et un autre, entre deux âges, agitant souvent une sonnaille au son grêle, qui me semblait pleurnicher son impuissance contre le vacarme.

Enfin, se succédant, revenant, redescendant, remontant, les orateurs ! Presque tous, la soixantaine atteinte ou dépassée ! Une soixantaine vraiment héroïque — ou bien naïve ! — qui venait bénévolement exposer ses cheveux gris, sa voix cassée, sa graisse ou sa maigreur, ses rides, son passé, ses défaillances de parole et de mémoire, à la gouaille impitoyable, beuglante, déprimante, de trois cents citoyens dont l'opinion était déjà faite s'ils pouvaient en avoir une, et venus là presque uniquement pour rigoler !

Dans la rue, braves gens ces gens-là, et salués et honorés ! mais ici !... ici, bafoués, rabroués, vraies têtes de turcs oscillant sous les coups de gueule anonymes !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Aussi, c'est de leur faute ! D'être brave homme, cela ne suffit pas pour affronter la foule, ce n'est même peut-être pas nécessaire, mais indispensable est de savoir parler, d'avoir la voix, le feu, la logique, le calme, l'autorité qui permettent l'emprise, et la répartie, qui apaise ou fustige à volonté ! Non, d'être honnête et franc, ou bien roublard et canaille, ce n'est pas assez pour être homme public ; il faut encore des qualités spéciales, qui ne courent pas les rues et dont je ne suis pas convaincu qu'on les puisse acquérir ! Pendant les discours hachés d'interruptions et de cris, je pensais à tout cela, et combien nous avons perdu, tous, quand Saumont mourut !

II. — Droit de vote

Nous ne votons pas, nous Français du Tonkin ; car ce n'est pas ce qui s'appelle voter, que voter pour quelqu'un qui n'aura nul Parlement où se faire entendre.

Mais il se pourrait que les Annamites, un de ces jours votâssent ! Grand bien leur fasse ! Je ne suis pas jaloux du bonheur des autres et n'ai jamais mis le mien dans un bulletin de vote.

On ne me laisse pas voter ? Je m'en console en songeant au nombre d'imbéciles, de saoulots et de canailles à qui l'on permet ce grave exercice du droit de citoyen !

Avec nous, on fait les difficiles : hum ! ces coloniaux qui ne sont même pas dans une colonie mais dans un protectorat... tous ivrognes ou fumeurs d'opium, probablement... aventuriers... têtes brûlées... séparatistes... non ! vraiment, pas moyen de les laisser voter ! ...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et pendant ce temps-là plus au sud ou beaucoup plus à l'ouest, les voix de tas de salopards sont arrachées aux enchères!

Bah! jamais on n'atteint le fond de l'imbécilité! Les Philippins, tenez, sont en train de donner une leçon, et fameuse, à tous nos marchands de petits bouts de papier. Ils vont, tout bonnement, faire voter les anthropophages!

C'est comme je vous le dis! Il y a, aux Philippines, de petites tribus d'anthropophages, hommes redoutables, avec des mines tragiques, des cheveux hirsutes et un appétit effrayant. Eh bien! au Parlement de Manille, il s'est trouvé un député pour demander que ces gros mangeurs soient électeurs, comme tout le monde! Et le Parlement a marché! Et il a envoyé un délégué, Teopista Guingona, porter aux cannibales la bonne nouvelle.

On attend son retour.

On trouve même qu'il est long à revenir.

On commence à être inquiet!...

III... — Le serrement de mains

Quelqu'un a dit que la meilleure façon d'admirer et de féliciter, c'était de serrer silencieusement la main; une poignée de mains exprime, paraît-il, tout ce que savent taire les lèvres.

J'ai bien peur que ce soit là pures illusions! Nous ne comprenons pas grand'chose au geste de serrer les phalanges, et nos lèvres savent rarement se taire!

Le geste, nous le galvaudons tant que nous pouvons. Nous pressons, broyons ou effleurons les paumes, selon notre tempérament, mais indistinctement toutes les paumes,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les indifférentes comme les autres, si bien que le toucher ne nous apprend plus rien. Quant à nos lèvres, elles prononcent à tout bout de champ tant de paroles banales ou inutiles que nous prenons le silence pour une expression de la sottise.

Essayez donc de serrer délicatement la main d'une jolie femme qu'on vous présente, et de demeurer éloquemment muet ! Vous passerez immédiatement pour une gourde ! Tandis que si votre geste est celui, mécanique, que vous distribuez vingt fois par jour, et si vos lèvres prononcent, en cul de poule, quelques mots fadasses, vous passerez pour un homme distingué, sinon un homme d'esprit !

Nos hommes d'Etat le savent bien. Ils ne cherchent pas à convaincre une assemblée en serrant la cuiller de chacun des membres : ils lui font un discours ! Et il arrive qu'ils la convainquent, ce qui est d'autant plus remarquable que, le plus souvent, eux-mêmes ne sont pas du tout convaincus de ce qu'ils disent !

... si même ils ne sont pas convaincus du contraire !

V. — Propos siamois

I. — Entre nous, ce n'est pas toujours rigolo d'être monarque. Chaque fois que je lis qu'un nouvel ennui a frappé l'un d'eux, je me répète, avec le fabuliste :

« Combien je vais aimer ma retraite profonde !... »

Même il va falloir que je fasse attention : je finirais par ne plus m'adresser la parole qu'en vers ! Un peu de simplicité ne messied pas, que diable !

Donc voici encore deux monarques bien embêtés : l'un dégommé, l'autre en activité de service.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le premier, Alphonse XIII pour le nommer, a un fils désespérant par ses idées saugrenues ; ainsi il veut se marier selon ses goûts ! De toute évidence, le papa ne peut pas souffrir ça ! Ce n'est pas l'habitude dans les familles royales ! Alors ils ont discuté le coup et, finalement, le roi en retraite a fait signer à son fils une renonciation à ses droits ! Ce n'était peut-être pas la peine ! ...

Pour l'autre roi, c'est plus sérieux, car il a le sceptre en main et peut très bien le garder encore longtemps. Or figurez-vous que quatre-z-officiers de sa maison ont démissionné ! Par écrit ! Et ils ont signé lisiblement, savoir : les colonels Phyabaholbalabayuhasena, Phyasongsuradet, Phyaridhiaganey, et le lieutenant-colonel Praprasatrbidyayuth !

Très ému, le roi, par devoir monarchique et pour être sûr de ne pas se tromper, a lu de nouveau : Phyabaholbalabayuhasena, Phyasongsuradet, Phyaridhiaganey, Praprasatrbidyayuth ; il a relu encore : Phyabaholbalabayuhasena, Phyasongsuradet, Phyaridhiaganey, Praprasatribidyayuth... puis il s'est reposé !

Mais ses médecins ont décidé qu'il s'embarquerait en toute hâte à destination de l'Europe, afin d'y subir l'opération de la cataracte ! ... (1)

II. — Je croyais que la sagesse n'existait pas. Si ! je viens de la trouver : au Siam !

J'en suis épaté... et ma foi, assez content ! Dites, on n'a pas trop de bonnes surprises, dans la vie, pas vrai ?

Donc, au Siam, régnait une famille royale, avec des princes, des ducs, des marquis, des maréchaux, des généraux, etc... tout ça, affublé de noms à coucher dehors.

---

(1) Authentique ! comme tout ce que j'écris, d'ailleurs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un jour, il y eut des colonels, des commandants, des capitaines désignés par des noms horribles, qui rêvèrent d'être rois, ministres, maréchaux et tout le fourbi. Ils firent une révolution, balancèrent une partie des titrés, et prirent leur place.

Mais les dégommés, par un réflexe assez naturel, ambitionnèrent aussitôt de redevenir ducs, hauts dignitaires, chambellans, etc... et de tirer dans les pattes de ceux qui les avaient supplantés.

Ils accomplirent leurs desseins : une deuxième révolution vient de supprimer les effets de la première, et les fauteuils rituels servent aux mêmes derrières qu'autrefois !

Bouddha, et Brahma, et Civa, et tous les dieux volants du Ramayana en soient loués ! Et que les seize étages du Paradis d'Indra retentissent de glapissements, de miaulements et de sifflements d'allégresse ! ...

Je m'en rejouis car, moi, j'ai trouvé la sagesse !

Dans le peuple ! Dans le bon peuple du Siam, dans ce doux peuple mélangé comme un coktail : un cinquième de siamois, deux tiers de laotiens, trois douzaines de chinois, un vingt-septième de birman, un demi-quart de Malais, et le reste, oui ! le reste... en races diverses !

Eh bien ! ce peuple admirable, par deux fois, a laissé ses maîtres s'entr'égorger, se canonner, se canoniser, se martyriser, se fuir et revenir... sans s'en faire une miette ! Il ne s'en est pas occupé ! C'est à peine s'il s'en est aperçu ! Admirable, tout simplement !

V. — Propos hitlériques

I. — Le vieux Hindenburg a eu beau triompher, il fut vaincu quand même. Au fond, rien ne dit que sa défaite ne lui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fut pas douce ! Son cœur de guerrier ne pouvait pas souffrir vraiment de la victoire des trublions ! Déformation professionnelle qu'excuse, en sa persistance, l'amer souvenir de l'humiliation. Hindenburg a été glorieux, c'est vrai ! mais battu à la longue, et sa grande victoire a peut-être été ce fameux repli stratégique qui joua si méchant tour au commandement français ! Pour qui rêva d'installer son empereur à Paris, c'est maigre !

Quoi qu'il en soit, Bruning a été obligé d'abandonner, et Hitler est roi, ou à peu près.

Deux figures ! Plutôt deux faces ! Poli, doux, froid, allant régulièrement à la messe, Bruning m'a toujours fait l'effet d'un cuistre, peut-être d'un fourbe. Avec ses airs doucereux, il ne manquait ni de cran ni de toupet, et s'il tomba, ce fut après un coup d'éclat pas ordinaire : la dissolution des troupes d'assaut du bel Adolphe !

Quant à celui-ci, méfions-nous ! Des yeux de fou dans une tête de veau ! Une tête en série, sans beauté, sans caractère, sans originalité. A tous les coins de rue on en voit de pareilles. Signe distinctif : moustaches à la Charlot !... Seulement le bougre est batailleur et roublard : il ment comme un arracheur de dents, il joue de toutes les cordes sensibles, même les vicieuses comme le goût du meurtre. Il est violent et sans scrupules.

J'ai quand même un indice qu'il ne réussira pas éternellement : toutes les femmes d'Allemagne en sont folles ! Or ça porte malheur, ou c'est mauvais signe !... Boulanger aussi, traînait cinq cent mille passions derrière lui !...

II. — Il ne faut pas se tromper : chaque émission nouvelle de timbres-poste n'est pas une affaire ! Il en est qui réalisent tous les ans un joli dernier en renouvelant leur collection. Dans la mouise allemande, Hitler ne pouvait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

négliger cette ressource. Aussi a-t-il ordonné le lancement d'une série éminemment nationale : la collection Richard Wagner !

On aura le timbre Tannhauser, puis le timbre Vaisseau Fantôme, puis l'Or du Rhin, les Maîtres chanteurs, la Walkyrie, Siefried (forgeant l'épée, naturellement !) Tristan et Yseult, Lohengrin et enfin Parsifal.

Fort bien !... Beaucoup de rentenmark qui rentreront, beaucoup d'harmonie qui sera évoquée, enfin la figure d'Hitler, mèche au vent, implicitement présente au milieu des figures légendaires ! Et le Rhin allemand célébré un grand nombre de fois !...

C'est de bonne guerre, parbleu — fasse Wotan que le bel Adolf n'en entreprenne point d'autre ! — mais une chose m'étonne : et Le Crépuscule des Dieux ?... Qu'en a-t-on fait ? L'aurait-on, par hasard, oublié ?

Hum !... plutôt l'a-t-on laissé volontairement au rancart ! Quand on manœuvre toute cette brillante et bruyante friperie, on a bien le droit d'être superstitieux ! « Mortel présage... » ça se chante, justement dans Wagner !

Le bel Adolf, dieu moderne, ne tient pas à ce qu'une figurine lui rappelle constamment que les dieux, même allemands, ont un crépuscule !

III. — « Ni le Kaiser, ni le gouvernement, ni le peuple n'ont voulu la guerre », a clamé Hitler à l'ouverture du Reichstag. Et le plus triste, le plus amer, c'est que c'est probablement vrai ! Personne n'a voulu la guerre, même en Allemagne ! ... On l'a eue quand même ! Et son souvenir horrible ne sert pas de leçon, pas plus à ceux qui ont remplacé le kaiser qu'aux autres !

Je voudrais que cette parole, au lieu d'être contestée, soit admise comme entièrement sincère, et publiée pour l'enseignement qu'elle contient. Car s'il est vrai que le kaiser,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le gouvernement et le peuple allemands n'ont pas voulu la guerre, c'est donc que personne ne l'a voulue, c'est que l'imprudence, la folie des hommes les ont poussés à faire une chose affreuse, qu'ils réprouvaient.

Or cela, c'est l'évidence même. Vous n'avez pas voulu la guerre, mais vous vous êtes couverts d'armes et d'armures, tellement que vous ne pouviez pas faire un mouvement sans épouvanter quiconque aux alentours ; vous n'avez pas voulu la guerre, mais vous vous gorgiez d'une littérature historique remplie de gloire à soutenir et d'injures à venger, tellement que votre esprit bouillonnait constamment d'impatience, de colère, de regrets, d'humiliations insupportables ; vous n'avez pas voulu la guerre mais on nous avait convaincus que celle que vous feriez ne pourrait être que juste et agréable au Seigneur, tellement que vous êtes allés au sacrifice avec la conviction d'accomplir une œuvre pie ; vous n'avez pas voulu la guerre, mais vous étiez certains de la gagner et d'y gagner, tellement que le résultat vous a laissés dans une stupeur dont vous n'êtes pas délivrés !... Vous n'avez pas voulu la guerre, mais vous vous êtes arrangés pour que vos fils soient en danger de la recommencer !

IV. — M. Gœbbels a des idées singulières. On le savait déjà, mais il entend le prouver chaque jour davantage. Il a fait au château de Kœnigsberg, un discours époustouflant où il a précisé (précisé ! le mot est de l'agence) que le socialisme national allemand était un socialisme de soldats (sic) !

Merci, M. Gœbbels, merci ! Voyez-vous, nous qui sommes gens de bonne volonté, nous doutions encore, malgré vos excès, malgré vos violences. Nous nous disions qu'après tout, un socialisme naissant était excusable de ne pas trouver immédiatement sa voie ; le vôtre, claironné haut,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nous semblait vraiment agressif, intolérant, cruel, mais enfin nous n'osions conclure qu'il ne fût pas du socialisme.

A présent, nous le savons! Hobereaux vous fûtes, et soudards pour les suivre ; tout cela vous l'êtes encore, c'est vous qui le dites, vous vous en vantez, vous en être fiers ! Merci d'avoir été franc! nous aimons mieux savoir à quoi nous en tenir!

Car si votre socialisme, M. Gœbbels, est un socialisme de soldats, c'est qu'il n'existe pas! Socialisme, soldats, il n'y a pas, même en langue allemande, d'antinomie plus complète. Un peuple est socialiste, ou soldat ; pas les deux! L'état militaire est à l'opposé de n'importe quel socialisme ; tous ses principes sont de coercition, de hiérarchie, d'inégalité, choses que condamne le socialisme, quel qu'il soit. Un des premiers et le plus grand des socialistes fut un nommé Jésus de Nazareth, dont vous avez certainement entendu parler ; les deux soldats sont venus à lui deux fois : une pour l'arrêter, l'autre pour lui flanquer un coup de lance dans le côté! Croyez-moi, ces gestes symboliques ont gardé toute leur valeur!

On n'a jamais vu un socialiste s'accorder longtemps avec quatre hommes et un caporal! Un socialisme qui marche au pas de l'oie, ça n'existe pas! ...

VI. — Propos Gandhignolesques

I. — L'ineffable Gandhi a fini de jeûner ; il en a marre! Il ne pouvait plus, ces derniers temps, voir passer une chèvre sans avoir envie de têter, ni sentir une odeur de miel sans ressentir des crampes d'estomac. Il va donc manger à nouveau, et à sa façon... qui ne sera, si Bouddha le veut bien, jamais la mienne!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais avant que de prendre nourriture, le Mahatma a voulu accomplir un geste symbolique, et il ouvert le temple des castes inférieures ! Quelque chose comme une chapelle pour clients d'asiles de nuit ! ...

C'est un progrès considérable ! Jusqu'à présent, il n'était pas concevable que les Intouchables pussent prier ! Entre eux et Dieu, il n'y avait rien de commun, et ce devait être par erreur, une erreur qu'Il ne parvenait pas à Se pardonner, qu'Il les avait mis dans Son univers. Aussi les punisait-Il de Sa propre faute en les privant de Sa présence ! Et Ses prêtres entendaient obéir au Très Haut, à l'Inconnaissable, en interdisant l'entrée de Ses temples à tous les pauvres bougres.

Gandhi, en révolte contre le gouvernement anglais et contre l'administration céleste, a prêché la désobéissance. Pour être logique avec lui-même, il devait ramener à Dieu les misérables dont celui-ci ne voulait pas entendre parler. Ainsi vient-il de faire ! Mais au fond de son cœur, il sait bien que les malheureux ne sont pas à toucher, fût-ce avec des baguettes et que, si c'est jouer un tour de révolutionnaire à l'Invisible que de le forcer à les contempler, on ne peut pas, vraiment, forcer les hommes dignes de ce nom à en faire autant ! ...

Alors Gandhi a fait faire, pour les Intouchables, un temple où ils pourront prier... et se cacher !

Après quoi, satisfait, il est allé prendre une cuite au lait de chèvre !

Et puis, ayant cuvé son ivresse, il s'est occupé du mariage de son fils. Car le fils de Gandhi se marie ; selon la chanson, c'est le plus sûr moyen pour que sa femme l'empoisonne, mais enfin son père l'avait fait avant lui, son grand père aussi, et une foule d'honnêtes gens comme vous et moi.

Le fils de Gandhi épouse la fille d'un rajah ! Sans doute a-t-elle des yeux de gazelle et un tempéramment tropical ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pourtant je ne crois pas que ce soit là les motifs qui ont déterminé le choix du fils du Mahatma. Une fille de rajah, belle ou laide, brûlante ou froide, ça vous a des coffres et des coffres de perlouzes grosses comme des noix, avec des saphirs, des topazes, des rubis et autres bagatelles hautement négociables; et des palais, et des terres, et des troupeaux, et des serviteurs ! Une fille de rajah, je comprends que ça tente un homme ! ...

Même le fils de Gandhi ! Seulement, pour celui-ci, il y avait les théories de papa : pauvreté, égalité, etc... Hé ! que voulez-vous ! les théories sont les théories, et la pratique est la pratique, et jamais comme l'a dit Kipling, elles ne se rencontreront ! Le fils de Gandhi va donc pratiquer le mariage avec la fille d'un rajah, ses trésors, ses esclaves; et comme on ne donne pas la fille d'un rajah à un pouilleux de classe inférieure, le fils de Gandhi, grâce sans doute à l'influence de son illustre père, s'est fait élever jusqu'à la caste de Brahma ! Pas davantage !... Tans pis pour les Intouchables, chers au paternel ! S'ils viennent voir le nouveau prince, on leur permettra de coucher dans les écuries !...

Je trouve ça tout simplement magnifique ! Dorénavant, le fameux apôtre, quand il ne se sentira pas d'appétit pour le lait de chèvre, pourra faire appeler sa bru : de ses doigts gemmés à millions, elle tendra le candide breuvage en un bol précieux, incruté de pierreries, et le vieux, déjà enivré par les parfums orientaux de sa belle-fille, se flanquera une cuite lactaire à tuer un prophète !...

II. — Gandhi a exprimé l'avis, d'accord avec un savant éminent, que la viande des animaux morts que mangent les « intouchables » est de même valeur alimentaire que la viande des animaux bien portants qu'on tue spécialement pour les manger.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quel dommage qu'on ne nous donne pas le nom de ce savant éminent, mais trop modeste qui, au nom de la science, approuve que les pauvres mangent de la charogne !

Au fond, si notre époque est troublée, pleine d'inquiétude et d'amertume, c'est qu'elle est trop parcimonieusement pourvue de savants comme celui-ci. Nous nous torturons nous-mêmes avec des rêves et ambitions au-dessus de nos moyens. Ainsi les pauvres, qui s'obstinent à rêver de manger de la viande fraîche ! Et puis, nous sommes déroutés par ces faux-savants qui nous ont fait part d'études déconcertantes sur la nourriture ; de ces farceurs qui prétendent, par exemple, que la barbaque avariée ne vaut rien à l'estomac ! Au contraire — grâces soient rendues à Gandhi pour l'avoir dit ! — les animaux crevés sont aussi nourrissants que les autres ; n'est-il pas naturel de crever ?

L'apôtre a bien fait ! et il ouvre une voie nouvelle ! Tant de gens, en tous pays, souffrent de la faim, qui pourraient trouver, dans les détritus habituellement et sottement dédaignés, une nourriture abondante et bon marché ! La bidoche morte, ce n'est qu'un commencement ! Il traîne dans les rues et dans les poubelles des choses parfaitement comestibles et il n'est pas jusqu'aux tinettes... mais certainement ! Les intouchables de l'Inde, les misérables de tous les pays du monde auraient intérêt à essayer de manger de la m... ! Les chiens en mangent bien ! Ils s'habitueraient ! Et voyez quelles ressources inépuisables ! ...

On ne le dira jamais assez : Gandhi est un grand homme !

VII. — Les écoliers frénétiques

« Nous n'avons ni écoles publiques ni imprimeries. Dieu nous préserve de toutes les deux ! »... ainsi s'exprimait éloquemment le gouverneur de Virginie en 1771 !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et cet homme à la fois retardataire et prophétique devançait les Indochinois qui, devant la dépravation intellectuelle de quelques écoliers, en arrivent à se demander s'il fut adroit d'ouvrir tant d'écoles.

Pour moi, je puis croire que l'étude soit jamais néfaste. Le savoir n'est pas un danger, l'ignorance en est un grand. Mais le savoir quand il commence à être sérieux, apporte la mesure de l'immense ignorance, et croire qu'on sait prouve justement qu'on ne sait pas, car celui qui sait s'est aperçu depuis longtemps qu'il ne savait et ne saurait jamais que bien peu de chose.

Ce ne devait pas être l'avis des trop fameux agitateurs qui firent Yên-bay et le reste : ils ne doutaient de rien ! L'histoire du frère de Nguyên-thai-Hoc vaut d'être rappelée, à ce propos ! Il avait vingt ans, et non dix-sept, comme on l'avait dit tout d'abord. Il fallait faire cette rectification importante car, à dix-sept ans, il est assez rare qu'on puisse être déjà un grand homme, tandis qu'à vingt... ! A vingt ans Nguyên-van-Ngo était chef de la section d'exécution tout simplement !

... Et il faisait exécuter ! L'assassinat commis au Jardin Botanique, le meurtre du professeur Du, celui de la jeune Trinh-thi-Uyên furent le résultat des décisions sans appel de cet enfant terrible.

On croit rêver et pourtant la réalité à la fois burlesque et affreuse est là : à Hanoi, un adolescent désignait les gens qu'il fallait tuer, et aussitôt ces gens étaient tués ! Voilà !...

Cela donne à penser à ce que serait l'Annam aux mains de ces écoliers frénétiques ! L'Annam, justement le pays du monde où l'on écoute le plus l'avis des vieillards, celui où l'on sait la valeur de l'expérience, celui où l'âge est vraiment un privilège !

Certes le monde entier est le théâtre d'une activité inaccoutumée, d'une avide impatience de toute la jeunesse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nos moins de trente ans sont combattifs en diable ; ils parlent et écrivent. Des moins de vingt ans annamites tuent ! Chacun son genre ! Mais j'ai dans l'idée que les derniers commencent un peu tôt et vont un peu loin !...

Ça les mène loin, d'ailleurs, si loin que la plupart n'en reviendront jamais ! Ils l'auront bien voulu !

Ça prouve aussi quelque chose, à supposer que l'insouciance dédaigneuse avec laquelle ils zigouillent leurs congénères ne le prouvait déjà pas assez : c'est que si le peuple d'Annam les regarde avec étonnement et crainte, eux se moquent royalement du peuple d'Annam. Ce qu'il leur faut c'est paraître et jouir. Ils jouent un jeu qu'ils savent dangereux mais, comme tous les joueurs, ils espèrent gagner, et leur jeune âge, leur insuffisante culture, leur jugement prétentieux ne leur permettent pas de voir qu'ils ne peuvent que perdre... perdre la tête. Après eux, d'autres, espérons-le, préféreront vieillir !

Quand aux organisateurs lointains des troubles, ceux qui, de l'étranger, lancent quelques illuminés, quelques fous et quelques bandits dans des aventures dont ils savent qu'elles ne peuvent aboutir — mais qu'ils considèrent comme nécessaires, pour des buts imprécis, à l'état d'inquiétude qu'ils veulent entretenir par le monde — ils se garderaient bien de tenter d'employer des gens de vrai savoir.

Même — et c'est vraiment abominable — ils emploient des enfants. Dans les arrêtés, parmi les plus farouches, parmi les seuls convaincus, on trouve des gamins de quinze à dix-sept ans ! Mieux encore, on signale des disparitions de gosses de dix ou douze ans, agents de liaison des révolutionnaires !...

Certes, dans le monde entier se lève, et à bon droit une réaction vigoureuse contre le trop grand pouvoir des hommes âgés, contre ce qu'on a appelé la gérontocratie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais il ne faudrait quand même pas que cela nous amenât à la toute puissance des moutards !

Les révolutions, les vraies, n'étaient pas des fièvres infantiles !

VIII. — Les funérailles de Briand

Je les ai vues au cinéma. J'en ai été tout bouleversé. Etait-ce bien des funérailles ? Etait-ce pas plutôt un épisode d'occupation ? Briand mort, m'a bien l'air d'avoir été annexé par la force des armes ! Tout courbé dans sa boîte, la voix définitivement éteinte, que voulez-vous, il n'a pas pu se défendre ! Et alors, lui le pacifiste, il en a eu des soldats casqués, et des clairons claironnant, et des trompettes trompettant, et des tambours tambourinant ! Ça n'en finissait plus ! Les généraux succédaient aux généraux, les colonels aux colonels, les chasseurs aux fantassins, les dragons aux spahis, car il était venu des troupes d'Afrique, avec leur clique, peut-être pour lui faire la nique !... Les drapeaux s'inclinaient les uns après les autres, les sabres nus fendaient l'air, du plus large geste possible, et d'innombrables baïonnettes mettaient un infranchissable barrage entre la foule et le mort !

Mieux ! André Tardieu, de sa voix monotone, forte, autoritaire, précisait, phrase par phrase, que jamais Briand n'abandonna rien, qu'il ne céda pas, que la France n'eut jamais de meilleur défenseur... bref celui qu'on accusa d'avoir tout gâché, d'avoir trahi son pays, d'avoir lâché peu à peu tous les gages, nous était soudain, par la voix d'André, présenté comme un patriote intransigeant, ne faisant jamais de concessions !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

S'il entendait, quel sourire il devait avoir, Aristide !...

A Cocherel il a enfin son rêve : la paix profonde ! Il ne l'a pas volée ! ...

IX. — Un jour viendra !...

Près de trois ans déjà ! Trois ans que Briand est mort !

Beaucoup d'espoirs, puis beaucoup de sarcasmes, beaucoup d'injures... enfin beaucoup d'oubli !

Destinée pleine d'amertume ! Briand n'a pas eu sa récompense, il n'a pas eu justice. Il n'a peut-être pas eu assez de courage. Il a louvoyé au lieu de lutter. Il a duré au lieu de succomber. Sa chute, son écrasement en pleine force eussent eu un retentissement inouï, car il défendait une pensée populaire ; sa lente défaite, son effacement dans les brumes d'une vieillesse défaillante n'ont soulevé que des ondes d'ironie et de doute, de longues vagues de regret.

On parle, on parlera encore longtemps de l'erreur d'idée de Briand, et pourtant c'est une erreur de tactique seulement, qu'il a commise.

Car son idée était bonne, vraie, humaine, infiniment respectable en face de toutes les pourritures d'idées que remuent, comme un fumier malsain, les fabricants d'obus, les brasseurs d'affaires, les entrepreneurs internationaux de patriotisme et de croix de bois ! C'est lui, qui avait raison, c'est lui qui aura raison : les hommes ont mieux à faire qu'à s'entretuer, mieux à vivre qu'à vivre courbés sous le poids fiscal et matériel des armées, mieux à marcher qu'à marcher sur des ventres !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais Briand s'est trompé en cherchant, parmi les politiques, la bonne foi et la bonne volonté : il a trouvé la trahison et la dérision. Il aurait dû s'y attendre !

Il s'est trompé de chemin, il s'est trompé d'époque, mais il n'a pas trompé : un jour viendra, plus ou moins lointain, plus ou moins précédé de catastrophes, où les hommes cesseront d'engraisser les financiers et les métallurgistes avec le sang de leurs veines ! Un jour viendra où l'homme cessera d'être stupide.

Briand, grand visionnaire, homme qui se crut habile, convaincu qui se fit moquer, sa victoire est pour le futur !

X. — On ne rend pas l'argent !

Cette petite statistique m'a bougrement intéressé ! Savoir comme ça, tout d'un coup, qu'on a prêté treize milliards aux gens, ça fait quelque chose ! C'est ainsi : la France, c'est-à-dire vous et moi, a prêté 13 milliards et 277 millions aux étrangers, depuis la fin de la guerre.

Prêté... à fonds perdus, cela va de soi ! Autrement, où serait le mérite, s'il vous plaît ?

Nous avons, en deux fois, prêté 2 milliards 825 millions à l'Allemagne. C'était pour lui permettre de nous rembourser ce qu'elle nous devait. Elle ne l'a pas fait, bien entendu : elle aurait eu peur de nous froisser !

La même délicatesse a inspiré tous nos débiteurs, sauf l'orgueilleuse Albion, qui nous a fait l'affront de nous rendre 2 milliards et demi ! Les autres ont été corrects et nous doivent toujours de l'argent et de la reconnaissance : la Chine, 37 millions ; la Hongrie, 478 millions ; l'Autriche,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

316 millions; la Belgique, 400 millions; la Roumanie, 2 milliards 90 millions; l'Allemagne... mais je l'ai déjà dit; la Bulgarie, 175 millions; la Pologne, 2 milliards; la Turquie, 100 millions; le Chili, 35 millions; la Yougoslavie, 925 millions; la Tchécoslovaquie, 600 millions!

D'aucuns vont s'effrayer; moi pas! Au contraire, je ne trouve pas la liste assez longue! Parmi tous ces noms étrangers, qui nous sont si chers, j'en ai cherché un, qui nous est cher aussi, mais pour d'autres motifs. Et je n'ai pas trouvé!

Je n'ai pas trouvé l'Indochine, parmi toutes ces entités géographiques et sociales à qui la France jette les millions comme des poignées de sous!

Et j'ai trouvé que c'était humiliant et injuste! Car nous non plus, si nous avions reçu, tel un vulgaire Chili, telle une Bulgarie ennemie, telle une Pologne amie ruineuse, les quelques centaines de millions qui nous sont nécessaires, nous n'aurions pas eu certes, l'injurieuse pensée de les rendre! Mais nous ne nous en serions pas servis contre la France! ...

XI. — Cent pour cent!..

L'Amérique ne possède pas tous les records, il s'en faut! Pour le payement de l'impôt, elle arrive loin derrière! Le contribuable américain moyen paye 10,50 °/₀ de son revenu, l'allemand 20 °/₀, l'anglais 22,5 °/₀, l'italien 27 °/₀... et le français 30 °/₀! A l'heure actuelle, on travaille donc, en France, un jour sur trois pour l'Etat! Nous revenons aux vastes esclavages d'autrefois, où des foules construisaient

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les Pyramides pour un galette non levée et trois gousses d'ail par jour! ... mais nous ne construisons pas de pyramides!

D'ailleurs à quoi serviraient-elles, les pyramides que nous construirions ? A quel dieu, puisque nous ne croyons plus aux dieux ? A quelle auguste sépulture, puisque nous n'avons plus de Pharaons ? Nous avons beaucoup d'Aarons, mais ce n'est pas la même chose!

Nous ne sommes plus que les deux tiers de nous-mêmes et nous n'avons pas de grands hommes.

Ce n'est pas l'épervier qui mange l'autre tiers, celui qu'on nous prend, ce sont des charognards!

Sacrifiez-vous! nous disait Tardieu! Grande pénitence! nous annonçait Caillaux! Chacun sa part! a dit Herriot, et il entendait par là non pas une part de fromage (ça, c'est réservé) mais une part de ceinture... à serrer! Et Daladier nous a prévenus: tous les Français contribueront à combler le déficit!

Jamais, depuis que je sais lire, un ministre n'a déclaré que tous les Français se partageraient l'excédent! ...

Trente pour cent... l'Américain dix pour cent... L'idéal, c'est peut-être cent pour cent... pour nous! Mais quand nous serons à cent, nous aurons une croix! ... sur le ventre!

Même avant!

XII. — Radical!

Nous avons de mauvaises finances! Cela fait partie du petit nombre de propositions qu'un folliculaire quotidien peut énoncer de temps en temps sans risque de se tromper.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais cette évidence, permanente hélas! engage pas mal de politiques à annoncer imprudemment qu'ils apportent le remède. A commencer par chaque Président du Conseil, chaque ministre du Budget, chaque ministre des Finances, ce qui fait, en tout, une bonne moyenne de six tous les deux mois. Tous les deux mois, nos finances sont six fois sauvées, officiellement!

Et ce n'est pas tout! On les sauve officieusement tous les jours: aujourd'hui c'est un journaliste, hier c'était un député, demain ce sera un sénateur! Ça n'empêche pas le déficit de « permaner », comme on dit à présent pour enrichir la langue française, qui en a pourtant moins besoin que le domaine public!

Nos terre-neuve de la situation budgétaire ont eu un précurseur illustre, dont ils ignorent le nom car il faut leur accorder qu'ils ignorent beaucoup de choses. Il s'appelait Bragadini. Avec un nom pareil, il aurait pu, avantageusement pour lui, se livrer à d'agréables passe-temps, mais il négligeait cela: il sauvait les finances, exactement les finances du duc de Venise. Son moyen? Ingénieux: il prenait un plomb vil et le changeait en un or pur! ... Du moins il l'affirmait! Il commençait par 5.000 sequins au mois; il annonçait quinze millions de sequins, ce qui était considérable car, en ce temps-là, le déficit savait se contenter de peu.

Il n'a pas réussi.

Et on l'a pendu! ...

Il n'y a qu'à suivre l'exemple, et pendre régulièrement, au bout de six mois, tous ceux qui ont promis de sauver le budget, sans y parvenir.

Trop radical? En tout cas, pas du tout radical-socialiste! ...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XIII. — L'incorruptible

Je suis de plus en plus dégoûté de la science, de toutes les sciences. Les unes contraignent l'ingéniosité et le génie de l'homme à des besognes de destruction et de tueries; les autres pulvérisent nos plus douces, nos plus commodes, nos plus chères illusions.

Avec elles, il n'y aura bientôt plus de sentiment. Nous serons horriblement bien renseignés; il n'y aura plus de beaux yeux de femme, de chairs rondes et blanches, d'ombres polissonnes, mais diverses combinaisons d'hydrates de carbone!

Et quand je croirai qu'à ma voix ton cœur bat plus vite, ô! toi la préférée entre toutes! la science me répondra froidement: hyperesthésie cortico-surrénale! C'est à désespérer de tout!

Je sais bien! la science n'empêche pas les fleurs de sentir bon, les femmes d'être tentantes, ni la bouteille prometteuse. Mais pour jouir de la vie qu'un dieu sage nous avait accordée sans nous en donner la connaissance, il faut, à présent, se fermer les yeux et se boucher les oreilles, de peur d'apprendre quelque chose!

Sainte simplicité que regrettait déjà le bon maître de la Béchellerie, où donc as-tu fui, que j'essaye de te rejoindre!

Hélas! nous ne te retrouverons jamais plus, même dans le passé, car voici que l'histoire qui se met à être scientifique à son tour, bouleverse jusqu'à nos souvenirs d'école, jusqu'aux formules lapidaires qui symbolisaient pour nous, des dates, des faits et des hommes des temps révolus!

Robespierre, champion, bourreau et victime de la Révolution, ce n'était pas Robespierre, pour nous, c'était

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l' « Incorruptible ! » or voilà que la science s'en mêle, qu'elle déchiffre méthodiquement les grimoires, mesure le temps, analyse les vieilles encres... et qu'elle nous apprend, de façon indiscutable, que Robespierre, en pleine Terreur, envoyait de l'argent à un émigré, par l'intermédiaire d'une ci-devant !

Si M. de Verdun garda sa tête alors que tant d'autres tombaient, c'est que sa femme, une gaillarde, menaça le chef révolutionnaire de rendre public le billet par lequel il lui demandait « de lui fournir le moyen de faire passer des secours à un parent ».

J'aurais donné vingt piastres ! ... non ! vingt sous, pour ne pas savoir ça !

XIV. — Pas intéressant !...

Au début de 1917, le prince Sixte de Bourbon fut chargé par François Joseph, son parent par alliance, de proposer aux alliés la paix séparée avec l'Autriche, une paix très honorable, qui reconnaissait, notamment, l'Alsace-Lorraine à la France. On voit les conséquences de l'acceptation immédiate de telles propositions : libération de l'armée italienne, de l'armée serbe, d'une partie de l'armée russe, isolement subit de l'Allemagne et, probablement, paix honorable avec celle-ci. Tout cela « au début de 1917 », soit près de deux ans de guerre en moins, deux ans qui ont ont amené le chemin des Dames, la trouée d'Amiens, la trouée de Chateau-Thierry ; deux ans de fer et de feu, deux ans de gaz, deux ans sans lesquels, certainement, les Etats-Unis n'eussent pas ruiné leurs alliés par leur tardive et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

coûteuse intervention ! Le prince Sixte de Bourbon, qui était modeste, estima que le rejet de ses propositions avait coûté à la France 300.000 hommes de plus et encore cent milliards.

Briand, sur le point de conclure fut renversé ; et savez-vous ce que déclara Ribot, au sujet de l'offre autrichienne ? Que ça n'intéressait pas le gouvernement français !...

Si l'on élève une statue au plus sot gredin de France, il faudra qu'elle porte les traits de Ribot !

XV. — La révision du traité de Versailles

Les gens intelligents sont pour ou contre. C'est le privilège de l'intelligence, de pouvoir se ranger dans des opinions contraires sans devenir bête. Donc il y a deux groupes d'intelligents : ceux qui veulent que les traités soient intangibles, ceux qui prétendent qu'on peut les modifier.

Puis il y a les modestes, qui cherchent simplement à comprendre. D'instinct, je pencherais pour la révision plus ou moins prochaine, et l'histoire semble donner raison à mon petit entendement : tous les traités, sans exception, n'ont-ils pas été modifiés, voire dénoncés, au cours des âges ? Mais ce qui a été la loi peut ne plus rien valoir, et l'exception justifie la règle. Ne se peut-il pas que les textes qui ont marqué la fin d'une guerre exceptionnelle par le nombre des morts qu'elle a causés, soient eux-mêmes exceptionnellement si bien faits qu'on n'ait pas à les retoucher ? Même ce qui semble « a priori » discutable, le couloir polonais, par exemple, ou la suppression du Monté-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

négro, suppression qui fut décidée en vertu du droit qu'ont les peuples de disposer d'eux-mêmes, peut-être expliqué par de hautes nécessités de justice ou d'intérêt.

J'ai donc cherché soit une raison plausible de réviser les traités, soit une raison inattaquable de les maintenir tels qu'ils sont.

Et c'est la deuxième que j'ai trouvée, dans l'irréfragable article 246 du traité de Versailles : « Le crâne du sultan Makaoua ayant été enlevé de l'Afrique orientale et transporté en Allemagne, sera remis par l'Allemagne au Gouvernement de Sa Majesté britannique.

La vérité est là, aveuglante : si c'est pour défendre leur pays que tant de millions d'hommes sont morts (du moins ils l'ont cru) c'est aussi pour que le crâne du sultan Kakadoua... pardon ! Makaoua repose en Angleterre ! Une tempête pour un crâne !... et des millions de crânes fracassés dans la tempête ! n'est-ce pas sublime ?

L'article 246, il serait sacrilège d'y toucher !

XVI. — Il faudrait s'entendre !

Il nous arrive de Moscou des nouvelles singulières ! Attention ! je ne suis pas de ceux qui ont horreur ou terreur des bolcheviks, encore que je ne sois pas bien sûr de n'être pas, un jour, éventré ou révolvérisé pour la plus grande gloire de Lénine ! Les gars de là-bas sont ce qu'ils sont, et ce n'est pas ce qu'on nous dit qu'ils sont ! Le couteau entre les dents n'est qu'une image d'Epinal. Qu'ils se soient trompés, c'est bien probable ; qu'ils aient été un peu fort, c'est certain ! Mais enfin ces Russes ont tenté quelque chose, quelque chose qui tombera mais dont il restera...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quelque chose ! Je n'énonce pas cela très clairement car, je l'avoue, je ne le conçois pas très bien ! Vous me comprenez ?

Je le savais ! Si vous n'étiez pas intelligents, est-ce que j'écrirais pour vous, voyons !

Justement parce que vous êtes intelligents, vous allez me tirer d'embarras, car les singulières nouvelles qui nous viennent de Moscou me jettent dans une perplexité extrême.

J'y lis en effet que, désormais, au lieu d'acheter à l'Etat, les commandes des coopératives seront placées par contrats mutuels. J'y lis que les coopératives disposeront librement de leurs capitaux et du droit d'obtenir des crédits dans les banques. J'y lis enfin qu'on leur recommande d'adopter des mesures pour l'abolition des marchands privés spéculateurs !..

... Et je me frotte les yeux ! Ai-je bien lu ? Contrats mutuels... c'est-à-dire commerce ! Capitaux... crédits... banques... c'est-à-dire capitalisme, capitalisme dans toute son horreur ! Marchands privés spéculateurs..... c'est-à-dire profiteurs, usuriers, escrocs, salopards, comme chez nous, comme partout !...

Alors ?

Dans son cercueil de cristal, Lénine doit avoir des démangeaisons !

XVII. — Encore le rouleau compresseur !

Une nouvelle a paru récemment (1), qui m'a paru, à moi, assez troublante : les Soviets, qui doivent avoir deux ou trois millions d'hommes pour armée permanente, si ce n'est davantage, retireraient de la Sibérie orientale cent quarante mille soldats, pour les diriger vers l'Europe en toute hâte.

(1) « récemment »... c'est devenu une façon de parler !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Au Japon, on a le bon goût de ne pas prétendre que ce retrait soit causé par la sainte frousse qu'inspire l'armée japonaise : on dit là-bas, et on écrit que les Russes vont se tamponner avec les Allemands, qui les énervent.

Bon ! Et cela, au moment que Pierre Cot, Herriot et d'autres vont faire visite et risette à la faucile et chanter le los du marteau ! Qu'est-ce à dire ? Deviendrais-je marteau moi-même ? Je suis peut-être fort irrévérencieux, mais je vois pointer à l'horizon une affaire qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la fameuse affaire du rouleau compresseur ! Vous savez : l'armée russe se mettait en branle et aplatissait l'armée allemande en trois semaines ! ... Il n'y avait qu'à graisser le rouleau !

Nous l'avons graissé ! Et comment !... et je me demande si ce n'est pas à la veille de recommencer ! Seulement, si le résultat doit être le même, je demande qu'on réfléchisse bien ! Le rouleau compresseur, ne l'oublions pas, était en fromage mou ! Les Allemands, quand ils s'en sont donné la peine, n'en ont fait qu'une bouchée !

Mais personne ne nous a rendu la graisse !...

Si vraiment les Russes, fût-ce pour nous faire plaisir, ont une furieuse envie de prendre les Allemands pour du macadam, je propose qu'avant d'envoyer le lubrifiant nous assistions au travail des premiers kilomètres !... pour voir si ça tient !

XVIII. — La S. D. N. et les gosses

La Société des Nations a été vivement impressionnée par les nouvelles boliviennes et paraguayennes. On le serait à moins ! N'est-il pas délicat, pour un organisme de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

paix générale, d'avoir à enregistrer les victoires réciproques d'adversaires dont aucun n'est jamais vaincu et qui se battent depuis un an ? Genève a donc envoyé au Paraguay (sans doute pour commencer) un télégramme l'invitant à respecter ses obligations de membre de la S. D. N. Et le Paraguay de répondre aussitôt : « Comment ! mais je respecte !... je suis courbé par le respect ! Je me bats ! ça c'est vrai, mais ça ne veut pas dire que je sois en guerre ! Je me défends, car ces chiens de Boliviens m'ont attaqué. C'est même pourquoi je leur ai flanqué de si belles tournées, pourquoi j'irai, si je peux, jusqu'au cœur de leur pays pour tout tuer et tout brûler ! Mais ne me dites pas que je me bats, que je ne respecte pas mes engagements de vivre en paix : vous me feriez de la peine !... »

Probablement Genève va s'adresser à la Bolivie et lui faire la même invite, car si le Paraguay dit vrai, la Bolivie trahit sa foi !... Mais je sais d'avance ce que la Bolivie va répondre ! « Comment ! dira-t-elle, parce que j'ai remporté d'éclatantes victoires sur ces porcs de Paraguayens, vous allez me dire, à présent, que je suis en guerre ! Mais qu'est-ce que la paix, alors ? Les Paraguayens m'ont attaquée, je me défends ! Je n'en ai plus pour longtemps, laissez-moi faire : dans cinq ou six mois je serai à leur capitale, je la brûlerai avec tous leurs enfants mâles, j'imposerai la paix bolivienne, la plus sûre de toutes après la paix de Genève !.. Vous voyez bien que je respecte mes engagements jusqu'au sacrifice ! ... »

Bolivie, Paraguay... les gosses quoi ! A ce qu'obtient d'eux la S. D. N., jugez de ce qu'elle peut espérer obtenir des grandes personnes !

Hélas !

Ceci semble déjà un peu vieux. Et pourtant ça ne date que de 1933. On a fait des progrès depuis : aujourd'hui, un quelconque Paraguay ne répondrait même plus à la S. D. N ! Où bien il lui répondrait... mais dites-le donc vous-mêmes !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XIX. — C'est jeune, et ça ne sait pas !

M. Pierre Cot est peut-être aussi bon orateur que Pierre Lescot fut bon architecte, mais je ne crois pas qu'il bâtira durablement. Si à Pierre Lescot on n'avait donné que de l'eau et du sable, il n'aurait pas construit la plus petite partie du vieux Louvre ni la fontaine des Innocents. M. Pierre Cot est un grand innocent dont l'éloquence coule comme l'eau d'une fontaine....

J'en suis très fâché car si Pierre Lescot nous semble bien vieux, M. Pierre Cot est très jeune ; c'est même le seul homme jeune à qui les briscards de la politique aient laissé prendre une place un peu sérieuse ; or on aimerait, que diable ! voir un peu moins de septuagénaires se cramponner à la barre : l'expérience n'y suffit pas !

M. Pierre Cot est un grand innocent. Il fait des distinctions entre les armes ! Hélas ! quelle illusion généreuse ! Il n'y a pas, il n'y aura jamais deux sortes d'armes, les offensives et les défensives, il n'y a que des choses qui peuvent blesser ou tuer, et qui toujours pourront être des armes.

Ce n'est pas l'arme qui est offensive, c'est l'usage qu'on en fait. Il est des galeries où des hommes d'air et de toiles d'araignées tiennent, à pleins gantelets, dagues et colichemardes ; ces armes-là ont beau être lourdes, pointues, tranchantes, elles ne feront jamais de mal à personne. Mais les hommes de chairs sont si mauvais qu'il tuent à l'occasion avec des choses paisibles : une brique, une bouteille, et qu'ils savent faire jaillir l'enfer, d'un bout de coton !...

Il n'y a qu'une arme défensive : la main ouverte ! et encore !... elle peut servir à donner des claques !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XX. — Sacrifiez-vous!

L'une des impressions les plus fortes éprouvées par les reporters, en Russie soviétique, c'est celle que leur produit la mystique incontestable, visible, créée dans le peuple russe par les maîtres du bolchevisme. Et il n'en est guère, au fond, qui n'admirent ces générations se sacrifiant pour celles qui viendront. Et quel sacrifice! celui de la faim! La plupart l'affirment, sur un ton qui ne permet pas le moindre doute: les Russes ne mangent pas à leur faim; la plupart ne font qu'un repas par jour, et leurs masses approuvent hautement ce que les dirigeants publient avec orgueil, à savoir qu'on vend très bon marché à l'étranger ce qui est très cher pour les Russes eux-mêmes, conformément à la mystique nouvelle qui veut que le peuple entier accepte de vivre misérablement jusqu'à sa mort, afin de préparer, dans un Etat enrichi par les achats étrangers, un avenir brillant aux générations qui viendront!

Evidemment c'est magnifique... ou c'est idiot!

Malgré moi il me vient des doutes, et je fais des rapprochements singuliers. En somme, en Russie, on demande au peuple de mourir de faim pour la collectivité; est-ce qu'ailleurs on ne demandait pas au peuple de mourir pour la patrie? Est-ce qu'en d'autres temps on ne lui demandait pas de mourir pour Dieu ou pour Mahomet?

C'est extraordinaire! au peuple on lui demande toujours de crever! C'est la moindre preuve qu'il puisse donner de son loyalisme à des concepts dont il est innocent!

Et il marche, remarquez-le bien! Il marche toujours! Il ne vérifie pas plus le beefteack de Staline qu'il n'exigeait la présence de Maurice Barrès dans les tranchées. Là-bas

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

on lui dit : mange moins, c'est pour le bolchevisme ! Ailleurs on lui dit : gagne moins, c'est pour la patrie ! et il serre ventre et bourse, heureux, dirait-on, qu'on ne lui arrache pas la seconde avant de lui ouvrir le premier !

Il est très bon enfant... et les autres auraient bien tort de se gêner !

XXI. — Trop heureux !

Inflation ou déflation ? M. Marcel Régnier, qui en a de joyeuses, est pour la déflation. Il nous enseignait, il y a très peu de temps, que le salut était dans les diminutions de salaires, seules possibles pour entraîner une déflation générale. Les gens gagnent trop, voilà le mal, nous dit sans sourire M. Marcel Régnier, qui est sénateur et à l'abri du besoin. Il est scandaleux, en effet, que des gens s'obstinent à gagner de quoi manger, tout juste mais enfin ils le gagnent, quand d'autres ont des inquiétudes pour la pérennité de leur fortune. L'inquiétude qui étreint les riches devrait empoigner les pauvres, ou bien il n'y a plus de justice ! Egalité !... Egalité dans les sacrifices ! C'est sacré ! ...

Il est certain que quand les gens ne gagneront plus ce qu'il faut pour vivre, quand ils ne pourront plus renouveler leurs liquettes ni leurs godasses, quand leurs pantalons s'effilocheront sur leurs chaussettes trouées, l'industrie s'élancera d'un nouvel essort, et le pays sera sauvé !

Je reproche à M. Marcel Régnier de n'aller pas jusqu'au bout de son raisonnement. Ces diminutions de ressources des gens qui travaillent pour vivre, on les a opérées déjà bien des fois dans l'histoire, sans résultats durables : les finances s'obtinaient à être obérées, et les fermiers généraux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à être inquiets. Ce qu'il faudrait, c'est pousser l'expérience jusqu'aux limites, c'est-à-dire jusqu'à ce que les gens aillent tout nus et crèvent de faim ! On ne se figure pas quels trésors d'imagination sont perdus de par le trop grand bien-être dont jouissent les masses ! Des hommes moins favorisés ne laisseraient pas perdre un gland ! Ils sauraient assimiler le son, au lieu de la bonne farine qu'ils gaspillent sans l'apprécier ! Et ils découvriraient que la meilleure salade, ce n'est pas la romaine, c'est l'herbe, sans huile ni vinaigre, mangé, à même, comme font les bœufs, qui ont encore le sens de la nature ! Avec de tels hommes, aux vertus régénérées, voit-on pas quelle gloire, quelle prospérité aurait la nation ?

XXII. — Endoumergués !

« Tous les autres moyens de combler le déficit budgétaire étant épuisés.... » J'ai bien peur que cette dorure sur la pilule ait fait rire ! Rire jaune, rire amèrement ! Comme c'est drôle ! Nous qui n'y entendons rien, nous qui ne sommes pas gouvernants ni financiers, nous qui ne sommes que de pauvres bougres travaillant honnêtement pour gagner notre croûte, nous en voyons des tas, de moyens, qui ne sont non seulement pas épuisés, mais pas encore essayés ! La République est quelque fois une bonne fille, mais la voici qui ressemble à une vieille rombière dissipée : elle laisse des gigolos lui faire les poches, elle s'attiffe, avec mauvais goût, de dispendieuses fanfreluches, elle fait des folies ruineuses pour des cocktails de vin rouge et d'essence, et quand arrive la fin du mois elle dit à ses hommes, pas les gigolos, les autres, les sérieux : je n'ai plus le sou, il faut que je vous supprime la viande et le dessert, il n'y a plus que ce moyen-là !...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

POLITIQUE

Tous les moyens étant épuisés !... Vraiment ? Mais alors, le Comité des Forges a rendu les huit milliards dont l'Etat lui avait fait cadeau ? Et Stavisky avait bien versé, avant de mourir, ses cent mille francs d'impôt de bénéfice de guerres ? Stavisky et tous ses copains, j'entends ! Une chose me chiffonne : la solution de l'affaire de la Banque de Bâle. On se souvient que la dite banque aidait obligeamment des sénateurs et des généraux, ainsi qu'un grand nombre de gens rupins particulièrement connus pour leur patriotisme, à frauder le fisc en touchant des coupons sans payer l'impôt et en distrayant la plus grande part de leur fortune à la coûteuse obligation de la déclaration. Ces honnêtes gaillards ont ainsi barboté des millions et des millions à l'Etat. On les a poursuivis, oh ! pas tous !... Et le 2 février dernier la Cour de Cassation les a faits blancs comme neige ! Ils n'ont rien à payer ! Ils sont « définitivement à l'abri des poursuites ! » Ils n'ont plus qu'à recommencer !

« Tous les moyens de combler... » Mais c'est bien fait pour nous : si nous sommes emmerdougués... pardon ! endoumergués, nous l'avons bien voulu ! (1)

(1) Nous ne le sommes plus ; les propos endommerguants ayant fini par faire glisser... ! C'était fatal !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHINE

I. — Le sceau de la République

J'Al appris avec beaucoup d'intérêt que le sceau de la République serait de jade. De la République chinoise, vous avez bien compris !

Le jade est un silicate double, d'alumine et de chaux. Il est naturel, quand il n'est pas artificiel. Et même il paraît que, quand il est artificiel, il est si bien fait que ça lui donne un air naturel.

Il est de toutes les teintes : nous connaissons surtout le jade vert, qui est le jade commun, le jade pour tout le monde ; mais il en est du blanc, il en est du rouge, il en est du laiteux, il en est enfin couleur chair.

Et c'est dans cette chair dure et froide, qui ne crie pas quand on la martyrise, que sera taillé le sceau de la République chinoise.

Voilà qui est vraiment bien. Je ne sais quelle matière conviendrait pour faire le sceau d'une vraie république chinoise ; mais pour celui de la République des toukiuns le jade convient à merveille. Elle est, cette république, double comme le silicate : républicaine et autocratique, pacifique et guerrière, civilisée et barbare. Quand elle parle, la main sur le cœur, à Genève, on croirait qu'elle est vraie, bien

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'elle soit fausse, tant elle est bien imitée ! Elle prend toutes les teintes qu'on veut, du rouge ou blanc, en passant par le rose et surtout par le trouble.

Enfin c'est dans la chair du peuple qu'on l'a taillée, dans la chair de ce peuple qui n'a plus qu'à peine la force de crier quand on l'a lui déchire, et qu'on fait crier pour autre chose, la haine de l'étranger, par exemple, afin qu'il n'entende pas les cris que lui arrachent à lui-même ses propres souffrances.

Un sceau en jade couleur chair... on ne pouvait trouver mieux !

Ça fait vraiment plaisir, et surtout de savoir qu'il sera magnifique ! Une république sans sceau, c'est incomplet, ça donne l'impression du pas fini. Quel dommage qu'il y ait encore quelques millions d'affamés dans l'ancien empire du milieu, et des bandes un peu partout, et des généraux qui se disputent ! Sans quoi, avec ce sacré sceau, on pourrait croire que ça va marcher normalement, maintenant, chez nos voisins du nord !

En tout cas ils auront le plus riche sceau du monde : quarante livres de jade en en seul bloc ! Il faudra toujours choisir un type costaud pour le nommer Garde des Sceaux ! Rien qu'à manier celui de la République, il gagnera son riz quotidien (et toutes sauces qui accompagnent le riz des Chinois détenant une parcelle du pouvoir).

Ce morceau magnifique, qui, transformé en sceau, obligera le Gouvernement céleste à n'employer que du papier in-folio, sans quoi l'empreinte occuperait toute la page, ce morceau superbe, dis-je, arrive de la province de Sinkiang. Vous ne connaissiez pas ? Moi non plus !

D'ailleurs personne au monde ne connaissait le Sinkiang ! Et la preuve, c'est que ce pays, qui envoie aux jeunes républiques des jades gros comme des cochons, contient de l'or, en pagaille, et du pétrole, à jets continus ! Alors, si on

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avait connu ça, il y a longtemps qu'on y serait allé, et que le Sinkiang n'existerait plus qu'à l'état de souvenir! Songez donc! de l'or et du pétrole! De quoi déclancher au moins cinq guerres du droit!...

De quoi, tout-au-moins, remédier pour un temps à la crise financière, par le lancement de quelques bonnes valeurs spéculatives!

Je crois qu'on nous bourre le crâne. Le bloc de jade existe, admettons! Mais de deux choses l'une: ou l'or et le pétrole sont réels, et alors il n'y a pas de Sinkiang, ou du moins il n'y en aura bientôt plus; ou il y a le Sinkiang, mais alors il existe là-bas ni or ni pétrole!

II. — Mademoiselle Liu

Mlle Liu est une sacrée gaillarde et, dans son désarroi bien compréhensible, le gouvernement de Nankin a eu une riche idée en utilisant à des fins politiques, les talents de la donzelle.

Donc ça ne marchait pas entre Nankin et Lhassa! Vous vous rendez compte! Nankin, qui ne peut pas gouverner chez lui, qui a les brigands sur son fleuve et la révolte sur l'autre rive, ne pouvait vraiment tolérer qu'à mille kilomètres de distance et trois mille mètres d'altitude — je dois me tromper, la géographie n'étant pas mon fort et l'orographie étant plutôt mon faible! — son pouvoir souverain éprouvât la moindre atteinte. Il songea, dit-on, à envoyer au Thibet une expédition punitive qui eut rasé l'Himalaya, comblé le Brahmapoutre et jeté le Pamir sur la voie du transsibérien pour embêter les Russes. Mais il fut sollicité par d'autres

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

soucis, pris par des projets plus grandioses, et il adressa Mlle Liu au Dalaï Lama !

Mlle Liu fit bravement ses mille kilomètres à travers bandits et déserts ; aux premiers, telle Roxane envoyant des baisers aux Espagnols, pour entrer à Arras, elle plissait les yeux en une adorable grimace ; et leur lèpre en devenait toute rouge ! Quand elle arriva à Lhassa, le Dalaï Lama, voyant cette voyageuse qui ne s'était pas lavée depuis trois mois, respira avec gourmandise et, parodiant Rostand, qu'il sait par cœur, s'écria : « oh ! oh ! c'est une ambassadrice !.. » Il la reçut en audience solennelle c'est-à-dire qu'il chassa tout le monde ; là, sur la tiédeur chatouillante des coussins en poil de yack, il prit son beurre le plus rance, un beurre de trente ans ! s'en emplit la bouche et permit qu'elle vint humer cette odorante crème à ses lèvres sacerdotales ! Là, de leur main gauche conjugée ils agitèrent voluptueusement, rituellement, un unique moulin à prières ! Là, de leur main droite...

De leur main droite ils signèrent un traité de paix, parbleu !

Ils étaient là pour ça ! ...

III. — Superstitions

Les autorités chinoises... ah ! si vous me demandez lesquelles, vous allez bien m'enbarrasser !

Certaines autorités chinoises, là, vous êtes contents ! ayant fait des recherches pour découvrir le mal dont le peuple souffre le plus, ont fait une trouvaille.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHINE

Pas ce que vous auriez cru ! Non ! ce n'est pas la famine, par exemple ; ce n'est pas le banditisme non plus, ni les pillages ; ce n'est pas les exécutions en masses, ni les tortures. Je vais vous le dire : c'est la superstition !

Les vrais ennemis du peuple, c'est les diseurs de bonne aventure ! Il faut avoir, avouons-le, un sens suraigü de l'observation pour trouver ça ! En somme, ça ne crevait pas les yeux ! En Chine, les yeux sont plutôt crevés par des instruments spéciaux comme poignards, baïonnettes, etc... Passons !

Donc les autorités... pardon ! certaines autorités chinoises ont pris de sérieuses mesures contre les diseurs de bonne aventure. D'abord on leur interdit de paraître aux noces et enterrements, et les familles qui appeleraient des magiciens seront emprisonnées. En attendant mieux ! Généralement les gens ne savent pas lire, mais toute littérature magique est néanmoins interdite.

Enfin il fallait s'occuper des diseurs de bonne aventure eux-mêmes, chercher à ramener ces pauvres âmes égarées. A cet effet, les conseils municipaux les réuniront régulièrement, et il leur sera fait des conférences sur les méfaits de la superstition ; on leur trouvera des occupations, soldat par exemple, afin d'améliorer leur façon de penser — je dis « soldat » à cause de la vertu éducatrice si connue de l'à droite par quatre. Enfin le peuple sera spécialement instruit par des images, des proclamations et des chansons où la superstition sous toutes ses formes sera ridiculisée.

On ne dit pas si, pendant ce temps, les exécutioas et les massacres cesseront ; pourtant mon service particulier de renseignements me permet d'affirmer carrément le contraire, le respect de la vie humaine étant lui-même une superstition que la Chine moderne est en train de supprimer.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IV. — Petite guerre

Deux factions, deux camps ennemis sont en présence, et on nous annonce que ça va gazer. Mais ça ne gaze pas. Pourquoi ? Ah ! pourquoi, c'est bien simple : c'est parce qu'on s'est tellement bien préparé qu'on est trop prêt !...

Songez donc : tranchées perfectionnées, nids de mitrailleuses, réseaux de fil de fer barbelé, courants à haute tension, lance-flammes, avions, chars d'assaut, fusils automatiques !... Toutes les délicatesses d'invention occidentale — sauf la poudre, qui est d'invention chinoise — sont à la disposition de ces messieurs.

De part et d'autre, bien entendu !

C'est si bien fait que celle des deux armées qui prendrait l'offensive serait certaine de se faire détruire. Alors naturellement, elles ne prennent pas l'offensive ! Et, derrière leurs retranchements formidables, elles invectivent l'une contre l'autre, rappelant les dialogues fameux : Tu la tombes, la veste ? — Tu la tombes, feignant ? — Eh oui ! que je la tombe, si je veux ! — Et moi, tu crois que je la tomberai pas, peut être ?... etc... vous savez la suite !

Or je trouve cela merveilleux, et que si ce n'est pas, hélas ! la solution du problème du pacifisme, c'est une solution ! Et puis ça rappelle le théâtre, du temps de Shakespeare. On ne met pas un écriteau : « ici, une forêt », mais on crie volontiers : « ici, une armée ! »... et comme c'est dans la règle du jeu, on ne passe pas !

Je sais bien ce que vous allez me dire, après je ne sais plus quel journaliste français : « En Chine les batailles se livrent au guichet des banques » !... mais vous êtes des mauvaises langues.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

V. — Grève

Il ne s'agit pas, ici, du droit de grève, que nul ne conteste. Il faisait scandale il y a cinquante ans, il est reconnu aujourd'hui, n'y revenons plus ! Aussi bien, il est plutôt rare que des gens qui ont besoin de leur travail pour manger, cessent ce travail sans de graves raisons.

Je sais bien qu'en Chine tout va de travers, et que les têtes y sont provisoirement toutes un peu perdues, mais je crois quand même que si les ouvriers des tramways de Shanghai se sont mis, un jour, en grève, ce n'était pas pour des prunes.

L'inimaginable, l'effarant, c'est les prétentions de ces messieurs ; à ce sujet, nous avons eu des dépêches vraiment ahurissantes.

D'abord cette perle : les ouvriers en grève ont décidé à l'unanimité de profiter des deux jours de fête pour couper les conduites d'eau et d'électricité ! On n'est pas aimable, et voilà qui ajoute une note inédite au pavoisement et au feu d'artifice !

Puis ceci, qui n'est pas mal non plus : un vœu demandant au parti Kuomingtang d'ordonner à la presse de publier des nouvelles favorables aux grévistes.

Enfin cette merveille, cette trouvaille à nulle autre pareille : un vœu demandant au bureau de la sécurité publique des excuses pour avoir placé huit policiers aux réservoirs d'eau !

Je crois qu'après cela on peut titre l'échelle !

Voilà, Annam, ce qui t'attend si les trublions, un jour, prennent le pas chez toi : les gens ayant ou croyant avoir

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des sujets de mécontentement profiteront des jours de fête pour détruire, principalement pour détruire ce qui est nécessaire à la vie de tes villes, par exemple la distribution d'eau et de lumière ; ensuite ils feront donner l'ordre à la presse de dire qu'ils ont bien fait ; enfin, si tu essayes de te défendre, si tu fais garder les points d'eau ou de lumière avant qu'ils les sabotent, ils exigeront que tu leur fasses des excuses ! ...

Si leur cœur t'en dit...

VI. — Exterritorialité

Vous avez lu comme moi le texte du décret abolissant l'exterritorialité en Chine. Après s'être réclamé du droit international, ledit décret prévoit que les ministres étrangers seront informés, afin qu'ils étudient les mesures qu'il convient de prendre pour sa mise en vigueur.

Cette précaution donne un répit qui peut durer pas mal de temps. Après cela il n'y aura qu'à s'en aller. Les Chinois n'y gagneront pas, si les Européens de toutes nations qui sont là-bas doivent y perdre.

Certes, en théorie l'attitude chinoise est parfaitement justifiée ; charbonnier maître chez soit ! dit un proverbe... Malheureusement, en pratique ce n'est plus du tout cela. Le décret qui annonce aux étrangers qu'ils seront soumis aux lois, décrets et règlements chinois, leur fait là un cadeau qui ressemble à une redoutable menace. Il ne contient aucune justice et voici pourquoi. Pour qu'il y ait justice, il faudrait que le Chinois résidant en Europe et l'Européen résidant en Chine eussent les mêmes risques en accomplissant les mêmes forfaits, et les mêmes garanties en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

restant bien sages. Or en Europe jamais un Chinois, même trois fois criminel, ne sera condamné à être écorché vif ou à avoir les yeux crevés; en cas de querelle avec son employeur, les tribunaux lui donneront raison s'il a raison et non pas s'il peut payer. Il n'y a pas équilibre. En Europe le même Chinois pourra bien, s'il n'est pas chançard, être dévalisé ou même assassiné, mais il n'aura que de minimes occasions de l'être et l'on poursuivrait ses agresseurs; jamais il ne sera enlevé par des brigands qui l'entraîneront des mois et des mois à travers le pays pour en obtenir une forte rançon.

Quoi qu'on prétende ou écrive, la justice chinoise n'existe pas. La preuve éclatante en est dans la façon dont le pouvoir central a traité des rebelles de marque, notamment Tang Cheng Tché. Quand celui-ci se rendit, on lui donna la vie sauve... et cinquante mille dollars pour qu'il s'en aille. Ne pas condamner à mort un rebelle, cela va bien! Mais lui donner de l'argent! ...

Comment voulez-vous qu'on ait confiance ?

L'amusant, c'est que si, d'un coup, l'on renonçait à l'exterritorialité, si l'on abandonnait les concessions, les plus embêtés seraient sûrement les membres du gouvernement Chinois.

Où se réfugieraient-ils, désormais, en cas de danger pour leur personne ? Le fameux Chang khai Sek l'a bien démontré par deux fois: leur ressource, leur sauvegarde, c'est la concession étrangère où ils trouvent refuge pour leurs biens et pour leur viande, quand ça commence à tourner mal.

Aussi suis-je assez sceptique quand à la sincérité de leurs revendications à ce sujet! Ils jouent double jeu: pour la populace, qu'ils tiennent par une passion artificielle, entretenue savamment, la haine de l'étranger, ils exigent la suppression de l'exterritorialité et le retour des concessions à la Chine; pour eux... ils prient tout bas et avec

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ferveur Bouddha le miséricordieux, afin qu'il ne permette pas que les diables d'Occident en viennent à céder !

J'ai imaginé parfois que la plus belle réponse à faire aux Chinois qui ne veulent personne chez eux, serait de leur obéir et, en échange, de renvoyer en Chine les millions de Chinois qui sont établis par le monde entier. Ce n'est même pas nécessaire ; qu'on parte, qu'on leur dise adieu, qu'on cesse de fréquenter des gens qui prétendent vivre seuls et nous verrons ce qu'il adviendra de la Chine, désormais condamnée à cuire dans sa saumure !

VII. — Exagération

Nos voisins exagèrent !

On se souvient des événements de Changsha : pillages, molestations, etc. On pourrait avoir oublié, car le sac de villes entières, les massacres collectifs se multiplient, en concomitance avec une guerre civile interminable.

Doux pays ! Les bandits se moquent du nord comme du sud opèrent entre les lignes et derrière, enfin font ce qu'ils veulent.

Les Japonais et les Américains, gravement touchés à Changsha, ont énergiquement protesté à Nankin. La réponse du docteur Wang celui qui traita avec notre ministre, de Martel, et avec le catastrophique Blanchard de la Brosse (pour reprendre une expression de feu de Monpezat) est franchement inimaginable. L'homme affirme d'abord que Nankin revendique la pleine responsabilité des événements ; ça c'est bien ; puis il ajoute que le gouvernement ne tolèrerait pas que quiconque en prît prétexte pour manifester ! Autrement dit : « C'est de notre faute, d'accord !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais si vous n'êtes pas contents, c'est la même chose ! ... Et tâchez de marcher droit ! ... » Il est presque impossible d'aller plus loin dans l'insolence et dans l'inconscience !

Dans l'inconscience, si ! Le ministre de Chine au Japon a dépassé cela ! Il a, lui aussi reconnu la responsabilité de Nankin ; il a même exprimé des regrets, puis il a donné l'assurance que les vies et les biens des ressortissants japonais seraient désormais effectivement protégés ; enfin il a expliqué que l'incident s'était bien produit en territoire dépendant des nationalistes, mais que les bandes communistes qui avaient fait le coup, échappaient au contrôle gubernatorial !

Alors si elles échappent, farceur ! elles recommenceront quand elles voudront, et nulle sécurité n'est assurée, et la responsabilité qu'endose Nankin ne lui pèse pas lourd !...

Heureusement que l'Amérique et le Japon font comme nous, qu'ils traitent ! Quand on est bête, ça fait plaisir d'être plusieurs ! (1)

VIII. — Tailler pour recoudre

Après tailler, recoudre ! Evidemment ça s'impose !... A moins qu'on préfère ne pas tailler, surtout au sabre ou à la hache !

Les hommes ont la rage de tailler, après quoi recoudre est pour eux toute une affaire. Mais le comble, c'est bien de vendre d'abord les haches et les sabres, pour que d'autres taillent, puis de leur vendre ensuite du fil et des aiguilles, pour qu'ils recousent !

(1) Ceci remonte à 1930. Depuis, le Japon a inauguré de nouvelles méthodes !... et c'est lui qui, à son tour, a exagéré !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Or nous assistons à ce petit jeu depuis longtemps, mais si bien joué qu'on ne s'aperçoit pas tout de suite que c'est un jeu, un jeu sinistre.

En fait, les Américains aident la Chine à tailler, à tailler dans sa propre chair. Ils lui fournissent depuis vingt ans non seulement les subsides mais les armes, les munitions et cette bonne parole qui sort du livre saint sans négliger le business. Qu'un gouvernement fasse mine de réussir à unifier l'immense et malheureux pays et aussitôt le général chrétien se dresse, avec d'autres, afin de prolonger l'anarchie et la guerre. Peut-être qu'il aurait pu, déjà, faire lui-même l'unité, mais à quoi sert l'unité, je vous prie? C'est la pire des choses car elle arrête la vente des armes et des munitions et rend inutile la diffusion de la bonne parole. Aussi le général chrétien et d'autres avec lui, ont-ils toujours assez de dollars — américains, cela va de soi! — pour continuer la partie, pas assez pour la gagner.

Mais il survient certains inconvénients désagréables. Par exemple que les Chinois qui ne meurent pas par les armes, se mettent à mourir de faim, en série!

Alors l'Amérique sent les feuilles de son cœur — car elle a un cœur en forme de portefeuille — battre de pitié. Elle invite le ministre de Chine à demander quelque chose pour les affamés de son pauvre pays. Et ce brave M. Wu demande l'aumône en faveur des faméliques. Et l'Amérique, à bord d'un de ces bateaux superbes qui ravitaillent Feng Hu Siang, Yen Shi Shan, peut être aussi Chang khai Sheck car on ne connaît pas toutes les finesses de la politique, mettra un peu d'or pour secourir les Chinois crevant d'inanition.

Mais on affirme qu'elle consacre moins d'or, beaucoup moins, au soulagement de la misère qu'à l'entretien des querelles... qui entretiennent la misère!

C'est que les desseins du dieu des Juifs revu et corrigé dans le Nouveau Monde sont impénétrables!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IX. — L'occupation de Moukden

Les Chinois, disent les dépêches, sont exaspérés. Il y a de quoi ! C'est toujours exaspérant de recevoir une mornifle. Surtout quand on a tort ! Surtout quand on ne peut pas la rendre !

Or les Chinois ont tort — je ne dis pas qu'ils ont tous les torts ! — et ils ne peuvent pas rendre... par exemple, aller occuper Nagasaki. Au fond, toute la question est là.

Les Chinois ont beau être très intelligents, ils ne comprennent pas ça. Il y a bien des choses, d'ailleurs, qu'ils ne comprennent pas, et ça leur porte le plus grand préjudice. Tenez, la façon dont ils se conduisent dans les rues est une merveille d'absurdité ; je les ai vus faire à Yunnanfou ! Ils ont des trottoirs mais ils ne s'en servent pas, ou très peu ; ils sont sur la chaussée, en foule. Ils ne se dérangent jamais. Les coolies crient sans arrêt, hurlent, cognent parfois ; les charretiers poussent les gens avec la tête des chevaux ; c'est la cohue informe, apathique, inintelligente, où le vieillard fumant sa longue pipe d'un air rêveur est aussi stupide que la femme portant un nouveau-né, puisque l'un et l'autre pourraient prendre le trottoir, où ils ne risqueraient rien. Mais c'est ainsi : je suis Chinois, je suis chez moi, je fais ce que je veux et nul n'a le droit de me déranger !

Insolence au dedans, obséquiosité au dehors ! Grands principes officiellement criés, pour Genève et les chancelleries, mais pagaille incomparable, avec cadavres traînant dans les rues, pillages, piraterie et tout le reste ! L'opium condamné, les fumeurs punis de mort (parfaitement, de mort !), mais dans les trains des types qui n'ont payé qu'une place, s'ils l'ont payée, prennent un compartiment et tirent sur le bambou !..... Je l'ai vu !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Chine, à Moukden, reçoit une mornifle bien méritée par ses mensonges de gamine mal élevée, arrogante et froussarde, qui ne cesse d'être fanfaronne que pour pleurnicher.

Quand elle se conduira en grande personne, nul n'ira occuper Moukden ! Nul, d'ailleurs, n'osera !...

X. — Le brav' général

Le général Ma, retournant en Chine, a été reçu à Singapore par ses compatriotes. Le général Ma est un fameux général ! Il a flanqué aux Japonais une rouste épouvantable ! Il a été trahi, vendu, vilipendé. Il a été fait prisonnier. Il a été tué plusieurs fois ! C'est un glorieux ! ...

La campagne militaire éblouissante commencée en Mandchourie par cet éminent stratège, il l'a achevée en Europe. Achevée ? Non ! il revient en Chine pour la finir ! Car il a entendu dire, et lu dans les journaux, qu'il y avait encore, sur le sol chinois, quelques-uns de ces misérables soldats japonais dont il pulvérisa les hordes à la bataille de Nonni !

Il n'y en a plus pour longtemps : le général Ma arrive ! Ily n'y en aurait plus depuis longtemps, si le gouvernement de Nankin avait soutenu le général Ma à l'époque de ses victoires ; mais le gouvernement de Nankin est un gouvernement de palefreniers qui a laissé tomber le général Ma, qui lui a refusé les autos dont il avait besoin pour poursuivre l'ennemi en fuite, qui emploie les valeureux soldats chinois à la culture du pavot !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Si Nankin avait aidé le général Ma, celui-ci aurait rejeté les Japonais à la mer: cette mer, il ne s'y serait pas embarqué: il l'aurait enjambée! et le Japon fût devenu colonie chinoise. Puis le général serait revenu sur le continent, donner une bonne leçon aux Russes, ces barbares, en attendant de culbuter les étrangers installés en Chine, comme on balaye des ordures!...

Rien n'est perdu, hormis le temps! Le général Ma arrive... On comprend pourquoi les Japonais se hâtent pareillement à négocier: parbleu! ils serrent déjà les fesses!...

XI. — L'invincible corps d'armée

Ceci date de 1929.

L'histoire authentique de ce corps d'armée qui traversa victorieusement toute la Chine du Sud pour transporter dix tonnes d'opium, puis qui fut proprement anéanti quand il eut remis ledit opium à Canton, valait de passer à la postérité!

C'est pour cela que je l'ai mise dans ces pages.

Simplement!

Vous, vous n'y faites pas attention, peut-être, mais moi, qui ai des loisirs, je suis attentivement les nouvelles chinoises. Elles sont pleines d'humour; quand on prend la peine de réfléchir, elles peuvent être expliquées, si elles paraissent inexplicables, d'autant de façons qu'il y a eu d'empereurs depuis les cinq dynasties, et il y a toujours une de ces façons-là qui est amusante.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ainsi hier, on nous a transmis des nouvelles tout-à-fait alarmistes au sujet du corps yunnanais engagé depuis longtemps dans le Quangsi. Comprenez bien, si vous pouvez : ce corps fut merveilleux, formidable, irrésistible ! Quand il parut au Quangsi, ce fut pour y accomplir une marche triomphale ! Rien ne lui résista ! Il venait pour le principe, pour servir Nankin, pour la gloire de la plus jeune Chine ! Il venait châtier les Quangsinais et les rappeler au respect de l'orthodoxie ! Il passa comme une trombe, une trombe qui aurait été très lentement, et bien qu'il ait mis des mois et des mois à faire un voyage de quelques semaines, il fut si bien emporté par son élan qu'il dépassa le but et se trouva sous les murs de Canton ! Heureusement qu'un peu plus loin il y a la mer, sans quoi il courrait encore !...

Il fallut revenir ! Alors les principes eurent moins de vertu, la gloire laissa tomber son égide, les Quangsinais pulvérisés quelque temps auparavant fondirent sur ce corps d'élite et, pas plus tard qu'hier, on nous annonçait la complète déconfiture dudit corps.

J'ai trouvé vingt-quatre explications de ce phénomène. J'aurais pu m'arrêter à la dix-neuvième, qui est satisfaisante. La voici : outre les principes, la gloire et l'avenir du kuomingtang, le corps yunnanais transportait dix tonnes d'opium, et il importait qu'il fût vainqueur, car la consommation de l'opium est interdite en Chine. Il a déposé cet opium à Canton ; il revient. Alors il n'a plus du tout la même importance, vous comprenez ! Il peut crever ! ...

... et il crève ! Voilà !

Ce n'est pas faute d'aide, non ! non ! Au contraire, on l'aide ! ... on l'aide à crever !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XII. — Pauvres Mongols

Vous imaginez-vous ce que doit être la Mongolie intérieure ? Moi, pas très bien, mais si j'appelle à mon secours mes souvenirs d'écolier, je vois cette contrée peuplée d'hommes jaunes aux yeux bridés et aux pommettes saillantes, cavaliers avant tout, à moins que ce ne soit pirates !

Erreur ou vérité, peu importe ! Ce qui est à peu près sûr, c'est que ces gens-là ne doivent pas lire le grec à livre ouvert, et que les mathématiques spéciales ne hantent point leurs rêves !

Or on a décidé de commencer l'éducation de la Mongolie intérieure, et il ne s'agit pas, comme vous le supposiez déjà, d'enseigner aux Mongols à ne pas se gratter devant le monde. On va ouvrir quatre écoles : deux écoles d'élevage des animaux de ferme, une école normale... et une école des sciences politiques !

Quand j'ai lu ça, je me suis tâté le front, pour voir s'il ne chauffait pas. Deux écoles d'élevage, à la bonne heure ! Les Mongols y gagneront peut-être quelque chose ; l'élevage des animaux de ferme, rien de plus utile : faut-il pas manger d'abord ?

Une école normale... mon dieu ! c'est normal ! Il faut bien qu'au-dessus des foules travaillant pour le ventre, il y ait au moins quelques types travaillant pour l'esprit.

Mais une école des sciences politiques ! ... non ! je vous demande un peu ! ... Voilà des gens qui étaient à peu près tranquilles, qui n'avaient que des querelles simples. Ils parlaient peu et leurs paroles se rapportaient à leur vie, au manger, au boire, à l'amour. Et voilà qu'on va leur enseigner les paroles pour ne rien dire, l'art d'encombrer et de brouiller tout, la science de l'impuissance, le goût de la bave et de la vase ! ...

Pauvres Mongols !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TOUBIBS

I. — ... et guérisseurs (ce n'est pas la même chose !)

LE nommé Léon Alalouf, né à Salonique, a été inculpé. De quoi ? D'exercice illégal de la médecine. Il n'est pas le premier, mais cette inculpation a ceci de particulier que, justement, Alalouf n'exerçait pas du tout la médecine ! Je sais : la médecine est la science de la conservation et du rétablissement de la santé (comptez, sur cette définition, combien de fois les médecins oublient d'exercer la médecine !) mais elle implique généralement l'emploi de remèdes. Alalouf, comme tant d'autres plus ou moins loufs, se contentait de transmettre « du fluide ». Eh bien ! si c'est de la médecine, je demande la mise en accusation immédiate de tous les docteurs qui refusent à leurs malades ce moyen de guérison, ou qui sont incapables de le leur donner ! Et si ce n'est pas de la médecine, ne pourrait-on pas f... la prix à Alalouf et à tous les guérisseurs du même genre, fussent-ils dépourvus de diplômes, tant qu'ils n'ordonnent aucune drogue ?

Ah ! les toubibs savent se défendre de la concurrence, s'ils ne savent pas toujours nous défendre de la maladie ! Les fluides nocifs, sous forme d'idées fausses ou tendan-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cieuses, nous empoisonnent librement depuis l'enfance, où nos livres de classe, pleins de mensonges dégoûtants, nous préparent à d'injustes sacrifices; ça continue dans l'âge d'homme, avec les livres d'amour, les livres de philosophie, la politique, la science en général, la médecine en particulier; on ne peut même pas mourir sans qu'un fluide prétendu divin vienne vous oindre, sans doute pour vous faire mieux passer; et des Stavisky aidés de différents Bonnaure peuvent, avec plus ou moins de bonheur, vous inonder de fluide financier; mais pour guérir halte-là! Suggestion? délit!... Main sur le front? Yeux dans les yeux? Crime! ...

Non! sans blague! ...

II. — Une femme imprudente...

Après ce qui est arrivé à Alalouf, il convient d'être prudent! Et madame Lucie Guillet n'est pas prudente! Je l'en avertis charitablement: Madame Lucie Guillet va se faire poursuivre, un de ces jours, pour exercice illégal de la médecine! ...

C'est que Madame Lucie Guillet a imaginé une nouvelle thérapeutique des nerfs. Elle attribue à la poésie trois pouvoirs: celui de la pensée, celui du rythme et celui du son. Utilisés congrûment, ces pouvoirs seraient capables, d'après elle, de tonifier et calmer les nerfs avachis ou excités. Les différents mètres ont leur emploi particulier, les vers sautillants étant régénérateurs, et les vers solennels étant sédatifs. Après étude de cette curieuse méthode, il ne restait qu'à en fixer les principes...., en vers, naturellement! Voici qui est fait:

Pour les chagrins lourds,
Les peines de cœur,
Les vers les plus courts
Seront les meilleurs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais si vous êtes des nerveux
Craignant de laisser avant l'âge,
Au cours d'une crise de rage,
Votre héritage à vos neveux,
Pratiquez le décasyllabe,
Onctueux, tonique et calmant,
Qui vous rendra, tout simplement,
Plus fatalistes qu'un Arabe !

Enfin si vous souffrez de constante insomnie,
Même ayant accompli tous vos devoirs d'amants,
Même ayant absorbé force médicaments,
Guérissez !... car voici la formule bénie :
Narguez résolument les ordres du docteur,
Pêle-mêle jetez véronal, aspirine,
Et lisez chaque soir, sous le ventilateur,
Deux cents alexandrins de Corneille ou Racine !...

III. — ... et un toubib qui aura des histoires !

Les guérisseurs n'ont jamais eu très bonne presse. Ce n'est pas que nous aimions tellement être malades, ce n'est pas que nous ayons beaucoup de goût à vieillir, ce n'est pas non plus qu'en général nous voyions arriver la camarde avec satisfaction ! non mais... mais nous avons si bien l'habitude de souffrir, de vieillir... et de mourir, que les mêle-en-tout qui prétendent intervenir victorieusement dans ces coutumes ancestrales passent d'abord pour des charlatans, si ce n'est pour des louftingues.

Ainsi Pasteur a-t-il eu la Faculté contre lui, et Béziat, qui guérissait vraiment, a-t-il été traîné devant les tribunaux. Le docteur américain Hyman aura bien des ennuis à son tour, c'est moi qui vous le dis !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il vient, ce médicastre, d'inventer un appareil extraordinaire, il enfonce une aiguille dans le cœur d'un macchabée encore chaud, il donne le contact, et le cœur, sous l'influence de décharges électriques savamment rythmées, se remet à battre ; encore un petit effort et la vie, qui était partie, revient ! L'individu n'a plus qu'à recommencer !...

Voilà le hic !... il faudrait recommencer ! Le docteur Hyman a fait deux mille expériences sur des animaux ; docilement, ils se sont remis « post mortem », à manger, à boire, à brailler, à vivre enfin ! Mais aucun homme n'est venu, porté à la table d'opération par le vœu d'une famille éplorée ou par ses propres volontés testamentaires ! Recommencer ! non merci ! recommencer à souffrir, à courir après des chimères, à être cocu, à se voir trahi par les amis, abandonné par les siens, avili par les années... Je gage que le premier qui, par faiblesse, se sera laissé revigorer par l'appareil du docteur, s'écriera en se réveillant : « Ah ! la barbe ! Pas moyen de dormir tranquille, bon dieu !... »

IV. — Une méthode sûre !...

Si l'on s'en rapporte à la tradition, nous devons tous mourir. L'expérience d'un grand nombre de millions de gens démontre que ce n'est pas difficile ; ça se fait tout seul un jour ou l'autre, sans qu'on ait besoin d'aide, et à ce sujet, quoi qu'on en ait dit, les guerres sont absolument inutiles.

Mais il ne s'agit pas seulement d'être mort, il faut, l'heure venue, être bien mort ! Beaucoup de personnes distinguées assurent qu'il doit être extrêmement désagréable de se réveiller dans la boîte. C'était un des cauchemars d'Edgar Poe.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les docteurs, reconnaissant leur impuissance à sauver la vie, ont souvent recherché les moyens d'assurer la mort. C'est bien gentil de leur part. Ce qui l'est moins, c'est les moyens qu'ils emploient pour arriver à notre fin !

L'un vous pince le néné dans un instrument à griffes ; il paraît que ça réveillerait un mort... qui vivrait encore ; l'autre vous enfonce un trocard dans le foie ou la rate, et fait une réaction : si la pulpe arrachée à votre organe est alcaline, vous avez de l'espoir ! si elle est acide, vous êtes fichu ! Un autre vous injecte de l'éther sous la peau, avec une canule ; si vous êtes vivant, l'éther se répand dans les tissus et vous faites un bon somme ; si vous êtes mort, il ressort par le trou ! Tout ça n'est pas ragoûtant, mais supportable.

Il y a une méthode plus radicale : un spécialiste vous enfonce une aiguille dans le cœur ; si elle bouge, c'est que le cœur bat ! ... Naturellement vous mourez aussitôt, car le cœur n'a aucune disposition pour se mettre en pelote !

Et je pense que ce singulier toubib, qui s'appelle Middelhorff (un nom plein de douceur) a oublié un système bien simple et tout aussi sûr, déjà pratiqué dans l'armée : le coup de revolver dans l'oreille !.

V. — ... et une autre qu'il l'est moins !

Il est un docteur russe qui ne manque pas de courage. Pressé par les circonstances, il a un jour imaginé de remplacer une impossible transfusion de sang par une injection de sang de cadavre !... Et le mourant guérit ! Encouragé, Judine recommença ! Il se mit à chercher les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

occasions, s'organisa de son mieux, et réussit cent trente fois à sauver des agonisants, en allant ouvrir un ventre mort, en y cherchant la veine cave, en pompant dans cette veine quelquefois jusqu'à deux litres et demie de sang de cadavre et en injectant ce sang dans les veines du malade !

Pas sans difficultés, vous pensez bien ! Des confrères ont joué à Judine le vilain tour de refuser le permis d'inhumer pour les cadavres dont il avait ouvert le ventre ! Et puis l'opinion se cabre ! Du sang de mort, brrr !... même en Russie ça donne froid ! Quant à chez nous, inutile de dire qu'une espèce d'horreur empêcherait de telles expériences, malgré toutes les bonnes raisons du docteur, et notamment qu'on peut prendre à un mort bien plus de sang qu'à un vivant.

Et pourtant ! pourtant !...

Dites ! Songez à tout ce que nous avons absorbé depuis notre enfance, en commençant par Homère ! Des centaines, des milliers de gars morts depuis des siècles ont été choisis, mis de côté et conservés soigneusement à notre intention ; et qu'est-ce qu'on leur a pompé comme pensée, comme moëlle ! Ça ne fait rien, il y en a toujours, c'est inépuisable ! Un « donneur » vivant ne se laisse pas prendre plus de cinq cents grammes de sang ; un penseur contemporain lasse les gens à son troisième livre ; mais des vieux refroidis passent, de génération en génération, la matière indestructible de leurs bouquins poudreux. En vers, en prose, en grec, en latin, qu'est-ce qu'on ingurgite comme sang de cadavre, quand on est jeune !

Et on ne s'en porte pas plus mal ! D'aucuns disent : mieux ! Enfin, on n'en meurt pas !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VI. — Un type normal !...

Le procès du triste Gorguloff aura réveillé des tas de choses bizarres. A commencer par la cervelle des experts !

On ncus a montré Gorguloff agité, énervé, tantôt sanglotant comme un enfant, tantôt répondant d'une voix indistincte aux questions du président, tantôt s'adressant à la foule, d'une voix claironnante, et lui faisant un laïus bien senti : O France ! Ecoute-moi ! ...

Le même bonhomme a fondé un parti politique dont il était le seul membre ! Et il a écrit des bouquins dont les uns disent que ce sont des chefs-d'œuvre, les autres des âneries, ce qui m'incline à croire que ce sont des extravagances.

Il a tenté de violer ses clientes, il a épouvanté des jeunes filles, il s'est marié plusieurs fois ! Il a torturé un copain... Il est syphilitique..... il est alcoolique... enfin il a tué, sauvagement, un vieil homme qui ne lui avait rien fait et qui était sans défense ! ...

Ça n'empêche pas les experts de déclarer froidement que Gorguloff est un type normal, parfaitement responsable, comme vous et moi !

Qu'est-ce qu'il leur faut pour qu'un type soit louftingue !

Entendons-nous ! je ne propose aucune pitié spéciale pour Gorguloff. Considérons-le comme un dangereux animal, enfermons-le pour qu'il ne recommence plus, ou tuons-le pour que ça soit plus sûr et que ça coûte moins cher, soit !

Mais qu'on nous dise qu'il est normal, ça non ! Nous ne marchons pas ! Ou alors si c'est lui qui est normal, c'est nous qui sommes maboules...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je crois plutôt que les experts ont besoin de suivre un traitement sévère, avec hydrothérapie spéciale et répétée !

Cette tête normale, on l'a détachée du corps. Alors on a constaté qu'elle saignait, que sa grimace agitée se figeait peu à peu, et qu'au bout d'un certain temps elle refroidissait. Tous ces symptômes sont parfaitement normaux, et communs aux têtes coupées les mieux équilibrées : les toubibs avaient raison ! ...

Ils ont toujours raison ! ...

Raison de toutes les résistances ! ...

VII. — ... et un autre qui ne l'était pas moins !

Les médecins spécialistes les plus autorisés ont examiné le cerveau de Peter Kurten, agréablement surnommé le satyre de Dusseldorf. Ils ont pesé, mesuré, microscopé, découpé, réactionné cette matière grise d'un homme qui tua vingt personnes et qui n'avait de plaisir plus délicat que de violer des femmes dont la gorge tranchée glougloutait... Il l'a dit lui-même à l'audience : il ne devenait vraiment un homme que quand le corps qu'il tenait en était aux derniers soubresauts. Un corps vivant le laissait froid ! ...

Or le cerveau de Peter Kurten est apparu aux docteurs parfaitement sain et normal ! Aucune tare, aucune lésion, aucune maladie ! Un poids raisonnable, ni trop lourd ni trop léger ; des lobes bien sculptés, genre renaissance, avec des ornements harmonieux, en creux et relief, le tout arrondi à souhait, sans heurt, sans brisure, rien ! Une matière ferme, modérément, et plastique, sans excès, avec un grain

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fin, luisant, une belle couleur gris clair... enfin un cerveau à rendre jaloux les honnêtes et beaux gosses que nous sommes, vous et moi !

C'est à vous dégoûter de ne pas être satyre !

Mais il s'est trouvé de ces experts médicaux pour déclarer que cet homme, qui ne pouvait devenir viril que quand il voyait couler le sang de la femme convoitée, mieux, « quand il pouvait le boire », était un homme normal, équilibré, responsable !

Et cela, c'est à vous dégoûter de la médecine ! Car si Kurten était un homme normal, qu'est-ce que nous sommes, alors, nous qui ne tuons et ne violons personne ? Des loupés, peut-être ?

C'est les savants, sans doute, à qui il arrive d'être loupés ! Ceux qui se sont occupés de la bille à Kurten ont sûrement une cervelle en macaroni ! Car la moindre logique leur aurait appris que, pour trouver la tare, dans le cas du satyre allemand, ce qu'il fallait examiner, ce n'était pas le cerveau ! ...

VIII. — Le grand malheur d'un vieil étalon

Ils se mêlent de ce qui ne les regarde pas, il faut bien le dire ! A preuve ce vieil étalon qu'ils greffèrent afin qu'à l'âge de repos et de l'indifférence il pût reproduire encore !

Ce que j'en pense ? Mais que ce malheureux canasson est bien à plaindre ! Avait-il travaillé le pauvre ! Et avec quelle vaillance ! Enfin, à vingt-huit ans, il sentit la bienfaisante sénilité envahir ses membres sans qu'un seul fut

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

épargné. A vingt-huit ans — quelque chose comme quatre-vingt-dix ans pour un homme ! Voyez quel gaillard il avait été ! Ce n'est pas sans admiration, ni même un peu d'épouvante, qu'on pense aux efforts qu'il dût faire, ponctuellement, jusqu'à cet âge très avancé, et à tout ce peuple de poulains et de pouliches, voire de vieux canards et de vieilles juments qui sortit de son infatigable bonne volonté.

Enfin la vieillesse avait raison de lui : il allait pouvoir se reposer !

Alors les hommes néfastes intervinrent ; ils le plongèrent, artificiellement, dans un sommeil avant goût de la mort ; ils régénérèrent, par des moyens sanglants et empruntés, ses moyens détendus, puis ils le réveillèrent ! Et notre pauvre vieux bonhomme de cheval sentit que la vie le reprenait aux entrailles, à ses entrailles de père, et il se dirigea, fort et résigné, vers le haras où l'attendaient de jeunes épouses...

Eh bien flûte ! moi je ne marche pas ! Que si, à quatre-vingt-dix ans, me vient enfin frapper la bienheureuse ataraxie après laquelle j'aspire et qu'hélas ! rien ne me fait pressentir encore, je supplie qu'on ne garnisse pas ma bourse appauvrie avec de la monnaie de singe !

L'amour, ce qu'il a de plus cruel, c'est qu'on ne peut pas s'en passer ! Mais nous savons ce qu'il nous apporte : jeunes, nous palpitons sans palper ; mûrs, nous palpons sans palpiter !

A quatre-vingt-dix ans je demande à m'arrêter !

IX. — Une méthode capillaire

Elle est dérivée de la méthode Coué, et proposée, par un docteur authentique, contre la calvitie précoce. Elle ne m'a pas, c'est bien le cas de le dire, exagérément ébouriffé !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Penser fortement et avec persévérance : « Mes cheveux poussent et repoussent ; je vais être un type dans le genre d'Absalon » peut très bien faire repousser les cheveux. Ça peut aussi ne rien faire du tout. Il me souvient de m'être, dans ma jeunesse, trouvé à bout d'arguments, pour avoir conversé trop longtemps avec de bonnes amies ; pourtant elle voulaient encore que je parle car, quand elles s'y mettent, les femmes n'ont aucune mesure ; alors je pensais fortement et avec persévérance : « Mes forces poussent et repoussent ; je vais être un type dans le genre d'Hercule » : mais le plus souvent l'effet était nul et si, parfois, il me repoussait, pour reprendre le débat, un semblant de vigueur, c'est que ma pensée tenace avait donné à mes arguments le temps de se renouveler !...

D'ailleurs il est un inconvénient que ne tarderait pas à révéler la fameuse méthode : penser fortement n'est pas l'habitude ; en s'y astreignant on risque de développer le cerveau de telle sorte qu'il finisse par dépasser les cheveux, ce qui irait à l'inverse du but poursuivi.

Non ! Si cette trouvaille d'un médicastre en mal de réclame avait le moindre effet, je proposerais immédiatement la méthode contraire, propre à faire disparaître les poils gênants. « Je veux que mon front se dégarnisse, qu'il prenne un air intelligent ! » penserait fortement celui qu'un front couvert chagrine. Quand à moi j'arrêterais la pousse de mes cheveux juste à la longueur convenable, afin de n'avoir pas à aller tous les mois chez le coiffeur. Et puis je conseillerais des exercices mentaux à toutes les petites femmes de ma connaissance. En guise de prière, je leur ferais répéter vingt fois, le soir : « Je n'ai plus de poil sous les bras ! Je n'ai plus de poil aux jambes » ; peut être que j'arriverais à supprimer l'usage dégoûtant des dépilatoires, et que je pourrais promener ma main sur des peaux lisses, douces... et reconnaissantes !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

X. — Le Congrès s'amuse !

Le congrès français de la charcuterie... pardon ! de la chirurgie se réunit régulièrement, et ces messieurs, dont pas un n'est vraiment méchant, peut-être, y vont gravement discuter de la meilleure façon de débiter le client : en tranches, ou à son compte francs.

Question pleine d'intérêt, d'autant plus que le client, qu'on découpe, n'y coupe pas : il est toujours débité deux fois !

Les char... pardon ! les chirurgiens auront beau dire, et faire étalage de leur amour de l'art, nous ne croirons jamais qu'ils ont plus de joie à parer le beefteack qu'à glisser un chèque dans leur profonde ; les mystères sous-diaphragmatiques, pour attachants qu'ils soient — et c'est ce qui incite le plus à détacher le diaphragme — ne sont pas si troublants que les secrets d'un coffre à combinaison ; les amas de boyaux ne valent pas les liasses de billets !

Les préoccupations matérielles, aux couleurs sang et or, ont parfois inculqué aux chirurgiens réunis, le sentiment d'une certaine pudeur. Ils n'ont pas toujours voulu être présidés par quelque maître du couteau à scalper, quelque virtuose de la scie à fémur. Qu'au moins nos propos, se sont-ils dits, soient comme idéalisés par un peu de littérature... et, une certaine année, ils ont invité Paul Bourget à présider leurs débats.

Ils ne pouvaient mieux tomber ! L'illustre académicien s'est fait une spécialité de disséquer les âmes ; ses livres sont des prouesses de vivisection ; son stylographe est un scalpel. Il fut, toute sa vie, ce que les autres sont : un chirur-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gien, mais lui, c'est au moral ! Ils étaient faits, lui et eux, pour s'entendre.

Et pour une autre raison ! Avez-vous vu qu'en principe M. Paul Bouget se soit jamais occupé d'une âme ayant moins de cent mille francs de rentes ? De même eux, pour les corps ! Ce qui est intéressant, c'est la viande riche ; l'autre arrive très bien à crever toute seule !...

A ce congrès, la présence de M. Paul Bourget constitua un redoutable symbole !

XI. — Pas de demi-mesures !

Vivre vieux... et sans être vraiment vieux ! Rêve de tous les hommes, et qui me préoccupe, je l'avoue sans fard ! Ce n'est pas de mourir un jour, qui est embêtant, c'est de ne plus vivre. Mourir, petit moment désagréable et c'est tout ! Comme l'a dit Maeterlink, les souffrances qui forment parfois cortège à la mort appartiennent à la vie : c'est parce qu'on vit encore qu'on souffre !

Et pourtant, ne plus vivre, c'est-à-dire ne plus aimer, ne plus manger, boire, écouter, ne plus souffrir même, c'est cela seulement qui fait que la mort est une visiteuse toujours trop pressée à notre goût.

Entre elle et nous, donc, nous mettons les toubibs. Hélas ! il faut bien reconnaître qu'ils ne la gênent pas beaucoup, quand il ne l'aident point ! Et l'on se demande, parfois, dans quel sens ils ont fait des progrès !...

Les Diafoirus et les Purgons, qui se grisaient de mots et de formules mais n'épuisaient leurs clients qu'en drastiques et clystères, ont fait place, la science aidant, à de redoutables hommes qui, le scalpel en main, coupent, taillent et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rognent, à moins qu'avec l'aiguille ils piquent! Et ce, lâchement, après avoir endormi le patient, afin qu'il ne puisse crier ou prendre la fuite! Encore qu'il en soit de bien gentils, heureux les gens qui n'ont pas besoin des toubibs!...

En Amérique on a inventé un genre d'assurance assez amusant: on ne paye son docteur que quand on n'est pas malade! Il a donc intérêt à vous bien soigner! Mais quels débats probablement! Ça doit être comme au régiment: le médicastre doit souvent vous porter non reconnu! ...

La Chine, à qui nulle nouveauté ne fait peur, vient d'inaugurer, à propos d'une femme de général qui eut le tort de mourir de la diphtérie, une méthode dont on dit grand bien: quand le malade meurt, on fourre le médecin en prison et on lui réclame quatre-vingt mille dollars de dommages et intérêts, tout en se réservant de lui faire appliquer la peine de mort une fois qu'il aura payé!

A la bonne heure! Notre époque est celle de l'hésitation et des demi-mesures. Soyons nets, que diable! Un médecin est fait pour soigner et guérir; s'il ne guérit pas, qu'il paye, et même qu'il meure!...

Vous avouerai-je que, quand même, je trouve que les arrière-petits-fils de Confucius vont un peu fort? Ils ont exécuté le juste milieu comme réactionnaire, sans aucun doute!... Au train qu'ils mènent il arrivera qu'ils manqueront de médecins!

Ils ne s'en porteront pas plus mal? Oui, évidemment, on dit ça... mais c'est pour blaguer!

XII. — Le bon moyen

Ce médecin était un homme bien dévoué! Entre ses clients et lui, c'était à la vie et à la mort! Pour les clients, c'était à la mort!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TOUBIBS

Son zèle n'avait point de défaillance ! Il ouvrait les chairs pantelantes, taillait dans les viscères, recousait le tout, et les clients mouraient.

Sa réussite était proverbiale et, entre médecins, on s'esclafait de ses expériences, toujours couronnées d'un succès total. Des confrères, à la longue émus quand même, lui conseillèrent d'abandonner médecine et chirurgie, mais il s'obstinait ! Il s'obstinait, le bougre, tellement que ses pairs finirent par l'appeler le Têtu !

Les clients ne suffisaient pas à ce bourreau... de travail ! Il voulait encore se distinguer à la chasse. Mais là, Bouddha veillait ! Si les hommes ne pouvaient entrer dans l'orbe du docteur, sans en mourir, les perdreaux pouvaient s'envoler dans ses jambes sans rien risquer. Sa maladresse l'empêchait de manquer un seul malade, mais elle l'obligeait à manquer tout le gibier. Juste retour des choses d'ici bas !

Quand il allait à la chasse, les perdreaux le reconnaissaient, et ils s'arrangeaient le plus possible pour partir de son côté, à la grande rage des autres chasseurs. Pan ! Pan ! faisait le Têtu et l'oiseau volait toujours !

Les confrères de notre ineffable toubib en conçurent une grande indignation, et ils cherchèrent quelque tour à jouer, soit au Têtu soit aux perdreaux. Mais un docteur, et même plusieurs, ça manque d'imagination ! Ils n'ont guère, qu'on y réfléchisse, qu'une dizaine de manières de tuer les gens. Ils n'emploient que quelques poisons bien connus, qui ont changé plusieurs fois de nom mais pas de vertu depuis Hippocrate, et le bistouri, sous toutes ses formes, est toujours un couteau.

Pourtant, l'un deux, bien par hasard, réussit ! Voyant un jour un perdreau filer devant notre fameux docteur, il cria à tue-tête : A toi ! le Têtu ! « c'est un client ! ... »

Un client ? ... le Têtu, le sourcil froncé, épaula, visa, tira... et le perdreau tomba raide mort !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XIII. — Voronoff

Peu d'hommes ont fait tant de bruit, fait luire tant d'espoirs fait couler tant d'encre que Voronoff ; peut-être laissera-t-il un grand nom pour avoir osé tripatouiller, tailler, greffer ce qu'il appelle pudiquement les glandes interstitielles de l'homme, du singe et de différents animaux plus ou moins bien pourvus.

Les résultats de ses expériences bouleversent les habitudes de la nature. Des vieillards qui ne pensaient plus à rien sont contraints de sacrifier encore à la déesse ; de vieux béliers efflanqués, et que leur grand âge avait sauvés du couteau et délivrés des femelles, reviennent en chair et en ardeur, retrouvant sur le tard mêmes travaux et mêmes dangers qu'autrefois.

Et ce n'est pas fini. Voilà maintenant que le fameux docteur russe s'attaque aux jeunes. Avec les moutons, il obtient des résultats extravagants. Il a greffé des béliers tout jeunes en 1924 ; ces animaux, que la nature avait dotés déjà d'une belle ardeur, sont, depuis l'opération, de véritables brasiers ; on ne peut plus les arrêter ! Leur progéniture, abondante, cela se conçoit, est plus belle, mieux en viande, mieux en laine que celle qu'ils auraient eue sans les avantages supplémentaires que le bon docteur leur octroya ! Et tout le monde y gagne : chauds vêtements, gigots pépères... C'est d'ailleurs ce qui tend à faire baisser le coût de la vie ! ...

Il serait injuste de reprocher à Voronoff l'augmentation de prix de comestibles dont il augmente, lui, seulement le poids ; à chacun sa besogne il fait la sienne et les mercantis font la leur, rien à dire... « y a qu'à pleurer ! » comme dit la chanson.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais ce diable d'homme m'inquiète quand même. S'il se mettait à nous greffer jeunes ? Si nous allions devenir des volcans ? Je sais bien des femmes qui ne se plaindraient pas de cette manière agréable d'être payées en monnaie de singe, mais voilà que Voronoff greffe aussi les brebis ! Ça non ! ne marchons pas ! Voyez-vous qu'il munisse nos femmes d'ovaires de lapines et qu'elles deviennent abominablement fécondes ? Tout docteur ! tout mais pas ça ! Nous aimerions mieux sacrifier nos interstices !...

XIV. — Calmette

Calmette !... Pour comprendre de tels hommes, la raison ne suffit pas, il faut faire intervenir le sentiment. Avant de mourir, celui-ci donna aux gens le vaccin antituberculeux ; qu'on pense aux mères, à leur lent désespoir devant le mal insidieux prenant peu à peu la chair de leur chair, et l'on comprendra la grandeur de ce nom : Calmette !

L'admirable, c'est que des savants comme Calmette restent acharnés à leur tâche jusqu'au dernier souffle, à cette tâche ingrate de sauver les hommes, les hommes qui ne veulent pas être sauvés. Dans ses souvenirs de septuagénaire, Calmette pouvait compter deux guerres : celle de soixante-dix et l'autre, l'inexpiable, celle qu'on a appelée la Der des Der, par une ironie dont on commence seulement à entrevoir toute la cruauté. Et probablement que son cerveau lucide admettait comme possible, si sa vie se prolongeait encore un peu, d'assister à un troisième massacre !

Comment de tels hommes, découragés, ne jettent-ils pas au ruisseau microscopes et éprouvettes ?... Calmette

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sauvait les malheureux qu'un serpent avait piqués, et il voyait des millions de malheureux exercer leur jeunesse au maniement de la baïonnette ! Il préservait les poumons de l'infection bacillaire, et les hommes inventaient et répandaient des nappes de poisons mortels, des gaz crevant, brûlant, détruisant les poumons ! En face de ses cultures patiemment accumulées, pour des fins salvatrices, des morts en séries immenses, longuement préméditées, implacablement accomplies !

Les plus émouvant, le plus sublime, ce n'est pas la science d'un Calmette, c'est sa constance !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

BOBARDS A L'AMÉRICAINE

I. — Découvertes

LE commandant Byrd, qui conserve sa gloire dans la glace, annonça un jour qu'il venait de faire une découverte importante ; il s'agissait d'un grand territoire, dans les régions du pôle sud. C'était bien possible ! Ni vous ni moi n'irons y voir ! Même si nous y allions voir nous ne verrions rien du tout puisque, dans ces pays charmants, la terre et l'eau sont également recouvertes d'une épaisseur de neige et de glace capable d'alimenter le frigo de Michaud jusqu'à la fin des siècles !

Enfin admettons, pour faire plaisir à Byrd, qu'il ait trouvé une terre ; c'est peut-être l'île qui a fichu le camp et qu'on recherche vainement quelque part dans le Pacifique ! Quoiqu'il en soit, si la découverte est moins importante que le prétend son auteur — c'est ma conviction ! — le geste dont celui-ci la fit suivre a une importance : il a donné un nom à cette terre qui s'en passait bien jusqu'à présent, puis il l'a annexée au nom des Etats-Unis ! ...

Décidément les hommes seront toujours aussi bêtes ! Après le dérisoire Nobile qui déployait d'immenses drapeaux italiens sur le pôle nord, voilà Byrd, un énergique, un intelligent, un sympathique, qui implante le patriotisme au pôle sud ! Misère de nous !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

D'ailleurs nous n'avons jamais été bien malins, en fait de découvertes ! Et nous ne sommes pas près de cesser de nous reprocher d'avoir découvert l'Amérique ! Cette découverte-là, si elle n'avait pas inspiré quelques beaux vers à José-Maria de Hérédia, elle serait impardonnable ! Faire des mois de navigation abominable sur de sales petites caravelles, pour trouver quoi ?... une terre habitée, cultivée, des maladies nouvelles, et l'or, ce poison, en pagaille ! ...

Trouver ! c'est même une façon de parler : Eric le Rouge, cinq siècles avant Colomb, avait foulé le sol américain !

Et puis, entre les deux, le premier étant déjà oublié, un autre, deux siècles et demi avant Colomb, avait découvert l'Amérique, « par le raisonnement » et avait fait de l'or, dans un creuset. Sans blague : dans un musée de Londres, on montre encore de l'or fabriqué par Raymond Lulle.

Le raisonnement du fameux alchimiste vaut cent mille hectares de terres nouvelles, avec ou sans glace. Tenez ! Le voici : L'arc que forme l'eau comme un corps sphérique doit nécessairement avoir des bases opposées sur lesquelles il s'appuie, car autrement il ne pourrait se soutenir ; et par conséquent de même que de notre côté il s'appuie sur notre continent que nous voyons et que nous connaissons, de même du côté du couchant il s'appuie sur un autre continent que d'ici nous ne voyons ni ne connaissons.

Voilà qui n'était pas si bête ! Or si Raymond Lulle a illustré sa patrie au treizième siècle, il convient de remarquer qu'ayant découvert l'Amérique il ne songea même pas à l'annexer solennellement au nom de son roy !

La découverte lui suffisait !

Nous sommes moins sages ! ...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

II. — La merveilleuse découverte du docteur Domm

La science marche, il n'y a pas à dire, et elle vient d'Amérique, il faut le reconnaître ! Le docteur A. V. Domm, de l'Université de Chicago, vient de lui faire faire un pas de géant. Qu'on en juge :

Il a pris des coqs et entrepris d'en faire des poules. Entreprise judicieuse entre toutes, surtout si, inversement, on prend en même temps des poules pour en faire des coqs ! Et il a réussi, ce bon docteur ! Savez-vous comment il fait ? Voilà ! Ces coqs qu'il veut féminiser, il les fend tout vifs, d'un scalpel adroit ; il les fend juste ce qu'il faut, bien entendu ; puis, à l'aide d'une longue et fine pince, il leur enlève certaines glandes, après quoi il les recoud et les lâche. Et ces coqs sont devenus des poules ! Pas tout à fait pourtant, car ils ne pondent pas d'œufs, mais enfin ils ne sont plus des coqs, ce qu'il fallait obtenir ! Le docteur Domm, déjà professeur d'Université, sera quelque jour membre de quelque institut et l'aura mérité.

Je sais bien que, sur le marché, des Chinois habiles fendent le côté des jeunes coqs, y plongent une longue pince, et enlèvent aux malheureux volatiles certaines glandes dont l'ablation les rend tout choses ! Il y a même, dit-on, des milliers d'années qu'ils font ça ! Je sais bien qu'en France, parce que, sans doute, nous avons un don de prévision, nous avons, d'avance, donné un nom aux produits du docteur Domm et que, dans notre ignorance, nous les appellons chapons ! Je sais bien encore qu'en faisant le contraire, qu'en partant d'autres espèces, un petit médicastre russe, le docteur Voronoff, a fait avec des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mâles, non pas des sous-mâles mais des sur-mâles ! Mais je sais aussi que toute science, toute vérité viennent d'Amérique et qu'aux peuples neufs, il est permis de tout recommencer !

III. — Mousquetaires à l'américaine

Non décidément, les Américains exagèrent ! J'ai vu un film époustouflant où Douglas Fairbanks et son rictus agaçant font mille pirouettes. C'est formidable ce que cet homme croit utile de faire de sport quand il a à embrasser une jolie femme sur la bouche ! Il pourrait l'embrasser comme tout le monde, tranquillement, quand il la tient dans ses bras et qu'elle tend les lèvres ! Ah ! Ouat !... il saute les murs, grimpe les escaliers, enfonce les fenêtres, porte son amante sur son dos, sur son cheval, enfin se donne cinq minutes pour acrobaties diverses ; après quoi il finit par où il aurait dû commencer — par où je vous le jure ! j'aurais commencé ! — c'est-à-dire par embrasser la fille ; et encore, il approche son visage avec ce sourire dégoûté qui n'appartient qu'à lui et qui, dans cette circonstance, lui donne l'air de penser : « Allons-y ! mais, bon dieu ! qu'elle sent l'ail !... »

Il a le même quand un Louis XIV par trop débonnaire lui tape sur le ventre — ah ! pauvre grand siècle, comme on t'arrange à Hollywood !... — ou quand un cardinal de Richelieu absolument inénarrable gesticule devant lui en annonçant des choses terribles.

Rien n'est parfait nulle part. Mais vraiment, moi qui avais vu ces rôles tenus par de Max et Dullin, j'étais confondu devant les ahurissants acteurs d'outre-mer qui prétendaient représenter Richelieu et le père Joseph !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et encore le plus magnifique ce fut certainement le librettiste, à moins que ce n'ait été le metteur en scène ! Ah ! le texte ne le gêne pas cet entreprenant gaillard ! Nous avions vu, jadis, en lisant le vieux Dumas, mourir Porthos et Athos assez loin l'un de l'autre, vivre Aramis, mourir d'Artagnan sur le champ de bataille. Bast ! plaisanteries que tout cela ! Lui fait mourir Athos, Porthos et Aramis en même temps, les armes à la main, et d'Artagnan dans la salle à manger du roi, assassiné d'un coup de poignard dans le dos ! ...

Il n'y a donc pas de loi, en Amérique, pour punir les contrefacteurs ?

IV. — L'aveugle...

L'Amérique vient encore de se couvrir de gloire. Ça lui arrive assez souvent et si, à chacune de ces occasions, elle ajoutait une étoile à son drapeau, il faudrait une pièce d'étoffe pour faire celui-ci, et il aurait du mal à flotter !

L'Amérique, ce n'est un mystère pour personne, est un produit des déchets de l'Europe ; les uns n'étaient pas sans valeur : conquistadords, aventuriers ; les autres ne demandaient qu'à en acquérir ; émigrants faméliques de toutes races et de toutes langues ; beaucoup d'autres encore n'apportèrent au pays des Sioux que les vertus relatives de prisonniers récemment libérés ou forçats en rupture de ban. A cette masse s'est mêlée la masse non moins disparate des nègres anciens esclaves, des Chinois infiltrés là comme un peu partout, des Japonais prenant les places dont personne ne voulait, des Philippins en mal d'aventure, etc...

C'est pour cela que l'Amérique, aujourd'hui regarde avec méfiance et dégoût quiconque veut émigrer chez elle,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pourquoi elle abomine les conquistadors et les aventuriers pourquoi elle exècre les nègres, pourquoi elle déteste les Chinois, hait les Japonais, méprise les Philippins !

Et ce peuple de miséreux enrichis, s'il ne peut vraiment faire passer un examen de morale à ses visiteurs, est extrêmement précautionneux quant aux moyens de fortune qu'ils ont et aux moyens de gagner leur vie qu'ils apportent. Pas de stropiats, pas d'hommes diminués d'une tare physique quelconque ! Pas de femmes seules... à moins qu'il ne s'agisse de reines de beauté dont les Américains, seuls, sont aptes à mesurer les hanches !

Ainsi un grand artiste, un musicien illustre et aveugle, l'organiste français Marchal, s'est vu refuser l'entrée de la libre Amérique ! Il avait un contrat de trois mois, certes ! Il venait chez un ami, Américain et fort riche, d'accord ! Mais il est aveugle ! ...

... et Jonathan craint sans doute qu'il vienne tendre une cébile à l'entrée du pont de Brooklyn ! ...

V. — ... et les sourds

Il est, à Chicago, pays des gangsters, ville où viennent mourir les bêtes, cité qui fit lever le cœur à Georges Duhamel, par ses ruisseaux de sang et son odeur de tripes chaudes, il est, dis-je, un violoniste de grand renom J. Gordon.

Quand il donne un concert, la salle est pleine, quel que soit le prix des places et quels que soient les morceaux qu'il exécute.

Or J. Gordon tient ses auditeurs, quand même, en piètre estime, et il eut le courage de dire à un journaliste — qui,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lui, eut le courage de reproduire cette déclaration — que le public était parfaitement incapable de distinguer la musique de la mauvaise, un exécutant banal d'un artiste!

On cria! on protesta! on s'indigna! ...

Mais J. Gordon ne parle pas à la légère! Il décida de prouver ce qu'il avait avancé.

Et, un jour, vêtu d'un vieux pardessus râpé, coiffé d'un feutre verdi, il alla, son magnifique violon de concert sous le bras, s'installer à un carrefour. Et là, pendant une heure, devant la foule qui défilait, il joua, de toute son âme, les plus beaux morceaux de son répertoire. En une heure, il n'arrêta pas cent personnes quelques secondes, et reçut une soixantaine d'oboles très modestes. Il avait gagné! ...

Oui! il avait gagné à Chicago, comme il aurait gagné à New-York ou à San-Francisco, en Amérique, quoi!

Mais s'il avait fait la même chose à Paris, à moins que mon vieux Paris n'ait bien changé depuis que je l'ai vu, il aurait retenu une foule! Et j'imagine qu'à Bordeaux, Lyon ou Toulouse, ç'eut été pareil! Chez nous, le goût populaire n'est pas toujours très raffiné, c'est entendu, mais le peuple est assez artiste pour qu'un violon qui chante bien l'arrête invinciblement!

On aime à noter la différence!

VI. — Sir Andrew Volstead

Il vient d'en arriver une bien bonne, une fameuse à sir Andrew Volstead! Ce bonhomme n'est pas le premier venu, fichtre! Il a eu l'intelligence, tout simplement, de mettre son pays à feu et à sang, de causer d'innombrables meurtres, un brigandage inouï, et d'abrutir jusqu'à la mort un grand nombre de compatriotes!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sir Andrew Volstead, vous le savez déjà, est le père putatif de la prohibition en Amérique ! Voilà ce que c'est que d'interdire quelque chose : les gens en ont immédiatement une furieuse envie, et les canailles se mettent entre les gens et la loi ! Ça fait du joli !...

Donc, après des années et des années d'exactions et d'abominations sans nombre, de crimes incroyables, l'Amérique renonce à la délicieuse loi Volstead... et en même temps à sir Andrew Volstead lui-même ! Elle est bien ingrate !... Sir Andrew Volstead n'avait pas seulement proposé la loi, il en surveillait l'application ! Il faisait partie du service de la prohibition ! Ce rouage étant supprimé, sir Andrew Volstead devra chercher, sur le pavé de New-York ou de Washington, un nouvel emploi.

Il aurait tort de se plaindre ! La justice qui le frappe est d'une douceur infinie. Si le châtiment était à la taille de la faute, cet homme serait condamné à boire un hectolitre de ces affreux alcools méthyliques qu'on débitait en cachette et à prix d'or, et qui rendaient fous les buveurs quand ils ne les tuaient point. Et après avoir supporté cette épreuve, sir Andrew Volstead recevrait par le corps une décharge générale des revolvers, fusils, carabines, mitrailleuses et bombes perfectionnées dont se sont servis tant de fois les gangsters !

Ça servirait d'exemple à ceux qui font les lois !

VII. — Leur vin !

Les vignerons de Californie, profitant de l'abrogation de la trop fameuse loi Volstead, vont se remettre à faire du vin. Du vin ! enfin ! disons : du vin de Californie !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce n'est pas la même chose !

Pour achat de matériel, organisation de transports, etc... ils ont déjà investi trois cent cinquante millions de dollars !... Les pauvres gens ! Avec ça ils croient qu'ils vont faire du pinard ! Avec ça, du raisin et de la bonne volonté ! ... Comme si c'était suffisant !

Il y faut, camarades, encore bien d'autres choses : des plants choisis, des coteaux, un climat, et de l'expérience, une expérience de plusieurs générations ! Des Espagnols, des Italiens, des Français arriveraient peut-être à faire, en Californie, du vin, mais là, ce qui s'appelle du vin ! Pas vous !... Tout au moins pas tout de suite !

Pas davantage ne faites-vous, là-bas, des poires ou des pommes. Vous faites des fruits en série, des fruits-standard, bien ronds, bien vernis, bien rouges, bien verts, mais ce ne sont pas des fruits ! La moindre rainette grise, la moindre calville, une louisebonne un peu longue, un beurré d'Amandis pas très bien formé écrasent, par leur parfum, leur goût, la plus belle de vos pommes ou de vos poires si merveilleusement carossées !

Du vin ! ... on en a bu, de votre vin ! Il était joli et sentait la fraise, mais la bouteille ouverte le matin ne contenait plus, le soir qu'une espèce de purée violette, inconsommable !

Fabriquez du vin, du vin de Californie, ce sera toujours meilleur que les innommables saletés que vous buviez pendant le règne de la prohibition. Mais quand vous voudrez boire du vin, du vrai, faites donc venir du Bourgogne !

Ou du Bordeaux ! ou du Vouvray !...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

RELIGION

I. — Agneau mystique

DES malfaiteurs sont entrés à l'église Saint-Bavon, de Gand, et ont enlevé un panneau de Van Dyck, lequel panneau vaudrait, seul, douze millions de francs, dans un ensemble qui vaudrait, lui, deux-cent-cinquante millions. Mais il s'agit d'estimations d'experts ! Nos voleurs, avec leur panneau valant cent fois son pesant d'or, risquent fort de crever de faim, s'il ne réussissent à barboter de temps en temps un pain de quatre livres ! Attirés par la valeur d'une peinture à l'huile, ils n'ont même pas sous le bras l'équivalent de trois boîtes de sardines ! Ils sont tombés dans le panneau !

C'est bien fait ! Si on se fait voleur, qu'au moins ce soit avec intelligence ! Pourtant, nos voleurs de panneaux ne sont pas tout-à-fait inexcusables, car ils ont eu, dans l'inutilisable, l'idée de choisir. C'est en effet « l'Agneau mystique » qu'ils ont étouffé ! On ne peut pas leur donner tort, car, malheureusement, il y a belle lurette que personne n'entendait plus ses bêlements.

Au fond, je crois que l'Agneau mystique a toujours été comme une cruelle ironie ! Sa blancheur n'a jamais empêché les hommes d'être rouges de sang et d'avoir l'âme noire ! Depuis la première Pâques, combien de crimes abominables,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

combien de laides pensées, combien d'infamies, dites ? Aujourd'hui, l'Agneau mystique est un anachronisme étonnant. L'agneau, c'est, plutôt que le symbole de la douceur et du pardon, l'emblême de toute les bonnes choses qu'on ne peut plus manger parce qu'elles sont trop chères ! La terre n'a pas encore absorbé tout le sang d'une guerre, qu'on parle d'en rallumer une autre, où la mort fauchera tout : hommes, bêtes et plantes ! Alors, l'Agneau mystique, que fait-il au milieu de nous, le pauvre ! ... Les voleurs ont bien raison de l'enlever !

II. — Jubilé

A l'occasion du jubilé du Christ le pape a fait frapper 10 millions de lires en or. Jubilé, m'apprend le petit Larousse, ça vient de l'hébreu « iobel » qui signifiait corne de bélier ; en soufflant dans cette corne, on annonçait le début de l'année sainte. Alors c'est bien simple : d'une corne de bélier, les pontifes ont fait une corne d'abondance !

C'est une façon comme une autre d'interpréter l'enseignement du magnifique pouilleux de Nazareth ! Il prêchait la pauvreté et il faut reconnaître qu'il n'apporta lui-même pas trop d'entorses à sa propre doctrine ; il permit bien qu'on le nourrît, qu'on le lavât, qu'on le parfumât, mais en somme il resta près des misérables, au milieu d'eux, et il n'eut qu'une chose en or : sa voix ! Quant à sa croix pastorale, encore que l'usage profitable des reliques l'ait multipliée à plusieurs milliers de débris, on est certain qu'elle n'était ni d'ivoire ni de pierreries, mais de bois, de bois lourd et rugueux, qu'elle était lourde à porter et qu'il était mortel d'être cloué dessus.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quand le Galiléen agonisait sur sa croix, personne ne lui apporta seulement un verre d'eau. Mil neuf cent trente trois ans après, on apporte des millions de lires à son successeur! Lui, il aurait encore partagé son verre avec les deux larrons; le pontife fait frapper de l'or avec les offrandes! Il thésaurise! Dix millions de lires en or, pour commencer, simplement à l'occasion d'une fête... Or! par ces temps de crise et d'incertitude reconnaissons-le: c'est prudent!

Mais j'imagine la colère de l'Autre, s'il revenait là où il envoya Pierre, et les imprécations dont il ferait retenir les basiliques!

Car jamais il n'a voulu cela: que son Eglise soit une puissance d'argent, lui qui choisit ses apôtres parmi les plus humbles des hommes!

III. — Monnaie

Le pape, qui avait déjà ses timbres, va donc avoir sa monnaie! Il faut bien vivre!... et chacun sait que par ces temps de crise, le denier de Saint-Pierre n'est qu'une misère, en vérité je vous le dis!

On ne peut pas aisément séparer tout à fait le spirituel du temporel. Jésus lui-même sustantait son corps. Ainsi doit penser le pontife, en regardant fonctionner les poinçons.

Qui donc blaguait les pièces du pape? Qui donc se croyait volé en en recevant une à la place d'une pièce de la République? Aujourd'hui mieux vaut une pièce du pape que deux pièces de la République! C'est de l'or, et du bon, et le poids y est! Et comme tout le monde ne peut pas avoir d'or — le divin maître n'a-t-il pas dit qu'il fallait des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pauvres pour peupler son paradis ? — le Vatican frappe l'argent, le nickel et même le bronze. Il y en aura pour toutes les bourses !

Les timbres papaux ont été une bonne affaire. Le Saint-Siège y gagna quatre-vingt-dix millions de lires en quelques mois ; malheureusement les collectionneurs et les fidèles une fois pourvus, la vente baissa, et les bénéfices annuels sont tombés à trois millions de lires par an, ce qui ne vaut vraiment pas la peine...

La monnaie va remettre de l'ordre dans tout cela ! Les demandes, déjà, sont considérables ! Les machines vont débiter le métal jour et nuit, et la marge entre le poids de l'or et la valeur marquée, laissera un intéressant bénéfice.

Aussi n'a-t-on pas figuré, sur la face des pièces, le Jésus charpentier, ni le Jésus du désert, ni celui qui fréquentait des pécheurs, ni celui qui chassait les marchands du temple, encore moins celui qui mourut, maigre et nu, sur la croix, entre deux voleurs. On y a gravé Jésus-Roi, avec le sceptre !

C'est mieux ainsi : l'église, avec son or plein les mains, ne pouvait pas montrer sur ses pièces, Jésus n'ayant que les trous des clous dans ses mains ouvertes !

IV. — Musique

J'ai perdu toute religion depuis qu'enfant j'ai lu Othello ! « Avez-vous prié Dieu ce soir, Desdémona ?... » Brrr ! il me sembla, à la lecture de ces mots horribles, que la prière sous-entendait une mort prochaine ; en quoi je n'étais pas si éloigné de la vérité ! Les prêtres de toutes les religions — toutes absolument — ayant pour manie de vous entretenir

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

perpétuellement de mauvais pas et des suites qu'ils lui supposent ! En ne priant jamais, il me semble que j'augmente mes chances de vivre vieux !

Et puis, je n'embête pas les voisins !

Il faut bien le reconnaître, en effet, la prière qui, par essence, devrait être intérieure, manque le plus souvent de discrétion. Elle est tapageuse, ostentatoire, accompagnée de bruits agressifs. Les fidèles ne se recueillent pas, ils se répandent ! Selon les confessions, ils chantent, se lamentent, font de la musique. Les campagnes innocentes sont troublées sans motif, et les villes assourdies. Du haut des minarets tombe la voix aigre des muezzins, du haut des clochers roule la voix du bronze ! Ici le nègre remue des crotales, malmène des caisses profondes, là le blanc joue de l'orgue, ailleurs le jaune crève les tympans d'alentour avec les sons aïgus de ses flûtiaux !

Le préfet de Bombay vient d'interdire la musique dans un temple hindou. La mosquée d'à côté ne pouvait pas souffrir cette harmonie ! Bravo ! monsieur le préfet, bravo ! mais je voudrais que ceci fût un exemple, un commencement ! Je voudrais que les fidèles, les suppliants de toutes les églises fermassent leurs bouches pour prier — ils prieraient mieux ! Et je voudrais que toutes les musiques religieuses n'aient pas le droit d'ébranler sans permission les faibles cerveaux des mécréants !

Si, encore, la musique, surtout la musique religieuse, adoucissait vraiment les mœurs ! Hélas ! c'est une illusion, une illusion que des connaisseurs ont partagée !

Luther a écrit : « La musique gouverne le monde : elle rend les hommes meilleurs ». Et mettant ses idées en pratique, il écrivait lui-même deux bonnes douzaines de cantiques.

Etait-il si sincère ? Probablement ! En tout cas, il avait une belle voix, ce qui lui rendait la sincérité agréable !... Quand il entra à Worms avec ses amis, pour défendre sa

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tête, il entonna devant l'empereur son fameux « Ein fest Burg »... que Meyerbeer devait reprendre pour « les Huguenots », et cela lui réussit.

Mais sincère, d'une sincérité où se mêlaient un peu de vanité, peut-être, et beaucoup d'astuce, sûrement, Luther s'est royalement trompé, ainsi que le proverbe populaire : la musique n'adoucit pas les mœurs !

Quand ils font rôtir un missionnaire hollandais à la broche, les Papous chantent autour du feu. Et en Afrique, devant si merveilleuse cuisine, on chante et on danse à la fois. Du temps de l'Inquisition, les bûchers étaient environnés d'ondes sonores, l'âme des suppliciés gagnait le ciel sur l'aile des cantiques. Quant aux héroïques actions, aux meurtres en série, aux carnages méthodiques, la mode a été très longtemps de les soutenir par les cuivres. Si la musique améliore les hommes, c'est dans le sens définitif : un homme mort ne fait plus de mal à personne ! ... et l'on compterait difficilement les gens qui ont été ainsi totalement perfectionnés, au son de la trompette, du clairon ou du buccin !

Aujourd'hui, on tue sans musique, simplement parce que le bruit des canons et des mitrailleuses empêcherait d'entendre. Aussi, sans doute, parce que ce n'est plus nécessaire : on tue assez sans accord en ré ! Dame, attention : il faut qu'il en reste !...

... Pour la prochaine !

V. — Guerre et religion

Le prêtre qui réprouve la guerre est seul vraiment digne du ministère auguste qui lui a été confié. Le prêtre qui aspire à la république universelle est dans la vraie tradition

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chrétienne, qui n'admettait pas les frontières. Certes, si l'effort total et continu des prélats avait poussé les hommes dans la voie qu'indiqua Le Crucifié, il n'est pas sûr, tant les hommes sont méchants, que la paix règnerait sur le monde. Mais enfin ils ne l'ont pas fait, cet effort et, loin de jeter l'anathème à ceux qui l'essayent parfois timidement aujourd'hui, ne doit-on pas voir en eux les tardifs et timides continuateurs, les seuls vrais disciples de Jésus ?

J'entends d'ici mille protestations, mille exclamations indignées !...

Ce sont généralement les vérités les plus simples qui paraissent extraordinaires, soulèvent le plus grand étonnement, engendrent la colère et la persécution. Un peu d'attention au bord d'une mer calme, portant un bateau peu à peu mangé par l'horizon aurait enseigné aux hommes que la surface des mers n'est pas plane mais courbe. Quelle huée, pourtant, quand un savant prétendit que la terre était ronde !...

Ainsi du pauvre Acrimon ! Que vient-il mêler le sabre au goupillon, la fumée des canons aux fumées de l'encens ! Que vient-il évoquer les commandements de Dieu quand nous en sommes aux commandements du soldat en campagne !...

Hélas ! l'histoire — près de deux mille ans ! — est remplie de prêtres qui ont toléré la haine, la violence, le meurtre et ce concentré de tous les crimes : la guerre ! Toléré... quand ils ne les enseignaient pas ! Aujourd'hui, timidement, quelques prêtres maudissent la guerre, enseignent qu'il ne faut pas la faire, assurent qu'au-dessus des patries locales il y a la grande patrie humaine. L'étonnant, le scandaleux, c'est qu'il y ait eu, pendant tant de siècles, tant d'autres prêtres !

Oh ! je connais d'avance l'argument : ils n'auraient rien empêché ? Voire !... Et tenez, voici ce que je crois être une de ces vérités simples, si simples qu'elles en paraissent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

énormes et incroyables : les prêtres pouvaient empêcher bien des guerres, même peut-être la plus grande !

Ils ont laissé faire, ils ont fait eux-mêmes, avec abnégation et courage, ce que le doux Galiléen avait défendu. Mais si tous, tiare, mitre ou barrette en tête, ils avaient énergiquement, à temps et dans tous les pays, rappelé les paroles saintes : Tu ne tueras point ; s'ils s'étaient dressés unanimement contre rois et généraux, contre marchands de canons et diplomates, croyez-vous qu'on aurait fermé facilement leurs dizaines de milliers de bouches ? Croyez-vous que n'aurait pas compté, au bord du gouffre abominable qui s'ouvrait, le trouble jeté par eux dans des millions d'âmes plus ou moins croyantes ?

En 1914, ils ont servi leur patrie, mais ils ont trahi, hélas ! Jésus de Nazareth !

VI. — Variation sur Noël !

I. — Donc il y a eu mil neuf cent trente quatre ans qu'une grande et miraculeuse caï-den, qui se baladait dans le ciel depuis des semaines s'arrêta. Elle s'arrêta au-dessus d'une caï-nha-bo. Et toute une foule de types qui la suivaient depuis des nuits et des nuits, avec des bâtons, des chevaux, des chameaux, des éléphants, voulurent entrer dans la caï-nha-bo.

Naturellement, on dut choisir. A l'entrée de la crèche il y eut des injustices et des marchandages. Les rois et les riches passèrent les premiers ; les bergers ne vinrent qu'ensuite, et les mendigots restèrent à la porte (1).

(1) Une dame amie, qui lit discrètement par-dessus mon épaule, me fait observer que je viens d'écrire une sottise, car les bergers arrivèrent et entrèrent les premiers ; je veux bien... mais alors, quand les rois arrivèrent à leur tour, ils durent faire chasser les bergers ! Et comment !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quand furent entrés les favorisés, ils virent sur la paille un petit enfant; et comme, d'avoir fixé l'étoile durant des nuits et des nuits, ils avaient des éblouissements, ils virent son petit visage s'auréoler et resplendir.

Et ils l'adorèrent!

Ils auraient pu le laisser tranquille. Ils auraient pu aussi tomber plus mal. Impressionné dès sa naissance par toutes sortes de choses anormales, le bambin grandit et finit par croire que c'était arrivé. Il rêva des choses impossibles: l'amour du prochain, les temples sans marchands, l'égalité... et quand il fut homme, de belles poules repenties lui lavaient les pieds et répandaient du parfum sur sa tête.

Ces pieds, des hommes les percèrent avec de gros clous; cette tête, on y enfonça des épines, et quand il mourut le ciel devint tout noir, comme il s'était illuminé quand il naissait. Ni les rois, ni les bergers, ni les mendigots, ni les éléphants ne vinrent à son secours. Et depuis, c'est effrayant ce qu'on a tué de monde au nom du père, qui était un vieux coléreux rancunier, au nom du fils, qui était un doux rêveur inoffensif, et au nom du saint esprit, qui raisonne comme un tambour!

II. — Ce soir on va fêter l'anniversaire d'un jeune homme qui est mort depuis pas mal de temps. S'il avait vécu, il aurait mille neuf cent trente-quatre ans, ce qui lui ferait un bel âge, même en comparant avec Mathusalem, son compatriote. Mais il n'a pas vécu, parce que les hommes n'ont pas voulu. C'est le seul miracle qu'ils aient jamais fait: faire mourir un dieu immortel! Mais ils le lui devaient bien, à lui qui avait fait ce miracle préalable de naître un jour, alors qu'il existait de toute éternité! Du moins on le prétend.

Il est né dans le sourire et il est mort dans les larmes, et j'imagine qu'en mourant il avait perdu beaucoup d'illusions. Il était venu pour racheter les péchés des hommes! Pauvre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

petit ! même un dieu ne pouvait être assez riche pour se payer une telle fantaisie, et quand il est mort, tout nu sur une croix, il pouvait avoir le triste sentiment de s'en aller tout couvert de dettes !

Encore ne pouvait-il prévoir ce qu'on ferait de ses enseignements, sans cela il aurait lâché la partie, plaqué les hommes ! Il avait dit à Pierre que sur lui il bâtirait son église, mais les hommes ont attendu que Pierre soit mort, et aussi Jean, pour construire l'édifice à leur manière, si bien que s'il était revenu, lui le dieu des pauvres et des humbles, il n'aurait jamais voulu y entrer !

Que ceci ne vous empêche pas de rire, de boire et de manger ce soir, car il n'était pas l'ennemi des sains plaisirs. Mais si vous allez, par tradition ou pour être agréable à votre femme, à la messe de minuit, ne pensez pas que, par delà les siècles, vous rejoignez, fût-ce un instant, le jeune homme qui était né à Bethléem, dans une étable, et qui mourut à Jérusalem, sur une croix : à vos smoking fleuris, aux épaules et aux mains scintillantes de vos femmes, il vous prendrait pour des marchands et il vous chasserait du temple !

Sans rancune, et amusez-vous bien !

III. — Noël ! Un fameux anniversaire !... On en profite pour boire, manger, chanter, rire... on a bien raison ! Ça vaut mieux que de pleurer ! Et pourtant, si l'humanité accordait une minute d'attention, tous les vingt-cinq décembre, à la formidable, à la surhumaine déception que cette date lui remet en mémoire, elle pleurerait pendant vingt-quatre heures sans s'arrêter !

Car il n'y a pas à dire, mon bel ami : jamais nous n'avons été déçus comme après cette nuit où l'Enfant naquit, entre le bœuf et l'âne ! Rappelez-vous : nous souffrions de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

toutes les injustices, de toutes les violences, depuis cinq mille ans au moins ; on s'habitue à tout mais, vraiment, nous commencions à en avoir assez, de nos exploiteurs, de nos tyrans et de nos dieux ! Les premiers ne nous laissaient pas de quoi manger, les seconds nous faisaient esclaves, et les troisièmes avaient une façon de nous aimer qui n'était pas ordinaire, ou plutôt qui l'était trop : l'un avait besoin de manger nos enfants, l'autre passait son temps à écumer de colère !... Le premier vingt-cinq décembre de l'histoire, donc, voilà qu'il nous naît un nouveau dieu, mais un bon, qui amène la douceur, la justice, l'amour... Hélas ! ça va bientôt faire deux mille fois qu'il est mort, deux mille ans que nous attendons... et que nous ne voyons rien venir !

Il a laissé des successeurs mais aucun ne l'a valu, même en parole, et il en fut qui donnèrent d'assez tristes spectacles. Récemment encore, on a chanté quatre fois Noël au son du canon, tandis que des millions d'hommes s'entretuaient pour les métallurgistes ; vous croyez que le continuateur de l'enfant de Bethléem a crié que son seigneur défendait des choses pareilles ? Ah ! ouat ! ... Même après que la guerre fût finie, quand on va parler d'en faire une autre, voilà tout ce que le successeur a trouvé à dire : « Je ne veux pas croire à la réalité des menaces de guerre, car je ne peux croire à l'existence d'un Etat capable de déchaîner une nouvelle guerre ».

Eh bien ! vrai ! ... Nous sommes bien obligés de croire, nous, à l'existence d'un vicaire qui se garde de rappeler impérativement aux croyants le plus net des commandements de Dieu : Tu ne tueras point !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VII. — Cécile Sorel prend des leçons !

Mlle Cécile Sorel a visité le Pape ! Célimène chez le successeur de Pierre ! Saint-Pierre, qui garde la porte du paradis, avait bien vu son Divin Maître adoré par de belles adeptes avant qu'on le clouât sur la croix ignominieuse !...

Mlle Cécile Sorel, qui n'est pas, dit-on, l'humilité personnifiée, dut avouer qu'elle n'était qu'une petite enfant. Je ne parle pas de son âge, bien entendu, mais de son métier !

Quelle merveilleuse mise en scène ! Les décors sont de Raphaël, de Michel-Ange, de Boticelli ! A ces maîtres, Le Perugin et Pinturicchio ont prêté leur concours ! De près, de loin, sous le soleil prudemment amené, ou dans les plus suaves clairs-obscurs, c'est un enchantement écrasant, solennel ! Tous les grands acteurs du passé, dont la gloire ne périra jamais, sont là, regardant la coquette, de leurs yeux de toile ou de pierre : Moïse, père noble du genre antique, Isaïe et Jérémie, récitants incomparables, Assuérus et Holopherne, qui jouèrent les tyrans, Esther, jeune première un peu bégueule mais si noble, Judith, la femme fatale, Judas, le traître, enfin Jésus, le plus séduisant, le plus malheureux des jeunes premiers !

Eblouie, notre Célimène s'est avancée, entourée de prestigieux figurants aux costumes magnifiques : ambassadeurs chamarrés, cardinaux rutilants, évêques violets, et des foules de gens à piques, à panaches, à cimiers et hallebardes !

Enfin elle s'est trouvée devant le Saint-Père. Célimène, qui tendit tant de fois sa main vers des bouches d'hommes, en un geste de grâce et de condescendance

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

infinies, vit la main noble du chef de l'église s'approcher de ses lèvres à elle, afin qu'elles rendissent à cette main auguste, le suprême hommage du baiser.

Et la comédienne, en posant sa bouche sur l'anneau, puis en recevant, courbée, l'onctueuse bénédiction, comprit qu'elle avait encore beaucoup à apprendre, ne sachant si, dans le sourire du visage vénérable, elle lisait la satisfaction d'une vie somptueuse, la résignation devant sa fin inéluctable, l'espoir en une vie encore meilleure, ou une ironie immense, savamment contenue !

VIII. — Bénédiction !

Je vais me faire détester, conspuer, honnir par de bonnes gens, des gens auxquels je ne voudrais faire aucun mal, aucune peine ; mais que voulez-vous, la vérité est là, du moins telle que je la vois, et comme je n'y attache qu'une très minime importance, je crois pouvoir la dire.

Donc j'ai vu plusieurs fois, au cinéma, le Pape se montrer au balcon et bénir la foule. Et chaque fois — que ce blasphème me soit pardonné ! — j'ai eu envie de rire !

Mécréant, je me laisserais facilement gagner, je crois, par la majesté, la solennité, la gravité des gens et des choses. Je voudrais la religion imposante et mystérieuse à la fois ; les vieilles cathédrales au jour mauve, aux échos sensibles, aux ogives élancées, aux parfums apaisants ont impressionné souvent mon âme incroyante.

Mais le Pape, bénissant la foule place Saint Pierre ! ... non vraiment ! Il a un petit geste rapide, plutôt rond que crucial, guilleret plutôt que liturgique, qui meut comique-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment une petite main au-dessus d'un gros ventre. Un signe de la croix, même pour qui ne croit, devrait être, à mon sens, large et lent ; le sien est vif et rétréci, en même temps qu'arrondi ! Et je ne me sens pas touché par la grâce !...

Mais je sais le pourquoi de cette anomalie ! Un journal métropolitain me l'enseigne : le Pape, moderne entre tous les modernes, a réorganisé la cité vaticane ; il y a introduit la T. S. F. ; la musique profane y résonne presque autant que la musique sacrée, et le pontife ne cache pas son goût pour « La beau danube bleu » et même pour le jazz ! Alors je comprends : quand il bénit la foule, il lui arrive de se tromper... et de battre la mesure !

Et maintenant pardonnez-moi mes offenses, comme je pardonne à tous les salopards et à toutes les garçailles qui m'ont offensé !

IX. — Le Pape et le roi d'Italie

A présent qu'il a ouvert les portes de sa prison — oh ! une prison toute dorée ! — le roi d'Italie va voir le pape. Il lui fait des cadeaux. C'est très bien ! Le chef des croyants, le pasteur des âmes est, par définition, avec les humbles ; il est aussi, pour faire comme son divin maître, pauvre en ce monde afin d'être riche dans l'autre ; on sait cela ! Et ça n'empêche pas de recevoir des cadeaux.

Qu'offrir à un pape, je vous le demande, sinon des objets symboles de haute piété ? Emmanuel, qui n'est pas n'importe qui, a bien compris la chose et, avec cette finesse d'esprit qui n'appartient qu'aux têtes couronnées, il a offert au pape une croix et un crucifix. Justement l'autre allait en manquer ! Ça tombait à pic !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La croix est en bois précieux, ornée de dix perles fines grosses comme le pouce, et chacune de ses extrémités est constituée d'une couronne impériale dont le poids en or vous permettrait de faire la bringue pendant un mois.

Le crucifix, plus modeste, est en acajou, orné de pierres précieuses, et le Christ qui est dessus est tout en or.

Le pape défaillait d'émotion en recevant ces magnifiques offrandes !... Et moi je dis qu'il y a de quoi défaillir de dégoût ! Celui qui est mort sur le Golgotha en croyant, le pauvre ! que son sacrifice rachèterait tous les péchés des hommes, n'est pas mort avec de l'or sur toutes les coutures ; on ne lui a pas percé les mains et les pieds avec des clous ornés de pierres précieuses ; les seules perles qui parèrent son agonie furent ses larmes et la lance qui perça son flanc gauche n'était pas en platine !

Même, ces croix qui sont des trésors, ces crucifix qui valent des fortunes, ils me prouvent, par antithèse, que les débris de la vraie croix, qu'on adore un peu partout, attestent une multiple imposture ; on n'a pas pris de l'acajou pour le crucifier, l'illuminé de Nazareth ! on l'a cloué sur du bois blanc ! ..... et il y a belle lurette qu'il ne reste rien de l'instrument de son supplice !

De ses rêves non plus ! ... Hélas !

X. — Le Pape et Hitler

M. Goering a été reçu par le Pape. Goering, c'est Hitler en second, avec toutes les douceurs que comporte le rôle ! Il est resté vingt minutes avec le Saint-Père, puis plus d'une heure avec le cardinal Pacelli. Et je crois qu'il serait difficile

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'imaginer rencontres plus sinistrement cocasses !... En face de celui qui représente le Christ, c'est-à-dire la bonté, le pardon des injures, le mépris des pouvoirs : celui qui représente Hitler, c'est-à-dire l'exaction, le meurtre officiel, la tyrannie sanglante et absolue.

L'un aura-t-il rappelé les préceptes de l'homme-dieu, exhorté à l'humilité, évoqué la joue tendue, redit la divine parole : Tu ne tueras point ?... Ça m'étonnerait car l'autre eut répondu Borgia, inquisition, Jules II...

Un auguste vieillard, un homme jeune ; mais, bon gré mal gré, deux compères !

Ils s'étaient déjà rencontrés, au seizième siècle, les armes à la main ! Un siècle de guerres religieuses avait mis quelque froid dans leurs relations, mais on se retrouve toujours, si l'on n'a pas peur de marcher sur les morts !

Tu ne tueras point... évidemment ! si l'on prend à la lettre tout ce que Dieu a dit, on n'arrive à rien ! Il faut s'en tenir à l'esprit ! ... et encore ! Dieu a le défaut des gens trop haut placés : il est intransigeant, il ne tient pas compte des contingences ! Il refuserait la main à Hitler ! ... mais son ministre sur la terre a besoin de plus de diplomatie ! Toujours il a serré des mains sales, des mains rouges, dans ses mains dorées ! ... Il n'y a pas de raison pour qu'il cesse !

XI. — Le Pape, les Soviets... et l'Autre !

Je me suis tordu comme une petite folle quand j'ai lu cette effarante, cette époustouflante nouvelle : le Saint-Siège et les Soviets vont se rapprocher, cesser de s'être

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mutuellement hostiles, pourvu que les prêtres ne s'occupent pas de politique russe, pourvu que les Russes laissent les prêtres exercer leur ministère !...

Gondolant !... Les prêtres se sont toujours occupés de politique, et ils ne vont pas, comme ça, tout d'un coup, y renoncer ! Quant aux Soviets, ils ont décrété qu'il n'y avait pas de bon dieu, et ils ne vont pas se contredire !

On s'entendra tout de même, car au-dessus des doctrines il y a les intérêts, et on sait lesquels sont les plus sacrés !...

Pour donner la note juste, pour prononcer le jugement idéal, il faudrait que Christ revînt, et arbitrât le débat !

Il aurait du mal, d'abord, à s'y reconnaître. Néanmoins, si personne ne lui soufflait de blague à l'oreille, il distinguerait bientôt ses vrais disciples : les Russes ! En Russie, en effet, il verrait le riche appauvri, le puissant humilié, une espèce d'égalité régnant, et les derniers étant devenus, tout au moins provisoirement, les premiers. Il les reconnaîtrait mais leur ferait un prêche bien senti afin de leur rappeler que la douceur est sa religion, et que quand on à la veine d'avoir un Père qui est Dieu, on le garde, on ne le renie pas !

Mais dès qu'il arriverait à Rome, dès qu'il pénétrerait dans la Cité vaticane, qu'il verrait sa pompe et ses ors, qu'il aurait devant les yeux Pape et cardinaux, il reconnaîtrait sur-le-champ les Pharisiens et entrerait en une sainte et violente colère !

Aujourd'hui, il y a tout lieu de croire qu'ils ne le crucifieraient pas, et que Mussolini ne se donnerait même pas la peine de se laver les mains à son sujet. Mais des médecins seraient commis à examiner l'état mental du Christ et ils le feraient enfermer !

Evidemment, ils ne pourraient pas comprendre !...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XII. — Le premier occupant

Les savants sont souvent des raseurs, des étourdis, des aveugles ; ils tombent dans les puits sans s'en apercevoir ; ils ramassent un caillou, l'examinent en pensant à autre chose, le laissent choir et s'en vont plus loin. Mais leur caillou est parfois un sacré pavé dans la mare de nos erreurs, de nos préjugés, de notre mauvaise foi multiple et entêtée.

Ainsi deux savants, une femme et un homme, viennent, en tout bien tout honneur, de collaborer à nous envoyer, pour notre mare, une véritable pierre de taille.

La femme qui vadrouillait pic en main, à travers la Palestine, a trouvé un crâne. Elle est allée voir le savant mâle et, lui montrant l'objet, lui a dit : quel est l'âge de ce jeune homme ? A quoi l'autre à répondu, loupe au poing : soixante mille ans, pas plus !

Or, sur la foi des livres, je croyais que la Palestine avait toujours appartenu aux Chaldéens, puis au Juifs, puis aux Arabes, sans compter que les Chrétiens la revendiquent depuis que Jésus a dit qu'il fallait renoncer à tout. Ils sont bien quatre qui se chamaillent, là-bas, en disant chacun : c'est à moi ! ... à quoi les autres répondent : pas vrai ! C'est à moi, na !...

Et voilà que c'est à l'autre, celui qui a soixante mille ans, celui à qui Jehova n'a rien promis, puisqu'il n'était pas né, lui dieu, quand l'homme avait déjà ce lopin de terre, celui qui n'a pas entendu le doux rêveur galiléen enseigner l'abandon, ni le farouche prophète enseigner la conquête !..

C'est à lui ! Il a le droit de premier occupant, en dépit des confessions ! et il n'y a plus qu'à chercher ses descendants pour leurs remettre l'héritage, moins les impôts !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais je sais bien ce qui va arriver : à l'occasion de son soixante millième anniversaire de naissance, les uns vont prouver qu'il était Juif, les autres qu'il était Arabe, et d'autres encore trouveront à sa dépouille des parasites probants, avec une petite croix sur le dos !...

XIII. — Libertés perdues

On croit, sur le dire des manuels, que notre époque est celle de toutes les libertés. C'est une erreur et si nous pouvons faire des choses qui étaient défendues à nos pères, nos aïeux pouvaient faire des choses qui nous sont défendues.

Et je vais vous administrer la preuve de ce que j'avance !

Je ne crois pas qu'aucune époque en aucun pays ait passé pour plus terrible que le règne de Philippe II en Espagne ? A travers les siècles il sent encore la chair grillée ! Le monarque en question passait pour affreusement austère et son souci d'assurer le salut de ses sujets avait quelque chose d'exagéré.

Or s'il est vrai qu'il en fit brûler pas mal, pour les envoyer au paradis, il ne dédaignait ni la table ni la rigolade, témoin cette anecdote, que rapporte Louis Bertrand.

Après quelques journées passées à l'Escorial, à des goûters qui, relatent les moines, se composaient seulement de salade panachée, six melons, quatre chapons rôtis, deux omelettes au jambon, brochettes de foie, huit salmis d'oiseaux, quatre pâtés d'oie, deux gigots fumés, deux plats de coings, deux de poires, deux de prunes, deux de confitures, six saucières de beignets en gelée, deux fromages, raisins, trois jambons de porc et deux langues de bœuf, on procéda à la cérémoie de la confirmation.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quand l'évêque de Ségorbe, après avoir confirmé pas mal de petits seigneurs, arriva aux petits muchachos, il n'avait pas encore la main fatiguée, à preuve qu'il confirma un jeune paysan d'une claque un peu trop retentissante. Alors, en colère, l'enfant cria, en pleine église : « Hijo de puta !... » et toute la cour, Philippe II en tête, partit d'un rire homérique !...

Dites-moi maintenant si ce que sa Majesté très catholique trouva plaisant serait inoffensif de nos jours, et quel gamin oserait, même en colère, appeler un évêque « fils de..... sa mère ! » sous la voûte sombre d'une cathédrale ?

XIV. — Jéhova et les nouveaux dieux

Jéhova avait une façon brutale de se faire aimer. Il fallait lui apporter des viandes grillées, lui égorger des jeunes veaux et des jeunes filles, lui mettre au bûcher de jeunes puceaux bien balancés ; moyennant quoi, s'il était de bonne humeur, il mettait le baromètre au beau fixe, pour une quinzaine ; mais s'il était de mauvais poil, si le veau sentait la tétine, si la jeune fille avait des taches de rousseur, si le puceau n'avait qu'une virginité mitigée, Jéhova se mettait en colère, envoyait, aux humains affolés, la peste, le choléra, la foudre et le tremblement de terre, puis il leur apparaissait, en hurlant : Suis-je Dieu, oui ou non ? Suis-je Dieu, nom de Dieu !...

Et les humains, du moins ceux qui étaient restés vivants, répondaient qu'il était Dieu, l'adoraient et lui faisaient cuire de nouveaux rosbifs !...

Aujourd'hui, les dieux ont des mœurs moins sommaires, mais ils savent, peut-être mieux qu'autrefois, se faire payer

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

leurs bienfaits. Ah! ils ne se contenteraient pas de la barbaque qui suffisait à Jéhova!... En principe, il leur faut tout: les hommes, les produits du travail de ces hommes, la terre qui les nourrit, la pierre qui les recouvre. Ils leur laissent généreusement le reste!

Comme lui, ils disent aux hommes: « Croissez et multipliez », mais c'est pour faucher plus facilement, plus fructueusement aux époques de leurs abominables moissons.

Jéhova braillait qu'il était le dieu des armées! Peuh!... ils ne le prendraient même pas comme adjudant! Seulement, eux ils ne braillent pas, ils restent silencieux et inconnus! Ils travaillent! ...

Et ils ont un autre estomac! Le pauvre Jéhova, s'il devait se mettre à table devant les festins que s'offrent ces messieurs, en aurait la nausée d'avance!

Auprès d'eux, un bluffeur, pas plus! ...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOUS LES ÉTOILES

I. — L'humain maréchal Joffre

Si Joffre ne fut pas le plus grand homme de guerre, ce dont bien peu de critiques sont vraiment juges — et d'ailleurs, dans la plus formidable des guerres, y eut-il un grand homme de guerre ? — il fut du moins le premier à commander d'immenses masses, à diriger des replis colossaux, des retours à dimensions géographiques, et l'étonnant est bien qu'un homme puisse voir clair dans le monceau de renseignements venus de ce raz de marée qu'est une armée moderne ! Napoléon lui-même ne fut jamais plus brillant, plus génial qu'avec ses petites armées des campagnes d'Italie et de France ; et le grand Frédéric disait : « Au-dessus de trente mille hommes, je n'y comprends plus rien ! »...

Comme pour donner raison au grand Frédéric, les hommes de guerre contemporains, après un flux et un reflux impressionnants mais uniques, sont restés plus de trois ans devant une muraille hypothétique où venaient mourir les efforts et les hommes et qui narguait des siècles de traditions militaires !

Aussi est-il bien délicat, voire imprudent, de mesurer la gloire d'un général des temps modernes, selon les anciennes évaluations.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Aucun, sans doute, ne l'a demandé ! Et ce que je trouve, peut-être, de plus touchant dans ce qui entoura la disparition du vainqueur de la Marne, c'est le soin suprême qu'il prit des pauvres soldats ! Il en avait vu des milliers et des milliers mourir de blessures et de misères ; il avait reconnu que la plus grande part du succès leur revenait, comme ils avaient eu la plus grande part de peine ; aussi, sentant sa fin prochaine, il pensa qu'il ne fallait pas faire souffrir encore, pour une question de decorum, les jeunes hommes enrégimentés. Et il voulut qu'on n'exposât pas son corps sous l'Arc de Triomphe, afin que les petits soldats n'eussent pas inutilement froid, pendant des heures...

Cela vaut cent discours et cent articles ! ...

II. — L'immortel général Weygand

Dans un numéro de « l'Illustration ». j'ai vu la photographie du général Weygand en académicien. Ça m'a fait quelque chose ! Il a fort bon air, le nouvel immortel, et content de son avancement.

On lui a offert, en grande pompe, une épée d'académicien, avec des belles choses gravées sur l'avers et le revers des coquilles.

Comme je voudrais — et sans doute des millions de gens avec moi ! — que cette arme devint un symbole ! Si j'avais été Weygand, dans mon discours de réception je n'aurais pas hésité à déclarer : ce sabre est le plus beau jour de ma vie !

Tant pis pour le ridicule ! J'imagine, en effet, qu'aussi attaché qu'il soit à son métier, aussi idolâtre qu'il soit de sa patrie, un général qui a parcouru des champs couverts de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

morts, des terrains dévastés, des contrées envahies par une pourriture humaine immense, un général qui a vu s'effondrer des villes, disparaître des armées dans un enfer sans nom, ne doit pas, sans émotion, recevoir un emblème pacifique, sous un ciel apaisé! D'être immortel, soudain, comme ça doit lui rappeler les millions et les millions de malheureux qui ne l'étaient pas et à qui on l'a bien prouvé!

Son rêve était autre chose? Un bâton de maréchal, sans doute? Ah! bon dieu! s'il faut encore, pour qu'il le mérite, quelque bonne bataille qui durerait quatre ou cinq ans, qu'il se contente de l'épée qu'on lui donne aujourd'hui! Ou bien, s'il y tient, qu'on lui donne son bâton tout de suite, avec tambours et trompettes, mais sans canons ni mitrailleuses! ...

D'ailleurs, l'épée, elle peut servir! Si j'en crois ce qu'on raconte, la grammaire de l'Académie ne manque pas de fautes de français à pourfendre! En avant, mon général !...

III. — Le doux général von der Goltz

Il y a des cœurs sensibles; c'est comme je vous le dis! La douleur d'autrui les indispose, autrui fût-il un simple animal. Ainsi certaine société célèbre a-t-elle maintes fois protégé les bêtes; ainsi maints toutous sont-ils soignés mieux que des enfants; ainsi enterre-t-on en cérémonie des minets qui ont vécu plus heureux que des hommes.

Mais cette pitié a des raffinements à peine croyables. Un docteur américain (naturellement!) vient d'inventer un anesthésiant pour les huîtres: acide lactique, acide borique et dioxyde. Préalablement baignés dans une solution con-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

venable, les mollusques délectables s'endorment ; quand ils se réveillent, ils sont déjà morts !... et digérés ! Une Anglaise a trouvé le moyen d'anesthésier le homard avant son immersion dans l'eau bouillante, pour des fins culinaires ; et il y a mieux ! le général von Der Goltz, un ange de douceur, comme vous saviez, avait imaginé les gaz asphyxiants... pour les papillons ! Les pauvres petites bêtes prises au filet n'avaient plus ainsi à mourir longuement en palpitant sur un bouchon !...

Vous trouverez comme moi, j'en suis sûr, que le trait le plus touchant n'est pas celui du docteur préparant aux huîtres une douce agonie, ni celui de l'anglaise insistant pour épargner au homard le supplice de l'eau bouillante : c'est celui du général von Der Goltz s'apitoyant sur le sort des coléoptères et leur assurant une fin brève et sans souffrance ! Nous croyions jusqu'à présent qu'un général, destiné par profession à organiser les grandes tueries, à passer sans faiblir la revue des gueules cassées et des ventres ouverts, avait le cœur cuirassé d'un quintuple airain. Nous nous trompions ! Certes, il admet la nécessité des bouillies de fémurs et des éclats de cervelles, mais les papillons, ça, les papillons, pour un général, ne doivent pas souffrir !

IV. — Le subtil général Duval

Le général Duval a fait un discours au déjeuner mensuel de l'Union du Commerce et de l'Industrie. C'est très bien ! Il est bon que Mars ne se contente plus, comme autrefois, d'entrer périodiquement en conjonction avec Vénus. Après ces ébats classiques, la fréquentation de Mercure est très indiquée. Et puis, de parler devant les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fidèles de ce dieu subtil, doit débarrasser la langue de toutes sortes de résidus ; ainsi suis-je certain, sans l'avoir entendu, que le discours du général Duval ne contenait aucun « Scrognieugnieu », même pas le plus petit « fous d'dans » ! ...

Le brave général a expliqué à ces messieurs du foie gras et de la tôle galvanisée, ce qu'était la stratégie d'attente. On affirme qu'ils ont compris. Ce n'est pas impossible. Notre époque est celle de l'union des intelligences — d'aucuns disent la confusion — et si les généraux concourent régulièrement aujourd'hui à la confection du dictionnaire, il n'y a rien d'étonnant à ce que les commerçants et industriels s'initient avec conscience aux secrets de la stratégie.

J'imagine qu'avec sa stratégie d'attente, il a dû leur en boucher, quand même, un sacré coin ! Car pour si peu qu'ils aient de lettres, ils doivent savoir que les neuf qui forment le mot stratégie indiquent le mouvement, et que l'attente est sœur de l'immobilité. S'agit-il de bouger pour attendre ? Mais alors on n'attend pas, puisqu'on bouge ! S'agit-il d'attendre pour bouger ? Mais alors il n'y a plus de stratégie, puisqu'on ne bouge pas !

Cruelle énigme qui sera certainement résolue entre deux chargements de coton et une coulée de fonte. Moi-même, sans prétention ni malice, j'entrevois ce que c'est : les discours généraux font partie d'une stratégie d'attente..... d'attente d'un fauteuil !

V. — Le brave amiral Schwerer

Il y a des gens, vraiment, qui ont de l'audace ! Témoin ce brave amiral Schwerer, qui touche une grosse retraite de la République, après avoir reçu d'elle un gros traitement,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et qui déclare travailler de toutes ses forces au renversement de la République !

Et pas rien qu'en parole !...

Comment ! voilà un vieux bonhomme, ayant tenu un des plus hauts grades de la Marine d'un Etat républicain, qui vient dire carrément qu'il dirige soixante-dix mille gaillards résolus à flanquer la République par terre et à mettre le roi — le Roy !... — à la place !... Et il ajoute que, par ses ordres, ces soixante-dix mille convaincus sont armés !

Je ne m'étonne pas qu'un député, membre de la Commission du 6 février, ait menacé l'amiral de le sortir par la fenêtre !

Je suis sans doute bien naïf, mais je me figurais qu'il y avait des textes applicables aux gens qui en veulent à la Sûreté de l'Etat ! et je m'étonne qu'un ancien militaire venant annoncer à des membres du Parlement qu'il exerce soixante-dix mille révolvers à l'entention du régime, ne soit pas aussitôt coffré !

On ne fait pas tant de manières avec un brave homme de saoûlot à qui Bacchus a fâcheusement inspiré de crier mort aux vaches !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

GENS DE LETTRES

I. — La poésie du primitif

MARCEL NER a brillamment parlé des Moïs, et bellement combattu Lévy-Brühl, qui a ses idées sur les idées des autres.

Pour moi, qui ai tant de mal à avoir une idée par jour, ces joutes de la pensée m'émerveillent ! Et je me dis : « voyons ! voyons ! voyons ! essaye de comprendre ! non ! inutile : tu n'y arrivera pas ! ... » puis je pense, ce qui est bien moins difficile que comprendre ; et j'imagine, ce qui est encore bien moins difficile que penser. Nous voilà donc — je vous dis que j'imagine ! — nous voilà, nous les évolués, habiles à couper les cheveux en quatre, et voici les primitifs, accoutumés à croire quand ils ne pigent point. Or on nous propose de nous départager : quels sont les plus malins ?... Parbleu ! nous sommes sûrs de gagner !

Mais je voudrais qu'on prenne les mêmes et qu'on demande : quels sont les plus heureux ? Là, savoir ce que nous répondrions, à supposer que nous eussions conservé un atome de franchise !

Et si je m'avisais de demander : quels sont les plus poètes ? Je me répondrais aussitôt à moi-même et avec force : les primitifs ! Je donne Paul Valéry tout entier (il est vrai que

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ça ne fait pas lourd !) pour cette réflexion du Moï, qui avait peur sur la route, au clair de lune : « J'ai plus peur que dans la forêt, car nos ombres sont plus terribles que le tigre ; elles suivent sans effort le galop de nos chevaux, elles ont forme humaine, et elles ne parlent pas !... »

Oh ! exprimée en quelques mots, cette terreur de trois choses vraiment épouvantables : le mouvement, l'homme, le silence ! ...

II. — Académiciens

Pour une idée, c'en est une ! et fameuse !

M. Henri de Régnier, immortel, propose la création d'un musée. On n'y mettrait pas les coquilles illustrant les œuvres plus ou moins obscures des quarante, mais les épées de ces messieurs, avec, bien entendu, leurs coquilles, toutes dorées, niellées, gravées, tarabiscotées.

Ainsi le visiteur, entrant silencieusement, passera une revue d'armes bien amusante, où personne ne sera f...ichu dedans, les hommes étant tous morts. Car j'ai oublié de vous dire que ledit musée serait garni d'épées léguées par les académiciens décédés, ou par leurs familles.

Et j'entends d'ici les exhortations de M. Henri de Régnier à ses collègues, exhortations de style élevé, recherché, choisi, dont je renonce à vous donner une imitation, préférant vous exprimer simplement la substance : « Tas de ballots ! Vieux moches ! parce que vos courbettes dans les salons d'hier vous ont installés dans ces fauteuils trop grands pour vous, vous vous figurez, vous dont on sait à peine les noms tandis que vous vivez, qu'on se rappellera vos gueules,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

une fois que vous serez morts ? Et parce qu'un sur dix d'entre vous a pondu quelque lourd bouquin sur l'avenir du christianisme chez les mollusques, vous croyez que vos œuvres serviront à autre chose qu'à allumer le feu ou envelopper deux sous de mou pour le chat ? Songez à l'avenir, bon dieu ! Immortels, arrangez-vous pour vivre quelque temps ! Vous n'avez qu'une chose durable : votre épée ! Donnez-la, et que sa pointe acérée désigne votre nom inscrit sur une pancarte ! Comme ça, ceux qui se dérangeront seront bien forcés de savoir que vous existâtes !... »

Bonne idée ! idée fameuse, dont l'épée académicienne enfoncée jusqu'à la garde ne sonderait pas la profondeur ! Car je les vois, ces rangées de pals, rappelant quel supplice fut de lire les défunts, et combien ceux-ci surent être em... nuyeux !

III. — Prix Goncourt

M. André Malraux s'est vu décerner le prix Goncourt. Pour « La condition humaine ». C'est-à-dire pour un livre assez mal fichu, écrit péniblement, bâti à la diable, mais où court un souffle de feu, et qui laisse apercevoir, à travers ses brumes, des éclairs de génie. Je ne crois pas, d'ailleurs, que ce soit les qualités de l'écrivain qui aient valu à André Malraux cette haute récompense, mais plutôt ses tendances nettement révolutionnaires. Les bourgeois de Faust aiment à parler gloire et combats tandis que les peuples se font casser la tête ; eh bien ! les bourgeois du jury du prix Goncourt, tous nantis d'une situation confortable, assis dans une réputation de bon aloi, et profitant d'une organisation sociale favorable à la fortune, aiment à couronner les porteurs de brandons !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pieds au chaud ! je les vois, lisant les passages incendiaires, les bombes, les massacres, les supplices, et disant : Ah ! le gaillard ! il n'a peur de rien, ce bougre-là !...

Et ça leur fait quelque chose, quand il prédit l'écroulement du monde qui leur permet douce vie !

D'ailleurs ils aiment ça, mais ils ne veulent pas, tout de même, que ça aille trop loin ! Alors ils couronnent ! Ils donnent argent et renom, tous deux leviers de fortune ! Qui donc y résisterait ? André Malraux ne résistera pas, pas plus qu'un autre ! Il deviendra orthodoxe, avec précautions, tout doucement pour ne choquer personne. Son brandon se fera flambeau..... flambeau électrique, genre éclairage indirect ! Et un de ces jours, à cause de l'Académie, il écrira une vie de Jeanne d'Arc !...

Joseph Delteil l'a bien fait !

Au fond, pour réussir en littérature, il ne faut pas commencer par écrire une vie de Jeanne d'Arc, il faut finir. Comme fera André Malraux ; comme a fait Joseph Delteil.

Entrer dans la norme de plein pied, erreur ! L'orthodoxie à laquelle vous venez tout de suite n'a pas besoin de vous ; elle vous méprise, vous néglige, vous laisse pauvre et obscur. Ce qu'il faut d'abord, c'est l'effrayer afin qu'une fois qu'elle vous pressera sur son cœur, ce puisse être avec un soupir de soulagement ! Les plus grandes saintes ne sont pas celles que la grâce toucha dès le berceau mais celles qui furent abondamment pécheresses et enfin se repentirent ! Sébastien Faure aurait été bien plus glorieux que Félix Faure, s'il avait accepté de bifurquer ; si, par exemple, il avait daigné recevoir quelque prix Goncourt politique ! Et il aurait pu mourir, riche et honoré, dans les bras d'une belle poule, au lieu d'attendre, pauvre et dédaigné, une mort sans relief, et qui tarde !...

André Malraux a pris la bonne voie. Il a écrit à l'acide picrique ; il finira par écrire au chocolat. Et alors la gloire,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vraiment, l'environnera ! S'il avait écrit tout de suite au chocolat, personne, parmi les augures, n'aurait fait attention à lui !

Reste à savoir ce qu'on eût fait si, refusant le prix Goncourt, il avait signifié son intention de continuer d'écrire à l'acide.

Oh ! c'est bien simple : on l'eût étouffé ! Sauf dans les journaux qui ne payent pas et chez les éditeurs qu'on ne lit pas parce que leurs livres ne voient pas le jour des étalages, il n'aurait plus trouvé à placer sa prose trouble et bouillonnante.

Il la placera !... et elle pourra être trouble !... mais pas bouillonner !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IV. — Inauguration

Pour une rencontre, c'en est une, et qui vaut d'être commentée ! M. Henry Bordeaux, allant inaugurer un monument à la mémoire de Maurice Barrès, à Alexandrie, a pris passage à bord du « Champollion ! » Les mânes du grand savant qui découvrit le secret des hiéroglyphes ont dû en frémir !

C'est qu'en effet, si les morts voient aussi bien qu'ils vont vite, Champollion n'ayant rien de mieux à faire, a dû s'attacher à déchiffrer les hiéroglyphes inintelligibles du prétentieux cacographe de Bérénice ! A défaut d'être inspiré, celui-ci inspirait les collines ; comme si c'eût été nécessaire, il essayait aussi d'inspirer aux foules un esprit de sacrifice dont lui-même était totalement dépourvu, et ce bon vivant restera célèbre par les exhortations à mourir qu'il prodiguait à autrui !

L'Académie française, soucieuse d'être représentée à une inauguration si légitime, ne pouvait envoyer qu'un membre bien pensant, c'est-à-dire sans pensée. Elle a choisi M. Henry Bordeaux, fameux pour avoir imaginé de remplacer l'encre par de la brillantine ! Elle a bien choisi : l'éloge du filandreux macoroni qui servait de style à Maurice Barrès coulera comme une sauce, et il se peut que le tout fasse un plat peu substantiel, grossier, mais présentable. Rien toutefois qui puisse remplacer un seul des livres de la bibliothèque alexandrine, détruite en trois fois par des barbares victorieux !

Du moins les premiers de ces incendiaires, commandés par César, étaient-ils venus sur des vaisseaux que menaient des marins intrépides ! Tandis que l'Académie française, en la personne de M. Henry Bordeaux, voguera sous la sauvegarde du commandant Vicq ! Au regard du passé, tant de signes de décadence !...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

V. — Poète !...

« Sa figure était deux bluets avec une cerise, une noisette pelée et quelques grains de son ».

Ainsi s'exprime M. Francis Jammes, dont on a dit — peut-être que « on », c'est lui-même ! — qu'il était poète !

Si j'étais la Marienne dont il fait ainsi le portrait, je serais furieuse et j'irais lui griffer le sien ! Car je vous demande s'il est facile d'imaginer une figure plus laide, plus grotesque, que celle qui aurait des yeux plissés comme le bluet, un nez minuscule et rond comme une noisette et une bouche à lèvre unique comme une cerise ! Le plus admissible, dans tout ça, c'est les grains de son ! Avec des grains de son, on peut encore aimer une femme ! Mais avec des yeux, un nez et une bouche comme ceux que Jammes attribue à Marienne, avouez que ce serait impossible ! O Antoinette ! heureusement que tes yeux sont des yeux et non des fleurs, ton nez un nez, ta bouche une bouche et non pas deux fruits ridiculement petits, l'un dur et l'autre mou !...

Pour les cheveux c'est plus curieux encore : « Marienne avait des cheveux à la fois bruns et blonds et blonds selon que le soleil ou l'ombre avait au cours de ses dix-huit ans, porté dessus ».

« Ainsi l'épi de blé est moins clair que le chaume ».

Possible, mon cher maître, possible ! ... et libre à vous d'aimer les chevelures hybrides, mi-blondes, mi-brunes, idoines à servir de réclame aux produits de régénération capillaire ! Mais il ne faut pas nous faire prendre des vessies pour des lanternes, ni le soleil, cette grosse lanterne, pour un agent colorant.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Si l'épi qui est au soleil, est plus brun que le chaume qui est à l'ombre, pour les cheveux c'est le contraire : les mieux abrités sont les plus foncés. A défaut d'observation directe, ô poète que vous êtes, une vieille chanson du folklore des casernes vous l'aurait appris !...

VI. — L'ingénieux Gabriele

On commençait à oublier Gabriele d'Annunzio, poète, amant et aviateur ! Le vent a soufflé : la jeunesse ne lit plus les livres où le lyrisme, lui, souffle trop chaud ou trop fort. Et Gabriele a un peu trop de bouteille, vraiment, pour appeler sur lui l'attention, par des raids audacieux. Quant à l'amour..... à soixante-dix ans, il ne doit pas être commode de réaliser de retentissantes prouesses ! ...

Le vainqueur de Fiume peut-il, cependant, renoncer, dans sa retraite du lac de Garde, à cette publicité tapageuse qui fut la moitié de sa vie ? Point !..... et il rumine, en son château, l'idée originale qui, de loin en loin, attirera de nouveau le regard des foules !

Il trouve ! Récemment invité à faire quelque envoi pour une vente de charité, il adressa à l'organisatrice un mignon coffret contenant une dent de sagesse ! Et le précieux, bien entendu, n'était pas le coffret, ancienne offrande d'une maîtresse au visage oublié, mais la dent, la dent du poète !...

Les enchères, pour ce vieux bout d'os, ont monté à trois mille lires !

A présent, Gabriele est embarrassé ! Qu'offrira-t-il, la prochaine fois, qui soit de nature à exciter la curiosité publique ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Du fond du Tonkin, qu'il accepte ma modeste suggestion : un conte de La Fontaine, peut-être inspiré d'Anacréon, montre le diable fait quinaud par une femme, qui l'a mis au défi de redresser ce qu'elle lui donne, et qui frise éperdument !... J'ignore si d'Annuzio peut encore grapiller dans le verger où pousse ce genre de vrillon tenace ; mais un homme comme lui en a, dans ses coffrets à souvenirs, des blonds, des noirs et de ceux qui semblent dorés de soleil. Qu'il choisisse... et les enchères seront fantastiques, pour le plus grand bien des pauvres, et de sa gloire !

Trois mille livres pour une dent ! Alors, vous vous rendez compte, pour un.... !

VII. — Louis Roubaud

L'Académie française vient de donner un prix de mille francs à Louis Roubaud. Il a pris les mille balles. Il aurait pris cent sous !...

On peut tout attendre d'un homme qui, ayant choisi le beau métier d'écrire, interdit à son âme, à sa conscience, l'entrée de son cabinet.

La substance d'un livre doit être un élan du cœur, non un dessein ; celle des livres de Roubaud est un calcul ! On l'a accusé d'avoir été, dans certains de ses bouquins, anti-français ; mais non : il n'est anti ou pro rien du tout ! il choisit une attitude qui, pense-t-il, lui rapportera. Elle vient de lui rapporter mille balles !...

Car ce n'est pas son talent, nous pensez bien ! Le talent de Louis Roubaud est sec, de souffle court, velléitaire ; sa pensée est sournoise. L'homme ne prouve pas, il assure ! Il sait bien que ça suffit, si ce qu'on assure est scandaleux. Il

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

connaît la jobarderie monstrueuse, la demi-cécité des lecteurs métropolitains en matière coloniale. Et il en profite ! C'est lui qui a inventé le héros Nguyên-Thai-Hoc, ce jeune homme sans œuvre et presque sans culture, cet aigri prétentieux dont l'outrecuidance inouïe prêterait encore à rire, si l'on ne se souvenait que la mort a passé, et qu'il l'a reçue courageusement. C'est encore Louis Roubaud qui a magnifié l'autre héros, celui qui jeta la bombe de Shameen !

Nous sommes ici vingt mille Français qui voulons garder l'Indochine pour nous seuls : contre la France elle-même et contre vingt millions d'indigènes ; vingt mille Français bornés qui confondons la fortune de la France avec notre fortune personnelle ; (tout cela, Louis Roubaud dixit, évidemment !) et sur les routes que nous avons ouvertes, on ne voit que deux catégories de gens : des Français allant au dancing et des Annamites courbés sous des charges !

Eh bien ! je propose que ces vingt mille salauds que nous sommes fassent chacun la dépense d'une nouvelle sapèque ; ça fera trois cent trente trois francs trente trois que nous ajouterons volontiers au prix de Louis Roubaud, pour le dédommager de trouver moins d'estime que de pognon !

VIII. — Jehan Rictus

I. — Rien de plus triste que la vie de Jehan Rictus, rien ! ... sinon sa mort !

Ce bonhomme fut un poète, quoi qu'on en puisse dire. Parce qu'il a choisi des mots populaires, et largement usé de l'élision ; parce que ses vers sentent les petites rues et même le ruisseau, les pudiques et les puristes refusent au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pauvre qui soliloqua, le talent qu'ils accordent à de plats et pécunieux raseurs. Mais ils se trompent, ou cherchent à nous tromper; Jehan Rictus était poète, jusqu'au bout des ongles, des ongles en deuil!

Sa fierté de besogneux le fit rester besogneux. Qu'on songe au poète — bien moins poète! — des Gueux! Celui-ci devint riche, honoré, académicien! L'autre resta famélique, méprisé, méconnu. D'un côté un rude gaillard déterminé à sortir de la mouise et à ne jamais y retomber: Richepin! Et c'est d'avoir chanté la mouise des autres qui aura fait sa fortune, à lui! De l'autre, un rêveur obstiné, buté dans sa misère et dans sa rancune. Des deux, un seul sut vraiment vivre: celui qui, vraiment, ne vécut jamais. L'autre... l'autre a payé de tant de reniements et de volte-face l'habit vert, le champagne, les picaillons et les poules de la haute! ...

Ils sont morts très mal, tous les deux: l'un vautré dans les richesses et les honneurs dont il avait bruyamment affiché le mépris, l'autre en abandonnant au dernier moment, sans profit comme sans courage, ce qui avait été la raison de sa vie calamiteuse et sublime.

Quelque temps avant sa mort, en effet, on était venu trouver Jehan Rictus dans sa mansarde. Permettez qu'on réédite Les Soliloques du Pauvre, devenus introuvables en librairie, lui dit-on. Vous y trouverez un peu d'aisance, et ceux qui vous aiment pourront se repaître de votre pensée. Alors il refusa, disant que cela, justement, qui avait fait sa force et sa misère, l'abandonnait: « Il ne pensait plus ce qu'il avait écrit! »

A la fin vaincu! vaincu comme les athées que le prêtre convertit à l'heure que la connaissance les abandonne!... Triste!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

II. — Un homme comme Jehan Rictus, on ne peut pas le laisser mourir tout à fait tranquille ! Aussi je n'ai pas de scrupule : je reviens à cet étrange bonhomme, à ce poète déconcertant, à ce pauvre obstiné que la pauvreté indignait et qu'il s'y cramponna jusqu'à en mourir !

Détail savoureux et peu connu, ce gueux en rédingote avait un nom à tiroir : il s'appelait, devant l'état-civil, Gabriel Randon de Saint-Amand ! Ça ne l'empêcha pas de traîner toute sa vie la savate... pardon ! de vieilles bottines !

En 1924, il écrivait à un ami — ce solitaire avait des amis ! — qu'il venait d'abandonner des chaussures vieilles d'onze ans, refusant un ultime ressemelage !

Probablement, ce rêveur amer ne tira pas, des Soliloques du Pauvre ni de Fil de Fer, les ressources qu'il aurait pu demander à ces œuvres curieuses, originales, voire fortes et de pâte éminemment populaire.

Au fond, il devait être paresseux. On imaginerait difficilement l'excuse qu'il donnait, en ces dernières années, aux personnes qui eussent voulu le tirer de sa dèche et lui soutirer quelque œuvre nouvelle, aux fins de publication. Il invoquait alors la multiplicité de ses occupations domestiques ! En poète, en poète savoureux et involontaire, il décrivait, au long de lettres inimitables, les difficultés du célibataire faisant lui-même son omelette, le temps passé au ménage, à compter le linge sale, à recompter le linge propre, etc... Il n'en avait, vraiment, plus le temps de travailler ! ...

Quand je pense à Séverine qui, aux approches de la mort, écrivait encore onze articles par semaine ! ...

Pauvre Jehan Rictus ! Son courage fut probablement comme sa personne : maigre ! Mais son talent était bien curieux et original ! Dommage que l'un ait trop indolemment soutenu l'autre ! Dommage !...

Pas pour lui, qui a vécu à son idée et est mort de même ; pour nous !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IX. — Courteline

Il a prodigieusement diverti notre jeunesse ; il a rendu grave notre âge mûr ; c'est la marque de son génie, car Courteline avait, outre un talent remarquable, du génie.

La jeunesse, trop enthousiaste et qui n'a pas le temps de penser, saute sur l'apparent, s'en repaît, et passe. Ainsi Courteline a-t-il pu nous paraître un auteur gai. Il a le don du cocasse, des trouvailles d'expression et d'arrangement irrésistiblement comiques. Jeune, c'est surtout cela qu'on voit, sans s'apercevoir que cette teinte à demi-burlesque est un voile qu'il met pudiquement sur son cœur. Mais son cœur bat, douloureux, humain, plein d'indignation contenue, plein de pitié, plein de tristesse ; cela, on ne s'en aperçoit que dans l'âge mûr, quand on a écarté doucement le voile de gauloiserie et de joie posé sur les lignes.

Il est des gens qui resteront toujours jeunes c'est-à-dire légers ; ceux là considèreront toujours Courteline comme un auteur gai. Les autres, ceux qui savent vieillir, savent aussi qu'il fut un des plus émouvants écrivains du siècle. Pauvre brigadier Laguillaumette ! il a beau chercher « les biftons », c'est un pauvre bougre plié sous le poids des méchancetés militaires ; il n'a ni horizon ni clarté et se repaît misérable-d'une bordée à lever le cœur. Et les gaietés de l'escadron, vous les trouvez gaies, vous ? Pas moi ! A chaque page je respire l'odeur de l'immense cafard qui empreint toute intelligence encasernée. Et Boubouroche ? C'est gai, peut-être ? Non vraiment ! Sous la bouffonnerie des silhouettes et des situations, se dessinent deux êtres dont un, effrayant de cynisme et d'astuce, la femme, et l'autre, le cocu aimant et confiant qui n'a pas même de persévérance dans sa colère,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sont terriblement vivants et tristes. D'aucuns se tordent quand la femme arrive, à force d'audace, à ce que Boubouroche lui fasse des excuses parce qu'il a découvert l'amant caché dans le buffet; j'en ai ri aussi, jadis; aujourd'hui quelle pitié m'étreint pour le pauvre colosse qu'une mauviette mène par le bout du nez et qui, la colère passée, n'a même pas le courage de rester malheureux!

Aux Champs Elysées, Courteline rencontrera Molière!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE GEORGES PHILIPPAR

I. — Enfin ! La Commission d'enquête donne son avis, sur la perte du « Philippar » ! On va savoir pourquoi les gens ont brûlé, sans secours, sans recours...

Non ! non ! on ne saura pas ! Chacun aura fait son devoir, c'est tout juste s'il y aura eu incendie ! Toutefois, comme il est assez difficile de soutenir que le « Philippar » n'a pas brûlé, la commission a admis définitivement ce point particulier et accessoire, et a procédé à quelques interrogatoires au sujet desquels il est permis de regretter plus infiniment que jamais que Courteline soit mort !

Ainsi les passagers sont, par exemple, d'accord pour dire que l'installation électrique (elle était, officiellement, une installation modèle !) ne valait pas un clou. C'était de l'article de bazar, prévu pour 110 volts, qui ne les aurait d'ailleurs pas tenus, et à qui on en flanquait 220 dans les f... ils ! Et il est arrivé que le personnel, au cours du voyage, ait dit que c'était de la cochonnerie. C'était bien naturel !

Alors la Commission, aujourd'hui, interroge le personnel : avez-vous dit que c'était de la cochonnerie ?...

Oh ! naïveté des naïvetés ! mais bien sûr que non qu'il ne l'a pas dit ! ou que s'il l'a dit il ne s'en souvient plus !... Ah ça ! mais, est-ce qu'il n'a pas besoin de sa croûte, le personnel ? Est-ce qu'il peut, lui, pauvre petit, condamner, par une déposition nette, les puissantes compagnies qui gagnent de l'argent en salopant les installations ? Est-ce que le général, qui demande si la soupe est bonne, entend jamais un soldat, un seul, lui dire que la soupe est mauvaise ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

II. — L'installation était parfaite, il n'y a eu aucun attentat, tout le monde a fait son devoir, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il ! ...

Telle avait été, à peu près, la conclusion officielle de la perte du « Philippar ». Les morts... bien sûr ! il y a toujours des gêneurs ! Soit ! il y avait des morts ! Mais s'ils n'avaient pas eu de cercueil, ni de prières pour couler dessus, eux ils avaient coulé ! On ne peut pas tout avoir ! ...

Or il y a des gens entêtés. La chance les aidant — oh ! une bien triste chance : l'incendie de l' « Atlantique ! — voilà qu'ils vont obtenir qu'on revoie ça d'un peu plus près ! On va reparler des fils électriques, des cloisons, des tentures, des vernis. Et certains bonshommes, qui se croyaient vernis, auront à s'expliquer de nouveau. On va poser des questions insidieuses au commandant, sur ce qu'il faisait entre 1 heure 50 et 2 heures 15, soit entre le moment où l'alarme fut donnée et celui où on le vit arriver. Surtout, on va chercher à savoir pourquoi, à 2 heures 30, des passagers, réveillés par la fumée, ont pu se sauver par les coursives, alors que depuis quarante minutes personne de l'équipage ne pouvait passer pour les prévenir.

Car voyez-vous, dans cette affaire il y a eu bien des choses troublantes, mais il y en a eu, selon moi, une vraiment abominable : on a laissé dormir les gens ! Ont pu se sauver ceux qui se sont réveillés tout seuls ! Les autres...

Et dire que peu après la catastrophe, des bouches officielles ont proclamé que l'équipage avait fait son devoir, tout son devoir ! Dire qu'elles l'ont félicité !...

Et dire qu'on ne fera pas boire trente litres d'eau de mer à ces bouches-là !

III. — Il y a trop d'analogies fâcheuses et funèbres entre ce qui vient d'arriver à l' « Atlantique » et ce qui perdit le « Philippar » pour qu'on ne parle déjà plus de ces

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

deux magnifiques brûlots. Surtout, il y a eu trop de deuil et d'infinie tristesse dans ces catastrophes pour qu'on ne saisisse pas avec empressement le peu qu'elles ont pu déterminer de comique.

C'est, heureusement, une loi vérifiable : il y a toujours une note comique pour accompagner, en discrète sourdine, les plus grands sanglots. Ne faisons pas les difficiles : avons-nous tant de consolations ?

Donc les journaux de France nous apportent des détails amusants, concernant le pauvre « Atlantique ». Un des plus jolis, c'est l'avis d'une personnalité, qui s'est déclarée convaincue que l'incendie pouvait être attribué à l'imprudence d'un fumeur !...

Mince alors ! Nos plus beaux bateaux, orgueils de nos lignes, peuvent brûler complètement, être détruits en quelques heures par un bout de mégot ? Il fallait le dire ! On n'aurait mis personne dessus !... Et nous qui croyions que les dispositifs les plus modernes contre l'incendie... Après tout ! les extincteurs n'éteignent peut-être pas le tabac ? Il faudrait voir ! ...

Et puis il y a eu ce débat sur le mot « épave » ! On a évoqué l'ombre de Colbert, bon dieu ! Mais j'y pense ! ramasser quelque part en mer une grande chose flottante qui ne vous appartient pas, cela crée des droits et rapporte de l'argent ; en faire autant sur terre, d'une bagnole accidentée, par exemple, ça vous coûterait cher et ça vous rapporterait trois mois ! le Droit a de ces mystères ! ...

Quoi qu'il en soit, voilà des compagnies d'assurances qui perdent ou gagnent soixante-dix millions selon le sens qu'on accorde à un pauvre mot, et un mot de cinq lettres, encore ! ...

Et dire qu'il y a des gens qui ne donneraient pas dix sous quotidiens pour tous les mots que j'écris !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE GEORGES PHILIPPAR

IV. — Quelqu'un ayant assisté au désastre du « Philippar », et qui en porte de terribles traces, me disait qu'il était vraiment scandaleux qu'on ait donné un nouveau et important commandement au commandant Vicq. Et en effet, il paraît que, récompensé d'avoir valeureusement perdu le « Philippar », ce brave marin commande aujourd'hui le « Champollion »! Si par malheur le « Champollion » venait à sombrer ou à brûler, il faudrait nommer M. Vicq amiral!...

Or on a fait récemment une remarque intéressante. Les navires, anciens ou modernes, mais plus particulièrement les modernes, ont une propension d'autant plus vive à brûler qu'ils sont plus grands. Les petits bateaux ne brûlent pour ainsi dire jamais, eux qui n'ont pas de système de défense contre l'incendie.

On raconte à ce sujet que l'explorateur Stanley construisit à son usage un bateau de sept mètres de long et deux mètres de large, avec tout le confort moderne de l'époque; ce mouille-cul navigua très bien. Plus de soixante ans après, on le retrouva, dans une crique du Congo belge: il n'avait ni coulé ni brûlé! Il est aujourd'hui au musée d'Ostende.

Eh bien! vollà ce qu'il faut au commandant Vicq! Un joli petit sabot de sept mètres de long, sans coursives inutiles, sans vernis superflus, sans toute cette machinerie électrique qui ferait perdre la tête à un vieux loup de mer; un bon petit bateau avec un seul canot de sauvetage, traînant à l'arrière; un bateau sans orgueil, qui suivrait les côtes, tout doucement; un bateau sans thermo-tank, cette invention du diable, qui met, en cas d'incendie, de gigantesques chalumeaux dans les cabines, quand le commandant, occupé ailleurs, oublie de l'arrêter! ...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE YO-YO

On se rappelle qu'il parut et disparut, tel un météore ! On a rarement fait chose plus indigente ; aucune n'obtint succès si foudroyant ! Ces deux rondelles accolées ont, à la lettre, rendu marteaux des millions de gens ! Ça valait bien quelques feuillets !...

I. — Je suis content ! J'ai vu un yo-yo !...

C'était mon rêve ! J'aime à voir les choses qui ont une bonne réputation et un nom intelligent !

Donc j'ai vu un yo-yo. C'est deux rondelles, et une ficelle qui a l'étonnant privilège de s'allonger et de se raccourcir alternativement quand on s'occupe d'elle avec la main !

Naturellement, le yo-yo a la mine plutôt basse ; mais qu'on le taquine un peu, et il remonte ! Là il devient étonnant : il remonte des quantités de fois sans avoir l'air fatigué ! Il faut dire, pour être juste, que ça dépend des personnes ; il en est qui le font remonter, pourrait-on dire, rien qu'en se montrant à lui ; en face d'autres, il reste obstinément incliné vers le sol. Ça dépend peut-être de l'air qu'on a !...

Dans certaines mains habiles, il fait des prouesses, remontant à volonté avec, semble-t-il, à chaque élévation une nouvelle jeunesse. Les efforts de certaines autres ne tirent de lui que de pénibles soubresauts. De moins privilégiées encore n'arrivent qu'à lui imposer des mouvements mous et ridicules.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais en général il est extraordinairement vaillant, et j'avoue humblement qu'il fait l'admiration de ma quarantaine bien mûre !

Le yo-yo mérite sa gloire. Des centaines de milliers de gens, parmi les plus fins, passent des heures de leur vie quotidienne inclinés sur lui, anxieux de voir si, conformément à leur désir, il se relèvera toujours. Qu'il se fasse, si j'ose dire, tirer l'oreille, et les voilà pleins d'angoisse !

Le yo-yo a ses lettres de noblesse : à cause de lui, un nombre incommensurable de maris ont été faits cocus, et il a suscité déjà pas mal de coups de revolver bien placés. Les personnes adultes ne sont plus les seules à s'occuper de lui ; chaque soir que Dieu fait, bien des vieillards et bien des adolescents font mentalement une prière, afin que le petit yo-yo chéri se redresse ! Du moins on me l'a dit !...

II. — Je vous ai fait part, avec mon ingénuité habituelle, de quelques réflexions que m'avaient suggérées le yo-yo, son succès et ses amateurs. Antoinette a trouvé que j'allais un peu fort. Rendez-moi justice en pensant que ce n'est pas vrai ! Sous réserve des défaillances de toutes mes grand'-mères jusqu'avant Jésus-Christ, j'ai tout lieu de croire que je descends des Gaulois ; pourquoi serais-je point gaulois moi-même et dissimulerais-je mes origines sous un voile de pudibonderie fabriqué en Angleterre ? N'oublions pas la crise, achetons français !... Et la pensée française, même dans les sous-produits que je vous sers, se passe de vêtements. Elle n'est bien que toute nue !

Aussi ne lui mettrai-je pas de chemise pour vous parler encore du yo-yo. Ce diable de petit instrument rétractile à deux rondelles me donne du souci ! Il me fait douter de la vertu de nos institutions ! Parfaitement !

Nous avons fait des lois que nul n'est censé ignorer et à qui nul ne peut, en principe, se soustraire. Quiconque tente de prendre sur ses congénères un pouvoir illégal, se voit

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en butte aux lois et à leur rigueur. En somme les lois sont notre seul secours contre les audacieux dont notre intelligence et notre volonté sont incapables de nous défendre.

Or voici qu'un homme déterre d'un passé déjà séculaire, une petite idée bête comme chou ; il l'attache au bout d'une ficelle, et il la lance sur le pays. Et voilà que le pays mord, comme un brochet vorace ! Au bout du fil, notre nécrophore obscur tient des millions de gens, sur lesquels il y en a bien une dizaine d'intelligents, et il transforme le tout en une bande de maniaques agitant sempiternellement la main droite (à l'exception des gauchers) et mettant toute leur énergie, toute leur constance, tout leur cœur à faire remonter le yo-yo !

Et la loi ne punit pas ce bonhomme, qui a le pouvoir de rendre la patrie entière complètement idiote !...

III. — Voyez-vous ; je crains d'avoir été injuste envers le yo-yo ! J'ai longuement médité là-dessus, et je sors, tout contrit, de mon recueillement. Le yo-yo vaut mieux que je ne pensais, et son inventeur ne mérite pas l'ire des honnêtes gens. Ses rondelles sont innocentes, et sa malice ne tient qu'à un fil.

J'ai essayé. Comme tout le monde, j'ai chargé mon médius de titiller le yo-yo, et il a parfaitement réussi. En somme ce n'est pas difficile, ce qui est une qualité. Et l'on peut recommencer indéfiniment, ce qui n'irait pas sans dommage s'il s'agissait d'autres accomplissements.

J'ai jugé que les lois devraient punir un bonhomme prenant une invention passée et la jetant sur le présent pour l'asservir ; j'ai dit qu'avec le yo-yo un individu sans titres tenait sous sa coupe trente millions d'imbéciles, et que ça ne devrait pas être permis.

J'avais tort ! Aujourd'hui que j'ai moi-même vu le yo-yo se relever à mon appel, toujours prêt, toujours dispos, j'estime que son inventeur a bien mérité de la patrie. Les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

imbéciles ne sont pas seulement imbéciles, ils sont méchants, brutaux, vindicatifs, meurtriers. Il leur arrive de penser, et alors leur cerveau ténébreux enfante des monstres.

Avec le yo-yo, plus rien à craindre : il absorbe les sentiments et les énergies ; un yo-yoteur ne vous cherchera pas querelle, ne vous tuera pas au coin d'une rue, ne combinera pas pour vous enlever votre argent ou votre réputation ; une yo-yoteuse ne prendre pas le temps de tromper son mari avec son amant, ou son amant avec son mari, et d'ailleurs ceux-ci ne s'apercevront même pas de sa fidélité inaccoutumée : tous sont trop occupés !

Le yo-yo, qui monte et descend docilement, au moindre appel de quiconque le taquine, est un pacificateur de premier ordre. Nous n'avons plus qu'une chose à souhaiter, c'est qu'il remplace bientôt la croix gammée !....

IV. — Je m'étais promis de ne plus vous parler du yo-yo, mais je me vois contraint de me manquer de parole. C'est comme cela : quand une question me préoccupe, il faut que je la vide entièrement, que j'aille aux origines, que je trouve la fin finale ! Je dois être un scientifique qui s'ignore, égaré dans la littérature !...

Revenons donc au yo-yo. Bien des gens ont d'abord pensé que cette merveilleuse invention était issue du cerveau génial d'un contemporain. Il a fallu déchanter : le Directoire connaissait le yo-yo, sous le nom d'émigrette. Mais les recherches sont allées plus loin ! On a la certitude que les Grecs et les Romains connurent le yo-yo, et celui-ci, prétendent certains savants, est d'invention indienne.

Mes travaux et méditations me permettent d'affirmer aujourd'hui que ces savants se trompent, une nouvelle fois. Le yo-yo n'a pas été inventé par les Hindous mais par Adam lui-même, qui ne savait comment faire pour distraire sa compagne et atténuer les effets du fichu caractère qu'elle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avait. A cause du mauvais état des photographies du temps, on a cru longtemps qu'Eve avait cueilli la pomme, mais c'est une erreur : elle accrochait le yo-yo à une branche, car elle n'avait à sa disposition ni porte-manteau ni armoire.

Adam et Eve jouaient. Ils n'avaient que ça à faire. Ils n'avaient qu'un jeu, dont le secret, heureusement pour nous, nous est parvenu intact. Adam y ajouta le yo-yo. Le nom même de l'instrument est une preuve, et le plus antique document linguistique connu : Adam a appelé son invention « yo-yo », parce que, quand elle disait « yo-yo », Eve voulait dire : encore ! ...

V. — Je ne joue pas au yo-yo, ça, je le jure ! Et pourtant, le yo-yo commence à me faire perdre la tête ! J'aime mieux les trucs qui font mal à l'estomac, les cacahuètes par exemple. Vous l'avez déjà remarqué : avec un paquet de cacahuètes sur la table, vous êtes fichu ! Vous choisissez d'abord les belles ; puis vous grignotez les moyennes : enfin vous remuez les épluchures, sans en avoir l'air, pour mâchouiller les petits bouts ! Tout ça, en faisant autre chose : en jouant aux cartes ou en bavardant.

Et bien le yo-yo, c'est comme les cacahuètes ! Quand on a commencé on ne peut plus s'arrêter, même quand on fait autre chose ! Or le danger c'est que, si le paquet de cacahuètes s'épuise vite, le yo-yo est toujours prêt. Un yo-yo dans la poche, un homme est capable de toutes les folies ! Il mange en yoyotant, il marche en yoyotant ; un jour il aimera en yoyotant, cherchant à établir je ne sais quel impossible synchronisme ! ...

Déjà, le petit bonhomme qui vend des sucreries au cinéma me fait peur : il vend aussi des yo-yos ! Vous voyez ça d'ici ! Le yo-yo en même temps que les friandises ! On suçote en agitant !

Mais il y a plus grave ! J'ai vu dans la rue un jeune homme à bicyclette, marchant à bonne allure tout en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

yoyotant ! Nous verrons le conducteur d'auto yoyotant à soixante-quinze ; nous verrons le chauffeur de locomotive yoyotant à... à trente-cinq ! Nous verrons...

Nous verrons ce que nous verrons, parbleu ! mais Bouddha me préserve de jamais yoyoter ! S'il ne reste qu'un homme sain d'esprit, je serai celui-là !

Peut-être que je me fais des illusions !...

— Je n'avais pas à me faire tant de mauvais sang : le yo-yo est mort, comme toutes les choses stupides que seul l'engouement momentané faisait vivre.

Nous n'avons plus qu'à attendre !...

... A attendre un truc aussi bête, dont nous serons toqués pendant quelques mois !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

BRIBES, BRINS, BROUTILLES...

Plus fort que Voronoff !

Ça me rajeunit !... Combien de fois n'ai-je pas entendu cette expression jetée au vent parce qu'on parlait de choses passées, ou bien en justification de dépenses somptuaires comme poudre de riz, crèmes variées, robes de grandes marques, bijoux de prix, etc... sans compter les allusions que l'exclamation pouvait constituer, à des voronofisations récentes et discrètes.

Au fond, tous ces gens-là : vieux radoteurs, anciennes jeunes, ruines relevées, et aussi ces façades ravalées par massages, coutures, injections de paraffine, ponctions de graisse, etc... sont de fort médiocre ambition ! Quelques années suffisent à leur bonheur, et le comble du ravissement, pour une vieille coquette, est d'escamoter vingt ans !

Quelle misère ! Si je ne pouvais faire mieux, je n'essaierais même pas ! Heureusement que j'ai mon secret !...

Tenez, je ne suis pas rosse, le voici... faites-en ce que vous voudrez !

Je rêve !... Pas n'importe quoi, bien sûr ! Non ! je rêve que je suis seul dans la nature, une peau de bête couvrant en partie mon corps poilu comme un ours ; j'ai une massue à la main ; je marche avec précaution, car mon olfactif

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

extrêmement fin vient de me révéler la présence d'un confrère ! Il écarte les branches... je le vois ! Ou plutôt je la vois, car c'est une femme, une puissante femelle, avec des seins qui n'ont pas peur, des cheveux qui font ce qu'ils peuvent pour l'habiller, des biceps presque aussi gros que les miens, et des griffes plutôt que des ongles ! Je bondis ! Elle se sauve ! Je l'attrape par les cheveux ! Elle me griffe, me mord, m'envoie du genou dans le ventre ! J'ai jeté ma massue ! Alors je lui assène un crochet du droit à la carotide ; elle tombe ! Je la charge sur mon dos je l'emmène dans ma caverne, je la réveille avec de l'eau fraîche, je lui apprends ce que c'est qu'un homme !...

... et ça me rajeunit de dix mille ans !

L'Autobus

La plus belle chose du paysage tonkinois, ce n'est pas la con-gai trottinant sous la charge du balancier ; ce n'est pas le bambou gracile, l'aréquier maigre, le manguier sombre ; ce n'est pas le crabier bleu, blanc et roux dressé sur ses longues pattes : ce n'est pas le martin-pêcheur éblouissant ; ce n'est pas le coolie peinant avec patience entre les brancards d'une charrette chargée comme pour un buffle ; ce n'est pas ces refuges au toit cornu qu'édifièrent, en leur vertu tardive, tant de gens qui surent s'enrichir ; ce n'est même pas la pagode qui s'accroupetonne sous un banian : c'est l'autobus !

L'autobus tonkinois est une merveille ! Il est peint de couleurs éclatantes qu'une insouciance bien asiatique macule et rend affreuses en quelques semaines. Quand elle est neuve cette peinture est la seule chose neuve de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'autobus. Car un autobus tonkinois est toujours vieux même quand il est sorti du garage depuis peu : en quelques semaines il acquiert cet air respectable qui vient, aux autobus, des ailes bossuées, des radiateurs suintants, des teintes huileuses, des vitres cassées, des toiles arrachées, des phares borgnes.

Il est toujours bruyant comme un tonnerre imitation, un tonnerre en fer blanc ! Le fil de fer y remplace le boulon, le carton y remplace le verre, le culot y remplace la science. Car, même entre les mains d'un bé-con, un autobus tonkinois va toujours vite, le plus possible ! Et il est toujours plein, le plus possible aussi ! Si bien qu'en cas de rencontre ou de descente, on est assuré du résultat maximum !

Aussi plein qu'il soit, l'autobus n'est jamais complet : s'il n'y a plus de places assises même en tassant le monde, il y a des places debout ; après il y a des places accrochées aux portes, des places couchées sur le toit, des places allongées sur les garde-boue, des places en travers sur le capot ; quand tout cela est pris... il y a encore de la place !

Dans la rizière aussi, il y a de la place, et c'est pourquoi les autobus y vont, à la cadence de deux ou trois par mois. Ça n'est pas grave, d'ailleurs : on enterre les cadavres, on lave la voiture, on fait le plein d'essence et de monde et l'on repart, bruyamment et très vite, vers de nouvelles destinées !...

La touchante offrande

J'ai mis mon vin en bouteilles, un petit approvisionnement que je venais de recevoir de France : douze barriques. Juste ce qu'il me faut pour ma consommation personnelle. Je me fais faire un petit envoi comme ça, tous les ans.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'ennuyeux c'est que mon boy, en bouchant, a cassé une bouteille ! Si bien que cette année je serai un peu à court. Enfin je m'arrangerai ! ...

Je n'ai pas fait de reproche à mon brave homme de domestique, car il avait bien des excuses : en ce moment il a sa femme avec lui ! Et aussi son gosse !

Alors quand il a un moment, il joue avec son gosse. Et si le gosse dort, il joue avec sa femme ! Il a droit à quelque indulgence ! Sa femme habite au village, quelque part, loin, dans la province de Bac-Ninh. Elle fait valoir le petit lopin de terre familial. De temps à autre elle vient chez moi avec son moutard, pour passer quelques jours avec son mari.

Cette fois-ci, elle devait rester encore plusieurs jours, quand le boy m'apprit qu'elle était partie ce matin, brusquement. Mais pourquoi ? demandai-je. Parce qu'il a plu ! me répondit-il !

Je n'ai pas compris tout de suite, mais il m'a expliqué : cette grosse pluie a détrempé la terre, et on va pouvoir planter le riz !

C'est vrai ! ... il m'avait dit déjà : « cette année, rien du tout ! ... un peu de maïs... beaucoup malheureux !... » Alors, comme il pleut, pas de temps à perdre ! Adieu l'amour et les jeux, vite, au travail dans la glèbe molle ! Pas même le temps de dire, comme d'habitude, un respectueux au revoir au patron ! ...

Et je pense au geste touchant de cette femme qui chaque fois qu'elle vient à Hanoi, m'offre un peu de riz, du riz choisi, bien blanc, de ce riz qui lui donne tant de mal et qu'elle n'est pas sûre de manger toute l'année ! Du riz !... Mieux pour moi que des porcelaines, des soies ou des choses toutes dorées ! ...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'Affaire Mouillefarine

Je veux vous parler de l'affaire Mouillefarine! Une affaire délicate, un nom pittoresque. Donc, Mouillefarine est pêcheur à la ligne, ce qui indique un tempérament pacifique, mais il pêche dans les eaux défendues, ce qui révèle un caractère rebelle; n'avons-nous pas, tous, une double nature?

Pas les gendarmes! Ils n'ont, eux, qu'une nature: cœrcitive! Tant et si bien que, chaque fois qu'ils suprennent Mouillefarine à pêcher, ils lui collent une contravention. Seulement voilà! ... Mouillefarine ne paye pas! Il pêche, il refuse d'obéir... et ne paye pas les amendes!

Le parquet s'est ému. Il a poursuivi Mouillefarine, l'a condamné. Mouillefarine a fait appel! Et là, devant la seconde juridiction, il a sorti victorieusement un argument impressionnant et singulier: A l'endroit où je pêche, a-t-il dit, Waldeck-Rousseau venait pêcher aussi; un jour, les gendarmes lui ont collé un procès-verbal, mais ce procès-verbal, j'en apporte la preuve, n'a jamais eu de suite. Par conséquent ceux qu'on dresse à ma charge n'en doivent pas avoir non plus! Et j'ai le droit de recommencer! Etes-vous magistrats de la République, oui ou non? Et la République porte-t-elle, dans sa devise, l'égalité, entre la liberté et la fraternité? Si vous êtes des faux frères, si vous n'êtes pas libres, si l'égalité est une blague, enfin s'il y a deux justices, dites-le donc!...

Ils l'ont dit!

Ils ont collé vingt francs d'amende et six cents francs de dommages-intérêts à Mouillefarine!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais Mouillefarine ne l'a pas volé car, sous ses airs farauds, c'est un imbécile. C'est un imbécile d'avoir posé une question pareille : tout le monde sait, depuis La Fontaine (et même avant !) qu'il y a deux justices. Et beaucoup considèrent que si le « vulgum pecus » pouvait faire impunément ce que font les puissants, il n'y aurait plus moyen de vivre ! ...

Circulation

I. — Voilà : il était tard ! Et quand il est tard, je ne suis pas toujours très sûr de mon jugement ! N'allez pas croire des choses : je veux dire qu'à certaines heures le sommeil me gagne, c'est tout. Donc je crois bien que je rangeai ma voiture devant un café ; je n'en suis pas certain : je vous le dis, il était tard !

Puis je m'attablai ; ça j'en suis sûr ! Et je commençai à boire : là-dessus, je ne puis pas me tromper !

Je commençai... et je dus m'arrêter, car un agent de police — je vous l'affirme, je ne rêve pas — me demanda poliment, très poliment même, de mettre ma voiture ailleurs. Il en parlait à son aise ! Je me levai, comme je pus, je mis en marche, selon mes moyens, et je mis mon véhicule ailleurs, c'est-à-dire trois mètres plus loin. Mon demi m'attendait, mais l'agent avait l'air si content que je pouvais pas le lâcher comme ça. Je lui pris donc le bras, avec la familiarité déférente qu'autorise la nuit, et je lui posai des questions, auxquelles il ne répondit pas. Du moins je ne me souviens plus de ce qu'il put répondre.

« Monsieur l'agent, lui disais-je, pourquoi une bordure de trottoir est-elle automobilable ici et pas là ? Quelle séparation symbolique vous oblige-t-elle à m'obliger (ça je me

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

souviens, je l'ai dit !) à faire trois mètres au ralenti, ce qui use mon démarreur et encrasse mes bougies ? »... Puis, voyant un pousse-pousse lanterne éteinte, je dis encore : « Monsieur l'agent, voici qui est plus important que mes trois mètres, n'est-il pas vrai ? »... et comme il restait impassible, je repris : « Ce cycliste tourne à gauche, à gauche, vous dis-je ! »... et l'agent restait de marbre !

Alors, impatienté, je m'écriai, montrant le petit lac : « Cette femme se noie ! »... Du coup, il se précipita ! Et tandis qu'il se penchait, la main en visière pour voir la victime supposée, je lui lançai un formidable coup pied au derrière ! Il fut projeté dans l'onde, qui se referma sur lui !... Et il ne reparut plus !

Du moins je crois que ça s'est passé comme ça ! Mais, vous savez, il était très tard !...

II. — Il m'est arrivé une autre aventure originale. Voulant, peut-être, me contraindre à munir ma voiture de l'éclairage code — car je n'aime pas à soupçonner mes semblables de mauvais desseins ! — un astucieux gaillard a dévissé les glaces de mes phares et subtilisé mes ampoules. En pleine ville, sous un bec de gaz électrique, entre sept et huit ! ...

Je ne me plains pas : il aurait pu emporter les glaces ! Il aurait même pu emporter la voiture. En somme, il a été bien gentil.

Pour ne pas être tout-à-fait sans lumière, j'ai allumé la lampe de plafond et, cornant comme un perdu, je suis rentré chez moi. Malheureusement, pour rentrer chez moi j'ai dû passer plusieurs carrefours. A chacun, l'agent de service s'est intéressé à mon sort : il m'a sifflé, m'a fait des signes, m'a crié quelque chose. Et j'ai rencontré plusieurs agents cyclistes, qui se sont pareillement occupés de moi avec insistance. Je leur répondais respectueusement, d'un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

air navré, avec un geste d'impuissance et de désolation : mes phares aux pupilles énucléées étaient bien, hélas ! aveugles pour jusqu'au lendemain.

Ils étaient gentils, eux aussi : leur droit était de me punir et ils n'en usaient point !

Mais ce n'est pas de cela que je suis reconnaissant à la police municipale, c'est d'avoir marqué la différence qu'elle faisait en moi, honnête citoyen, et un voleur ! Le voleur a pu opérer en pleine lumière, en pleine rue : la police ne l'a regardé que d'un œil méprisant, si même elle a daigné le regarder ; mais moi, sitôt que ma situation ne fut pas, malgré moi, parfaitement régulière, un effectif d'une brigade, au moins, s'attacha à ma personne, m'honorant d'une attention pleine de sollicitude et de persévérance !...

Ça c'est des choses qu'un homme n'oublie pas !

Noblesse n'oblige point !...

Le national-socialisme est une révolution. Le fascisme aussi. Ils le disent. Peut-être bien que c'est vrai. Il y a des révolutions dans des sens très divers !

Ainsi la révolution allemande n'abolit pas la noblesse, elle entend, au contraire, en garantir l'authenticité. Et comme la race aryenne est, Hitler dixit, la première dans le monde, il va de soi qu'on ne peut être vraiment noble que si l'on est aryen tout ce qu'il y a de pur.

Donc, pour être réputé noble en Allemagne, désormais, il faudra établir l'origine aryenne de ses trente-deux derniers ancêtres ! Les trente-deux positions de la famille seront vérifiées sévèrement !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Alors, j'ai le regret de leur annoncer, les hobereaux peuvent renoncer d'avance à leurs baronnies! Car pour prouver la pureté aryenne de leur sang, il leur faudrait d'abord attester sans réplique possible qu'aucun de leur trente-deux derniers ascendants n'ait jamais été cocu. On sent tout le ridicule d'une pareille supposition!

Les baronnes, les comtesses et les marquises ont ceci de commun avec les femmes sans particules, qu'elles ont un secret penchant pour les beaux gosses. Et la nature, qui a quelque chose d'incontestablement prolétarien, a souvent mis de beaux et jeunes manants à côté de vieux podagres couverts de titres. Contrairement à l'avis souvent répété de leurs maris, les belles dames pensaient — et même savaient — que ces jouvenceaux n'étaient pas si pendards que cela!... En tout cas, plus d'une a voulu vérifier.

Il n'y a plus un noble en Allemagne... ni ailleurs, si, dans chaque famille, trente-deux grand'mères ont dû être rigoureusement vertueuses, chacune seulement pendant trente-deux ans! Ou même trente-deux mois! ...

Taxe sur les chiens

Molosse! Ici! ...

Là! écoute-moi bien sans bouger! ... Oui! je sais, ne pas bouger, voilà qui est difficile aux quatre livres de nerfs qui constituent le fils de ta mère! Ça ne fait rien! N'oublie pas, rognure, que si je t'ai donné un nom destiné à en imposer, en dépit de ta taille réduite, c'est que je ne voulais pas m'avouer à moi-même que j'étais le propriétaire d'un roquet! ... Allons tais-toi, chien d'ivrogne!

Molosse, tu vas commencer à me coûter cher! Le fisc t'avait généreusement ignoré jusqu'à présent, mais tu fais

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

trop de bruit pour que je puisse compter qu'il t'ignorera désormais ! Tu vas me coûter une piastre, une piastre qui ne me rapportera rien, et une médaille que tu perdras le premier jour. Or, ce n'est pas juste. On aurait dû t'imposer au poids. Tu ne m'aurais même pas coûté trente sous, tandis que tu vas revenir aussi cher que le grand berger d'en face, sous les pattes duquel tu peux passer sans qu'il s'en aperçoive. Tu ne le fais jamais ? Parbleu ! il aurait peur de toi, je sais bien ! Tu n'en ferais qu'une bouchée !... Allons ! ici Molosse ! ...

A propos de bouchée, je vais te dire une chose : fais bien attention ! Non seulement je serai obligé de payer double, si tu te fais prendre en vadrouille, mais tu risques, gras et dodu comme tu es — tu me ruines, petit porc ! — de passer pour un chien de boucherie ! Un chien de boucherie, entends-tu, cochon de chien ? Est-ce que tu approuves cette prose de M. le maire qui entrevoît très bien la possibilité de te débiter en côtelettes, gigots et saucisses ? Or ce n'est pas de la blague mon vieux, tu risques bel et bien d'être mangé si tu sors, c'est arrivé à de plus maigres que toi ! Alors tiens-toi tranquille ; évite cette porte pas toujours bien fermée par le boy ; fuis cette balustrade que tes deux kilogs survolent avec facilité ; reste... hep ! Molosse !... Molosse !... ici !...

Ça y est ! Le voilà encore f... le camp !

Dancing au bord de la mer

J'ai passé une bien bonne soirée ! La brise de mer était délicieuse, et la bonne volonté de nombreux ventilateurs la renforçait presque inutilement. Comme la salle était pleine, je n'avais pu trouver qu'un coin de table, près du jazz. Mais

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quel observatoire ! Tout défilait devant moi : les boys ahuris, le gérant affairé, puis les danseurs tristement extatiques !... De tels avantages impliquent compensations. C'est de charmantes enfants, un peu échevelées, qui m'apportèrent la première. Elle avaient des jambes, moi aussi ; des bas et j'ai des chausettes ; au surplus, la salle si bien ventilée ne laissait la vie tranquille à aucun insecte ailé ; dois-je croire que mon vieux cuir poilu tente moins les moustiques que la peau plus tendre et plus glabre des jouvencelles ? Toujours est-il qu'une d'icelles prétendit être piquée, en quoi nul n'osa la contredire ; on n'en était qu'au potage ! Aussitôt, un instrument vigoureusement symbolique fut apporté et les tibias de la demoiselle arrosés de fiy-tox. Ce fut une folie ; incontinent toutes les dames de la société découvrirent à leur tour qu'elles étaient piquées, et la pompe merveilleuse saupoudra leurs mollets, et nos plats d'une poussière liquide et puante.

Je mangeai un potage au fly-tox, du poisson au fly-tox, des légumes au fly-tox et un rôti au fly-tox, cependant que tous ces mets avaient d'autres noms sur le menu.

Pourtant, il n'est odeur qui dure ou à laquelle on ne s'habitue, quand elle n'est point trop renouvelée. Aussi pensais-je avaler un café... au café ! quant le gérant, d'un geste énergique répandit sur le sol une poudre blanche que les ventilateurs et les pieds des boys transformèrent en nuages légers, si bien que mon café fut sucré avec du talc !...

Mais quelle compensation ! Des espèces de cadavres tristes s'avancèrent, deux par deux, et marchèrent en couples étroitement enlacés, soulevés de tressautements mocabres. Pas de sourires sur toutes ces faces résignées, pas d'abandon en ces bustes rigides, pas de grâce en ces tibias automatiques. Et une conviction me venait de ces danseurs mornes, de ces airs brutaux et de cet orchestre de sauvages : on fit rudement bien d'enchaîner Christophe Colomb, qui avait eu l'imbécillité de découvrir l'Amérique !

On aurait dû l'enchaîner avant !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La mort de l'ours

Mourma est mort ! Ça ne le changera pas beaucoup, en ce qui concerne la place mise à sa disposition, du moins ! Il avait une cage avec des barreaux, trois mètres de côté... il a une cage en terre qui le serre un peu plus, c'est toute la différence !

... Et aussi que maintenant il est bien plus tranquille ! Il ne fait plus peur à personne et il n'a plus peur de personne ! Quant aux étonnements résignés qu'il a promenés de foire en foire pendant si longtemps, ils ont fait place à la grande stupeur définitive. Sa vie fut une frayeur réciproque, des hommes à lui et de lui aux hommes, car il n'y a rien de logique sur la terre. Où la logique je vous prie, quand la crainte accompagne incessamment la vie du plus doux, du plus paisible des êtres ?

Pour tout dire, Mourma était un ours, un ours qui avait l'air sanguinaire, violent, cruel et qui n'aimait que le miel et les noisettes ! Les gens devant qui il faisait des tours, jouissaient de la crainte exquise de le voir manger son dompteur, tandis que lui, modestement, esquissait des pas lourds, dans la crainte de jouir d'un coup de fouet.

Il a eu longtemps une illusion : tandis que la foule la plus bigarrée se pressait devant lui, il a cru que c'était lui qui était au spectacle ; il faisait bien quelques exercices, marchait debout, jonglait, dansait, mais le public était soumis à d'autres lois, s'asseyant en rangs sur des bancs rudes, entrant à la queue leu leu, payant à l'entrée avec de petites pièces rondes ou de petits morceaux de papier. Et Mourma, obéissant, pouvait bien croire que c'était lui le spectateur, puisque le public, indéfiniment, obéissait, lui aussi !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il a connnu de la terre les places publiques, les faubourgs, les trompes d'autos, les coups de carabine. Quand il grognait, les rangées répondaient par un murmure de « ah ! ... » Parfois, une femme du peuple entrait, avec un petit sur les bras. Cela éveillait, chez Mourma, de vagues idées... Il n'avait connu ni les bois ni les petits, mais il sentait confusément que c'était là ce dont les hommes l'avaient privé qui aurait eu pour lui le plus de prix, et il lui semblait qu'il aurait bien su, quand même, lécher longuement un petit ours et jouer avec lui, en le roulant doucement dans ses grosses pattes...

Ingénieux !

J'ai un ami qui est de la police. Je l'avoue ! Cet homme de bien qui ne fut comme beaucoup d'entre nous pas maître de sa destinée, a parfois des idées intéressantes.

Ainsi hier. Nous parlions de ces inculpés qui pris en flagrant délit, ou bien sur de simples conjectures, avouent, nient, donnent des renseignements, se rétractent, enfin rendent difficile le rôle de la police et, par voie de conséquence, celui de la justice itou.

Or d'après mon ami, c'est bien simple : on peut, matériellement, rendre impossibles ou superflues les variations de ces messieurs les assassins, voleurs, conspirateurs, etc...

— Tu comprends, me dit-il on n'a qu'à tourner ! Une brigade volante, montée sur Ford ; y a-t-il un crime en cours d'exécution, ou prévu, une manifestation dont on se doute... hop ! en route ! On arrive sur les lieux, on braque la camera et on tourne ! Après, le type qui a frappé ne pourra pas

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dire que, ce jour-là, il était chez le cousin du petit frère de la belle-sœur de son oncle !

— Et la nuit ?

— On enregistrera les sons ! Le chien de celui qui aura crié reconnaîtra la voix de son maître ! On identifiera les coups de feu ! ...

— Tu vas prendre un coup de chaleur ! ... Et si vous n'êtes pas là, nigaud ?

— On tournera pendant les interrogatoires ! Ils avoueront, d'abord, comme ils font tous ; mais après ils ne pourront plus nier : le haut-parleur leur fermera le bec ! ...

— Je vois ça ! Une installation moderne, dans la chambre des aveux spontanés ! Mais, dis-moi, sans vouloir te fâcher ne dit-on pas que vous avez, vous agents de police, la main un peu lourde, justement quand il s'agit d'extraire ces aveux qui ont souvent des racines croisées ? Alors si on voit ça, sur la bande ? ...

— Ah ! fadat !... Et les ciseaux, alors ? A quoi ça sert, les ciseaux, dis ?

Un cas épouvantable

Cet homme s'était marié avec une veuve, laquelle avait déjà une grande fille, dont il devint, par conséquent, le beau-père ; son propre père venait souvent voir la petite famille, et comme l'amour n'a pas d'âge, il s'éprit de la belle-fille de son fils, la demanda en mariage, fut agréé, enfin l'épousa. A ce moment, notre homme devint donc le beau-père de son père, qui fut à la fois son père et son gendre, et sa belle-fille, tout en restant sa belle-fille, devint sa belle-mère.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Jusque-là, rien d'excessivement grave. Malheureusement, sa belle-fille eut un garçon joufflu qui fut une joie pour tous excepté pour le misérable dont je parle, car il se trouvait, par cette naissance, être, par alliance, le grand-père de son frère. Ce n'était rien! Il eut lui-même un fils, qui fut le beau-frère du père de notre homme et, en quelque sorte, l'oncle de son propre père. Le malheur rôdait autour de l'infortuné dont je conte la véridique histoire. Qu'allait-il encore lui arriver?

Il ne lui arriva plus rien! Mais les êtres faibles s'habituent à l'adversité comme nous nous habituerions, vous et moi, qui sommes des êtres forts, au luxe, à l'abondance et à la bombance. Dès qu'il n'eut plus de nouveaux motifs d'être malheureux, il le devint horriblement! Il lui semblait manquer de quelque chose!

Il se creusa la tête pour y chercher une bonne cause de souci, il regarda les toits, comme pour implorer la tuile tutélaire. Le souci ne se fit pas attendre. La tuile tomba!

C'est qu'en réfléchissant sur son cas étrange, le bonhomme s'aperçut soudain que, depuis longtemps, ce cas était épouvantable. En effet, sa belle-fille étant devenue sa belle-mère, et sa femme étant la mère de cette belle-mère, il était, lui, depuis le mariage de son père, le petits-fils de sa femme! Mon dieu après s'être arraché quelques cheveux, il en eut pris son parti, mais ce n'était hélas! pas tout: étant le mari de sa femme qui était sa grand'mère, il était son propre grand-père!...

Il en est mort! ...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Lendemain de réveillon

Il faisait frais, l'eau était fraîche, celle qu'on buvait comme celle dont on se lavait. Celle qu'on buvait ? Hé oui !... Ne faites pas les malins ! Regardez-moi bien droit dans les yeux, tous, et dites-moi sans mentir si vous n'avez pas bu de l'eau ce matin ?...

Vous avez bu de l'eau ! Vous y avez même ajouté, pas tous mais certains, de ces substances dont un préjugé populaire veut qu'elles soient idoines à remettre en place les estomacs qui ont momentanément abusé de l'existence : la magnésie bismurée et le bicarbonate de soude !

Je n'ai pas été à ces extrêmités redoutables ; j'avais pourtant, au réveil, cette sensation, déjà éprouvée mais à laquelle on ne s'habitue pas facilement, d'être provisoirement transformé en animal invertébré. Et vous ?

Puis, dans ma tête chancelante, les souvenirs ne se raccrochaient pas bien les uns après les autres ; ils avaient un peu l'air d'être saouls, et il en manquait. Par exemple, entre une soirée chaleureuse, battant son plein, et le moment où je reconnus que j'étais allongé auprès d'Antoinette, il y a un fâcheux hiatus ; c'était avant-hier, un avant-hier qui avait dû devenir hier depuis pas mal de temps sans qu'on s'en soit aperçu ; je revois les gens charmants qui me recevaient, puis je me vois sous les couvertures ; je n'ai pas quitté les premiers, je n'ai pas ouvert les secondes ! Pourtant j'ai bien dû rentrer !... Et je conduis moi-même ! ...

Hier... c'est bien simple, hier j'ai recommencé ! Mais si je me souviens parfaitement comment je rentrai dans la nuit, j'ai le souvenir d'un réveil plein de haine ! Jamais je n'aurais

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cru qu'on pût haïr à tel point le champagne et les merveilleux repas! Et quand je pense que, selon les saintes écritures, il y a des gens qui retournent... ah! taisez-vous!...

Pas besoin !...

Encore que je ne les comprenne pas toujours — voyez si je suis franc! — les auteurs nouveaux m'intéressent. Il est toujours curieux de voir du neuf. Les novateurs disparaissent en grand nombre, ainsi que leurs prétendues trouvailles, mais ils ont précédé les grands hommes, favorisé leur venue. Je gage qu'en cherchant bien, on trouverait quelques hurluberlus pleins d'audace mais de peu de jugement qui préparèrent la venue et l'installation des grands classiques; de même pour les romantiques. Les hommes qui réussirent dans une voie nouvelle n'ont fait qu'élargir cette voie que d'autres, moins talentueux, surtout moins éclairés, avait indiquée ou même jalonnée.

Mais ce qui est vraiment risible, triste aussi, c'est le dédain fulgurant qu'ont parfois, pour leurs illustres devanciers, ces chercheurs qui ne sont pas sûrs du tout de trouver quelque chose. Vous ne connaissez peut-être pas Léon-Paul Fargue? Moi non plus! Au risque de passer pour un Ostrogoth, j'avouerai même que je n'ai rien lu de lui. Il paraît que je n'y perds rien car je n'aurais rien compris à la lecture de ses œuvres; les uns diront que c'est parce qu'elles sont incompréhensibles, les autres parce que je suis trop bête. Peu importe!

Mais Léon-Paul Fargue a écrit, au moins, une phrase claire; la voici: « L'art n'a pas besoin de luxe, de grands particuliers comme Chateaubriand, pédicure pour reines

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

barrées. Byron, coiffeur d'orages. Vigny barre de nouille peinte en acier, Lamartine, fantôme en rédingote, d'Annunzio, sorcier de musée Tussaud, etc... »

Evidemment ! Chateaubriand, Byron, Vigny, Lamartine, d'Annunzio, l'art n'en a pas besoin ! ... Il serait peut-être plus juste de dire qu'il n'en a plus besoin ! Car il a été assez heureux de les avoir ! ...

... Et nul, sauf lui-même, bien entendu, ne peut affirmer que l'art ait besoin de Léon-Paul Fargue !

Dire que, s'il réussit, cet insulteur de vieux maîtres, il deviendra pompier comme pas un !

Naanar

Vous rappelez-vous avoir tracé des lignes, vous ? Non sans doute, car vous étiez de ces petits enfants bien sages auxquels le maître enseigne avec plaisir, comme vous êtes aujourd'hui de ces lecteurs indulgents pour lesquels il est presque agréable de se casser quotidiennement la tête. Mais moi, qui devais plus tard faire tant de pensums, j'ai fait des lignes, étant petit, des cinquante lignes, des cent lignes même plus ! J'avais inventé un porte-plume multiple qui me permettait de tracer jusqu'à trois lignes à la fois. Malheureusement il traçait trois fois le même texte, irrémédiablement, et le maître s'en est parfois aperçu ! Et puis j'écrivais, gros, large, le plus gros et le plus large possible !...

C'était parce que j'y avais intérêt, l'essentiel étant pour moi d'arriver le plus vite possible au bout du nombre de lignes fixé.

D'autres enfants ont eu, il y a des millénaires, des lignes à tracer. Mais comme ils les traçaient avec un style, sur de dures tablettes, ils avaient intérêt eux, à écrire petit ! Et ils ne s'en privaient pas !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

On a découvert, il y a trois ans, en Chaldée, les ruines d'une école et, parmi les décombres, des tablettes d'écoliers qui ne se doutaient certainement pas qu'en faisant des pensums ils travaillaient pour une très lointaine postérité.

L'un d'eux eut, positivement, à faire des lignes. Exactement, le maître lui donna l'ordre, en punition de quelque étourderie, de tracer un certain nombre de fois cette phrase éloquente : « Grand est Naanar, le roi d'Ur » ! Mais le gosse n'avait pas le feu sacré ; son style était lourd à manier dans la pâte résistante ; aussi, s'il donna à la grandeur du roi Naanar, une proportion suffisante en commençant, et une lisibilité de bon aloi, il la diminua peu à peu, si bien qu'à la dernière ligne le roi d'Ur n'est plus qu'un petit roi de rien du tout, dont on peut à peine déchiffrer le nom !

Et j'admire que le temps ait donné raison à l'écolier !

Car Naanar, ! hein ? entre nous ?... vous connaissiez ?

Ménage modèle

Le ménage Mollisson, voilà un ménage modèle ! Que sont nos pauvres petits ménages auprès de celui-là, nos ménages où la femme ne peut pas s'absenter de cinq à sept sans éveiller de graves soupçons, où le mari ne peut pas revenir un quart d'heure en retard sans qu'on cherche les billets dans ses poches et les cheveux à ses boutons !

Vraiment, nous ne savons pas vivre et, au train dont nous allons, nous n'aurons même pas appris quand nous serons morts ! La séparation nous pèse et nous cause mille tourments, mais étant ensemble nous nous trouvons réciproquement insupportables ! Telle épouse juge son mari

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

assommant et ridicule, et quand il la prive de sa présence une demi-heure de plus qu'elle n'y comptait, elle lui fait une scène. Pareillement font les hommes qui, il faut bien le dire, ne sont ni plus intelligents ni meilleurs.

Mais le ménage Mollisson ! Ah ! celui-là ! ...

— Tiens, Amy ! ... C'est vous ? D'où venez-vous, darling ?

— Du Cap, chéri ! Et vous partez vous-même, off course ! Où allez-vous ?

— A New-York ! Mais je reviendrai ! Serez-vous là ?

— Excuse-me, je crois que je serai à Téhéran. Mais ça ne fait rien. Bon voyage, dear ! ...

— Bon voyage, Amy. Kiss me...

— With pleasure, darling ! ... Kiss me...

Voilà des gens qui ne se disputent jamais !

Et dire qu'on nous apprendra un jour que leur ménage — même celui-là — aura commencé à battre de l'aile !...

On remarquera toute la sagesse de ces lignes : depuis qu'elles furent écrites, les époux Mollison ont entreprit des choses ensemble ; eh bien ! ça leur a porté la poisse ! A New-York ils ont cassé leur appareil, dans Londres-Melbourne ils ont échoué.

Voilà ce que c'est !...

Bateaux engloutis

Les Italiens, au début, pensaient bien retirer du lac Némi les trésors de Caligula. Ils n'ont trouvé que deux vieilles barcasses délabrées, qu'ils ont estimées magnifiques,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

par orgueil. Mais au fond de leur cœur ils ne sont pas satisfaits. Et ils pensent à autre chose !

Lors de la bataille de Salamine, le nommé Xerxès eut neuf cent sept bateaux coulés, pas un de moins ! Or les Italiens, ayant réussi dernièrement à repêcher dans le port de Rhodes une galère vénitienne qui y dormait depuis quatre cents ans, songent que Salamine, mon dieu, ça ne date que de deux mille quatre cent treize ans : cinq fois plus de temps mais neuf cent fois plus de rafiaux ! ça vaut peut-être la peine d'essayer ! ...

Ils ne doutent de rien ! Toutefois, comme jusqu'à présent les trésors anciens sont restés noyés et que l'intérêt archéologique seul a été servi par la remise au jour des vieux mouille-culs coulés autrefois, je crois devoir indiquer à notre sœur latine une opération relativement facile et d'une originalité incalculable.

Il y a deux ou trois cent mille ans, à peu près, plutôt plus que moins, un individu de mauvaise mine, poilu comme un ours, regardait flotter des troncs d'arbre ; et il remarqua qu'un arbre creux flottait mieux qu'un plein. Alors, avec beaucoup de mal et des éclats de silex, il creusa un tronc d'arbre, le poussa à l'eau et, bravement, s'assit dedans, un instinct bizarre lui enseignant de ramer avec ses mains, comme il avait vu des oiseaux ramer avec leurs pieds. Or mes recherches personnelles me permettent d'affirmer que ce vénérable canot sans rame, voile, ni gouvernail, que cet ancêtre de toutes les galères a été coulé par accident. On pourrait peut-être retrouver cette relique sans prix !... Il n'y a qu'à chercher l'endroit, d'après les documents de l'époque, et immerger les scaphandres...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'Olympe et la paix armée

Robert Delavignette a publié un article intitulé : « Prière à Minerve, déesse de la raison et de l'olivier et des huiles végétales ». Voilà un titre qui me plaît ! Il joint l'utile à l'agréable et j'espère que sa cocasserie est bien voulue, qu'elle n'est pas fille de la fantaisie étourdie d'un typographe.

Mais il a quelque chose qui me chiffonne : si vraiment la fille cérébrale de Jupiter a l'olivier dans ses attributs, pourquoi est-elle née toute armée ? La paix armée... hum ! pour être vieille comme les dieux, la combinaison n'a jamois été bien fameuse ! Et cette raison casquée, qui s'appuie sur une pique ! ...

Les hommes d'autrefois n'avaient, dans leurs inventions, décidément guère plus de logique que les hommes d'aujourd'hui. Et leurs connaissances en botanique n'étaient pas meilleures. Les plantes doivent avoir leurs préférences, qu'on peut essayer de deviner ; l'olivier pacifique a pu voir avec attendrissement pleurer un dieu fait homme, mais il ne devait pas pouvoir souffrir sa marraine, cette agaçante virago, sûre d'elle, lance au poing ! Comme c'est malin d'avoir raison quand on est le plus fort, et qu'on a un papa prêt à foudroyer les gens s'ils discutent ! Paris n'était qu'un gamin sans expérience ; forcé comme lui — le ciel m'en garde à jamais ! — de choisir entre trois déesses, j'aurais été tenté par Vénus, probable ! mais j'aurais surtout eu la la frousse de Minerve, et je l'aurais choisie pour me la rendre favorable ! Quitte, n'est-ce pas, à consoler Vénus en cachette !.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il y a cent cinquante ans

I. — LE PARATONNERRE DE M. DE VISSERY DE BOISVALLÉ

Il y a juste cent cinquante ans, Maximilien Robespierre plaidait et gagnait, en appel, devant la Cour d'Arras, un procès élégamment intitulé, par les gazettes de l'époque : le procès du paratonnerre !

Amusant emploi, pour celui qui, quelques années plus tard, devait faire couper tant de têtes et finir par perdre la sienne !

Il y a cent cinquante ans, donc, il y avait des femmes qui avaient peur du paratonnerre ! C'est ainsi ! Au moins une, qui habitait Saint-Omer. Son voisin, de Vissery de Boisvallé (quand on pense que Robespierre a défendu un type ayant un nom comme ça !) avait un beau paratonnerre, bien droit, bien rigide, et l'avait fait mettre sur le toit de sa maison. Quand la dame en question vit cet emblême, elle en eut, six ans d'avance, une révolution ! Elle ameuta les gens du quartier, leur fit signer une plainte, et on alla au tribunal. Les juges du temps n'étaient pas calés en électricité ; ils considérèrent le paratonnerre de M. Vissery comme un simple ornement et décidèrent qu'il serait enlevé, puisqu'il offusquait la vue de la dame. Mais M. de Vissery de Boisvallé tenait à ses armes, qui devaient être, j'imagine : en chef, un pal d'argent sur champ d'azur !... et il alla en appel.

Là, un jeune avocat à voix rauque expliqua longuement aux juges, qu'une vieille dame avait un moyen bien simple de ne pas se blesser la vue avec un objet pour lequel elle n'avait point de goût : ne pas le regarder ! Et Maximilien Robespierre gagna un de ses premiers procès, pour le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

profit d'un noble au nom plusieurs fois dévissable !... « La Cour », disait l'arrêt, « permet à la partie de M. de Robespierre de rétablir son paratonnerre », ce qui était, vous en conviendrez, une savoureuse façon de s'exprimer ! ...

L'histoire ne dit pas si M. de Robespierre eut l'occasion, plus tard, de faire décapiter M. de Vissery de Boisvallé, mais elle précise que la pointe du fameux paratonnerre était une lame de sabre !

II. — LE BATEAU DE M. DE JOUFFROY D'ABBANS

A la même époque, il y a donc cent cinquante ans — oh ! mais je sais compter ! — un petit bonhomme faisait parler de lui et devait servir de mesure aux futures générations, pour évaluer l'ingratitude humaine. On l'appela Claude à sa naissance, qui lui donnait droit au titre ronflant de marquis de Jouffroy d'Abbans. Il était né pour le malheur, probablement, car à sa première aventure d'amour le comte d'Artois l'envoya aux îles Sainte-Marguerite.

Il n'avait là d'autre distraction que de regarder, à travers les barreaux de sa cellule, évoluer les galères royales. Il observa pendant deux ans et, précurseur audacieux, pensa que les rames péniblement tirées par des hommes pourraient être remplacées par des pales aisément poussées par la vapeur.

En 1783, un bateau de 45 mètres de long, construit par lui et muni de deux roues à aubes et d'une chaudière, remonta la Saône à la vitesse de dix kilomètres à l'heure !

Vous pensez qu'on décora l'inventeur, qu'on l'aida ? Point ! On lui promit quelque chose... s'il faisait un deuxième bateau, pour la Seine ! Et comme il n'avait plus le sou, on le laissa tomber !

Il mit beaucoup de temps à mourir : à quatre-vingt-trois ans seulement il s'éteignit, et encore : le choléra dut s'en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mêler ! Généreuse, la société qui, entre temps, avait méconnu Fulton, admit Jouffroy d'Abbans à filer ses vieilles années pauvre et à mourir aux Invalides !...

Quittons ces sujets historiques, qui ne me sont pas familiers ; mais j'ai cru pouvoir, à propos d'un cent cinquantenaire, rêver devant vous à un brave type qui songea à épargner aux hommes des labeurs accablants, qui était sur la voie d'y réussir, et que les hommes nourrirent de misère, abreuvèrent d'amertume et de dédain.

La cloche des morts

Vous ne connaissez pas Rovereto ?

Moi non plus ! Mais j'espère, quelque jour, pouvoir faire sa connaissance. Rovereto est une localité du Trentin, probablement charmante, comme on dit que sont tant de villes du Nord de l'Italie. C'est mieux : c'est une ville où l'on a eu une idée, une idée pieuse, saine, intelligente, et à laquelle on reste fidèle.

Rovereto, inutite de vous le dire, a perdu nombre de ses fils à la guerre. C'est trop commun pour qu'on en doute. Les autres villes, de France, de Navarre et même d'Italie, qu'ont-elles fait pour leurs morts, pour leurs martyrs ? Des tours, des dalles avec flamme, des statues, surtout beaucoup de statues ! Si bien qu'on n'y pense plus guère : la forêt de marbre et de bronze n'est généralement pas belle, et elle est parfois mal fréquentée ; surtout, elle est banale, vulgaire, muette.

Rovereto a trouvé mieux : pour que les vivants n'oublient pas les morts, pour que la tristesse des deuils irréparables

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

se mêle quotidiennement à la vie, pour que ne subsiste pas seule la gloire, pour qu'une mystique abominable ne se crée pas peu à peu, qui effacerait les souffrances effroyables, les abominables holocaustes, la petite ville du Trentin a élevé, au milieu de ses ruines, une tour, et posé sur cette tour une cloche au son grave, qu'on appelle la Cloche des Morts.

Chaque soir, la Cloche des Morts tinte à Rovereto, lentement, tristement, rappelant l'inexpiable chose. On ne s'habitue pas : le bourdon sombre, chaque soir, pour quelques minutes, arrête les rires et les chansons, fige les mandolines. Puis la vie reprend, parce qu'il faut bien vivre, mais les morts ont ainsi toujours leurs instants quotidiens, où la voix mélancolique d'une cloche parle pour eux.

Et je trouve que c'est infiniment plus prenant, plus humain, plus efficace que la vue indifférente de tant de navets pierreux encombrant les carrefours !

Le bon vieillard

Cent quatre ans ! L'âge que je dépasserai largement, s'il plaît à Bouddha !... Un bel âge, d'ailleurs !

C'est celui d'un certain M. Picq, que ses compatriotes nivernais viennent de fêter. Et M. Picq, comme tous les centenaires, a son secret, un secret de longévité, bien entendu.

Ainsi qu'il est d'usage, son secret il le dit à quiconque ne le lui demande pas. N'ayant plus beaucoup d'illusions, il ne prend même pas la précaution habituelle : « ... c'est entre nous, surtout ! ne le répétez à personne ! » non ! il le dit, et admet qu'on le répète.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Son secret n'est pas le même que celui des autres centenaires, sans cela, ce ne serait pas la peine d'en avoir un : tout le monde le connaîtrait !

Le secret de M. Picq, ainsi que les secrets de beaucoup de grands vieillards, condamne science et médecine, livres de morale, ouvrages d'hygiène et manuels scolaires. Pour tout dire, M. Picq, qui était déjà âgé quand nous étions jeunes, a le plus profond mépris pour notre jeunesse, qui faisait partie de sociétés de tempérance ; et s'il consent un jour à retomber en enfance — à son âge, il faut tout prévoir ! — il aurait horreur de retomber dans une enfance comme la nôtre où les maîtres faisaient la guerre aux produits de la distillation !

M. Picq boît du vin, de bons verres de vin. Celui qu'il boit aujourd'hui ne vaut pas, à l'entendre, celui qu'il volait à son brave homme de père, dans les premières années de Louis-Philippe ; mais il en boit quand même, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, et il ne dédaigne pas, de temps à autre, un petit verre de marc, surtout le matin, à jeun !

Il attribue sa solide vieillesse à l'ingestion répétée de ces liquides réconfortants. Il est probant, aimable, vénérable. C'est un centenaire comme on en voudrait beaucoup. Hélas ! il en est d'autres ! Des gens qui prétendent n'avoir pendant un siècle, jamais bu que de l'eau ! ...

Comme si c'était croyable !..,

Déments !

Notre législation, que nul n'est censé ignorer mais que nul ne peut connaître (il faudrait cinq cervelles de rechange !) a ceci de merveilleux qu'on peut, en certains cas, dire

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tout ce qu'on veut d'un homme, même quand ce n'est pas vrai, tandis qu'en d'autres cas il est interdit de dire ce qu'on en pense, même si c'est vrai !

Ainsi, examinant une œuvre d'art, un livre, je puis raconter sur l'auteur des choses inouïes : qu'il n'a pas de cœur, que son intelligence avoisine celle du buffle, et que ça se voit bien à ses œuvres ! Impunément ! Même contre l'évidence, même contre la conscience ; l'histoire est remplie de ces victimes immolées malgré leur innocence, leur talent, voire leur génie !

A la rigueur, je peux encore dire d'un honnête homme qu'il est d'une moralité douteuse et qu'il est cocu : généralement ça passe !

Mais si, connaissant une canaille, je dis : « attention mes gars ! celui-ci est une canaille ! » je me fais aussitôt traîner devant les tribunaux et cingler par Thémis !... Même si ce que je dis est vrai ! Même si je le prouve, même si c'est notoire !

Et il y a encore plus fort ! Un type a été condamné, par exemple pour diffamation, mais alors la vraie, la laide, celle qui invente pour salir. Eh bien ! je n'ai pas le droit d'écrire que c'est un salaud et que les juges ont bien fait !... Si c'est vrai que Jupiter rend fous ceux qu'ils veut perdre, sûrement nous sommes perdus ! ... Car nous sommes déments ! A nos lois ça se voit bien !

Grosse mer sur le Petit-Lac

Simone est brune, avec des yeux vifs, un teint frais, des lèvres mignonnes et des gestes décidés. Jean est blond, mince, avec des yeux rêveurs et des gestes calins.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ils se recherchent, c'est visible, et quand ils se trouvent ils ne se quittent plus ! Il faut que l'heure les sépare, et encore ! ils tricheraient, si c'était possible !

Mais Irène est venue. Irène est châtaine, grande, avec un regard autoritaire dans ses yeux gris. Irène est volontaire, impérieuse, despotique. Elle ne tarde pas à subjuguer le faible et tendre Jean qui délaisse alors la petite et nerveuse Simone. Oh ! ça ne va pas se passer comme ça !... Simone, trépidante et indignée, attend Irène en quelque coin. Et pan ! quand celle-ci arrive !... elle l'agrippe, elle l'agriffe, tire les cheveux courts à défaut de chignon à crêper, pousse, bouscule, fait croc-en jambe, roule avec elle, enfin lui administre une râclée mémorable ! Et jetant comme un étrange cri de guerre en s'en allant, elle braille : « Elle m'a pris mon garçon ! ... Elle m'a pris mon garçon ! ... »

C'est vrai, j'avais oublié de vous le dire : Simone a quatre ans, Jean à peine plus, et Irène dans les cinq et demi !

Ils promettent ! Et ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'ils tiendront ! Dans le cœur ils ont déjà Eschyle, Corneille, Musset et même Freud et tout cela s'y agite en tempête, à l'occasion !

Il est vrai que leur cœur est encore bien petit et que la tempête n'y peut causer, pour le moment, de grandes dévastations : grosse mer sur le Petit-Lac, quoi !

Heureusement !

A la ligne

Trois jours ! Trois jours sans nouvelles, sans lecture, sans écriture, sans pensée, si vous saviez camme c'est bon ! J'étais si heureux que j'en arrivais, presque, à vous oublier !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Bouddha sait, pourtant, si je vous aime ! Mais vous n'étiez pas de force, dans mon esprit ! Songez donc : dans un lobe de ma cervelle, vous, avec vos soucis, vos goûts, toute la politique, tous les événements, tous les tracas, toutes les canailleries à commenter ; dans l'autre lobe, un pays calme, lointain, ignoré, un beau temps pas trop chaud, et une rivière, avec des poissons ! ... J'ai mis, parbleu, le premier lobe en sommeil !

Et j'ai été heureux, quasiment sans restrictions, pendant trois jours ! Je n'ai pas tracé une ligne, et j'ai pêché à la ligne ! L'idéal pour un plumitif abominablement quotidien !...

Avec mon second lobe j'ai fait de bon travail ! J'ai pris des ablettes, j'ai pris des poissons-chats, j'ai pris toute une racaille de poissons sans nom connu, j'ai pris des murènes, j'ai pris des carpes (oh ! pas comme celles de Fontainebleau !), j'ai pris de bons coups de vin blanc ! ... Et j'ai pris, malgré moi, des notes ! des notes mentales !

Ainsi je l'ai parfaitement constaté, une carpe honnête, bien grasse, sans trop d'arêtes, prend l'appât avec précaution, tire le bouchon discrètement, poliment ; elle a l'air de s'excuser ; on a envie, quand on la sort, de lui demander pardon ! Une murène fait déjà moins d'histoires ; elle mord goulûment, avale le ver et l'hameçon jusque dans le ventre, mais elle est de bonne chair et ses piquants dorsaux vont bien avec son caractère brutal ; l'ablette mord en éclair et jette un éclair d'argent avant de venir au panier ; on est forcé d'absoudre cette étourdie ! Mais celui qui fait le plus de scandale, qui entraîne le bouchon dans les profondeurs, qui voudrait faire croire à son importance et à son poids, c'est un foutriquet de poisson sans nom et sans saveur, gros comme la moitié de la moitié du doigt ! ...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Progrès

On a découvert de nouvelles ruines romaines, au Maroc. Les Romains étaient de grands bâtisseurs. Partout où ils ont séjourné on trouve des restes de grandes villes.

Ce qui me chiffonne, c'est que, la plupart du temps, ce qu'ils ont fait a été non seulement oublié mais enterré. Même il est arrivé qu'ils aient construit sur des villes plus anciennes, vestiges de civilisations antérieures à la leur, si bien que les cités se superposent : une métropole assyrienne, par exemple ; puis, par-dessus, une ville romaine ; enfin, encore par-dessus, une ville moderne. Quand je dis moderne, je veux dire récente ! Ne pas confondre ! ...

En effet, c'est triste à dire mais c'est ainsi, ces étages urbains successifs sont loin d'attester toujours de successifs progrès ! On a commencé par le somptueux, on a continué par le militaire et on en est à la pouillerie ! Les merveilleux palais d'il y a trois mille ans ont servi d'assises aux forts romains, et ceux-ci, à leur tour, soutiennent des casbahs croûlantes et miteuses !

Est-ce à dire que le progrès n'existe pas ? Non, car l'homme a commencé par louer des grottes ! Mais le bâtiment prouve qu'il y a, dans la marche du progrès, des hauts et des bas. Ne soyons pas trop fiers !

Même de notre science ! Si nous savons des choses qu'ils ignoraient, nous ne savons pas tout ce que les anciens savaient ! Quand on pense qu'il y a plus de quatre mille ans, les Egyptiens connaissaient la distance de la terre au soleil, de la terre à la lune, ainsi que la disposition du système planétaire et le rapport constant du diamètre à la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

circonférence, on se demande si d'avoir eu besoin de Galilée, il y a trois pauvres petits siècles de rien du tout, n'est pas, pour notre époque, plutôt une honte qu'une gloire !

Et d'ailleurs, qui donc est bien sûr qu'il y ait eu progrès, de l'âge des cavernes à l'âge des casernes ?...

Si j'étais roi

Il m'est arrivé, comme à d'autres, de me poser la question fameuse : si j'étais roi ?... Et je m'y vois : libéral, bonhomme, aimé, acclamé, m'envoyant de fameux gueuletons, et chéri d'une foule de princesses ! Pas autant que le roi Pausole : ce serait trop pour moi, mais enfin bonne table, bon gîte, et le reste en abondance. Et puis pas d'histoires, pas de guerre, pas de révolution, pas de grèves, pas de crise, rien que des gens heureux, des sujets satisfaits et rigolards !...

Seulement, je n'arrive pas à choisir ma capitale !

Voilà le hic ! ... Aucune de celles que je connais, ou dont j'ai entendu parler, ne convient à mes tendances débonnaires. Ici c'est la bataille, là la guerre civile, ailleurs le complot, autre part les soulèvements... non ! il n'y a pas moyen d'être roi tranquille ! Même à Hué, sans doute, où pourtant le cadre et le climat sont d'un charme essentiellement paisible.

J'ai même décidé d'abandonner tout rêve monarchique, et de me contenter désormais, sagement, de régner sur le cœur d'Antoinette. C'est les aventures de Kaboul qui m'y ont déterminé. Ce qui s'est passé à Kaboul, il y a de quoi en devenir maboule ! Songez-donc : Amanullah, roi, est balancé ; on le remplace par un porteur d'eau ; puis on pend le porteur d'eau ; et on remplace celui-ci par un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

prince ; on vient de tuer ce prince, et son fils monte sur le trône. Si j'étais ce fils, je ficherais le camp ! Ce n'est pas une vie de mourir tragiquement comme ça, à chaque instant !

Mais aussi, si j'avais régné à Kaboul, je n'aurais pas, mon fils à mes côtés, contraint vingt mille Afghans à niveler plusieurs collines et à construire une immense académie militaire en quinze jours ! ... Des trucs comme ça ne portent pas bonheur ! Peut-être que le jeune monarque s'en souviendra !

Jeunes et vieux

Un argument m'a beaucoup frappé, dans le beau prêche que prononça, à l'occasion d'une Fête des Morts, M. le pasteur Calas. Autant que je me souvienne le voici : quelle erreur n'est-ce pas que de prétendre être résolument et uniquement occupé de l'avenir ! Nous appartenons davantage au passé, à ce passé sans lequel il n'y aurait point d'avenir, car c'est les morts qui ont préparé celui-ci. Quel droit avons-nous de croire « que ceux qui nous ont précédés se sont toujours trompés ? » Alors nos aînés, nos parents, nos aïeux, n'avaient ni bon sens, ni intelligence, ni clairvoyance ? Ils n'ont rien laissé qui puisse nous servir, et il nous faut leur tourner le dos ?...

Cette bouche, autant philosophique que sacerdotale, qui parlait, j'aurais bien voulu que des quantités de gens l'entendissent ! Car elle faisait congrument le procès d'une tendance désastreuse.

Puisque, de bonne foi, beaucoup de jeunes ne comprennent pas l'imprudence qu'il y a pour eux à condamner

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

leurs aînés, sans appel — imprudence : quiconque est jeune cessera d'être jeune, s'il vit ! — combien serait utile qu'ils apprissent, sur ce point, leur sottise ingénue. Il n'y a pas de jeunes ni de vieux selon l'âge mais selon l'esprit. Des vieux sont encore jeunes, des jeunes sont déjà vieux ; et parmi la foule des morts, en remontant jusqu'aux plus anciens on trouve des jeunesses surprenantes ! Voire la trace de secrets perdus, après lesquels notre jeunesse à nous s'épuise vainement à courir.

Saturne, en dévorant ses enfants, se prive de ce qu'ils auraient découvert, mais les jeunes diables qui font tomber le vieillard en secouant le cocotier où ils l'ont forcé à monter, se privent des souvenirs inscrits dans sa mémoire. Saturne et les jeunes diables sont pareillement sots !

Et abominables !...

Le club des coïons

Voici une nouvelle bien faite pour intéresser les foules : un confrère parisien vient de fonder le « club des coïons !... »

Fameuse idée qui, si elle est sérieusement mise en pratique, aura des conséquences incalculables. La confrérie des coïons est, en effet, quoique dispersée et sans lien jusqu'à présent, la plus puissante de toutes les confréries humaines, exception faite pour la confrérie des cocus. Mais beaucoup de gens font partie des deux !...

Cette société immense, sans statuts définis, on en faisait partie, souvent, sans le savoir ; aussi sans payer de cotisations. Il est vrai que les coïons ont l'habitude de payer ; de payer pour les autres : en argent, en travail, en sang, en vie ! c'est leur rôle, ils le comprennent, et il ne les décourage pas. Rassemblés, ils seront une force irrésistible !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Or si l'union interne de tant de sociétés, clubs, partis apparaît bien difficile à maintenir, c'est que des différences d'idées, de confessions, d'habitudes, séparent les inscrits. Avec les coïons, rien à craindre de pareil : coïons ils sont nés, coïons ils ont vécu, coïons ils mourront, et ce sans distinction de couleur d'épiderme, sans qu'il soit question de religion ou de doctrine. Il y a des coïons de toutes les fois et de toutes les races, et leur fraternité latente est la plus émouvante qu'il se puisse voir, car ils n'en ont même pas conscience ! Parfois ils s'affrontent, frères ennemis ? Hé ! justement : coïons jusqu'au bout ! ...

L'initiative de notre confrère est digne de remarque ! Encore un bon coïon ! Et il y en a !

Je vais lui envoyer mon adhésion. J'ai trop peur qu'on m'inscrive d'office ! ...

Et moi, vous savez, je ne veux pas être coïonné !

Fausse monnaie

I. — ETALON-OR

Les Etats-Unis ont abandonné officiellement l'étalon-or. L'Angleterre l'avait déjà fait. Allons ! les puritains se dégonflent ! ...

C'est qu'il est extrêmement difficile, sinon impossible, de pratiquer toujours la même vertu. De temps en temps, il vaut mieux en changer ! Nos propres gouvernements ne cessent de proclamer qu'eux-mêmes ils le garderont, cet étalon-or que d'autres rejettent ; mais ils négligent de dire que c'est un étalon préalablement divisé par quatre ! Pas étonnant qu'il se montre impuissant !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Au surplus, ce qui est formellement interdit aux individus a toujours été permis aux chefs d'Etat, notamment la fabrication de la fausse monnaie. L'abandon de l'étalon-or ce n'est rien autre que l'adoption de la fausse monnaie. Pour un particulier, la fausse monnaie c'est le bagne ; pour un chef d'Etat c'est la notoriété. D'ailleurs quand on est décidé à exécuter quelque tour de salopard, il vaux mieux être dans les huiles que dans la foule : on réussit mieux, généralement !

Faire de la fausse monnaie, pour les chefs d'Etat, n'est pas un coup de bandit, mais un coup d'éclat. Tel monarque sentait se hérisser son poil au récit d'une impiété, qui émettait à faux poids, d'une âme parfaitement sereine ! Rappelez-vous Philippe le bel ! Il avait, nommée Marguerite, une garce de bru qui faisait la bringue avec des étudiants, des débardeurs, des moines. Il la fit mettre au gnouf ! Mais lui frappait des fausses pièces et détruisait les Templiers pour les voler ! Il ne pouvait supporter une belle-fille ayant le feu au derrière, mais il brûlait de Saints hommes et fondait des saletés ! ...

La main sur la bible et les yeux au ciel, Jonathan se dirige vers l'étalon-fromage-mou. Il est dans la tradition.

II. — FAISEURS D'OR

Danikowsky a renoncé à se défendre, à faire appel.

C'est un sage, un sage qui a passé pour fou et diablement intéressé beaucoup de fous !

Au fond, l'humanité a toujours été très injuste et très méchante envers les alchimistes. Elle les brûlait vifs, autrefois ; aujourd'hui elle se contente de les fourrer en prison mais c'est encore bien trop ! Devenu légiste, par accident, je m'empresserais d'abolir toute peine, même

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

légère, destinée aux faiseurs d'or. Ils ne sont pas plus coupables que les philosophes, pas plus dangereux que les moralistes, pas plus escrocs que les poètes ! Et ils ne s'adressent qu'à un public infiniment moins nombreux et moins intéressant que celui de ces messieurs ! Qui donc se penche sur les creusets mystérieux du faiseur d'or ? Qui donc casque, et ferme, pour aider à des transmutations mirifiques, à des cristallisations miraculeuses ? Des hommes d'affaires ! des types alléchés par le gain et qui se ruineraient pour en profiter seuls !

Au contraire, qui donc suit avidement les cabrioles cérébrales des philosophes ? Qui donc admet, pour s'y soumettre, les commandements contradictoires des moralistes, si souvent amoraux ? Qui donc prend pour bon argent la monnaie de singe des poètes ? Parbleu ! vous, moi, Eugène, toute une multitude de braves gens fatigués de souffrir et d'être moches, de bénets honnêtes heureux de boire des mensonges et de se figurer, fût-ce une seconde, que c'est du vrai !

Or, philosophes, poètes, moralistes, on sait qu'ils n'ont jamais, qu'ils n'auront jamais à vendre que du toc, tandis que les faiseurs d'or, on n'en sait rien ! Ils devraient bénéficier du doute ! Qui vous dit qu'on ne fera pas l'or, demain, plus facilement que le camembert ?

Sport

Le catch as catch can, ou lutte libre, nous a été présenté au cinéma et nous avons été bien contents, car on ne pratique pas encore ici ce noble sport. Nous avons même été patriotiquement contents, car ce fut un Français qui gagna.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En toute sincérité, sa façon de gagner procéda de l'art de torturer. Mais c'est la beauté de ce nouveau jeu que, bien plus encore qu'en boxe anglaise, on peut se permettre, en le pratiquant, toutes sortes de choses qui, en d'autres circonstances, vous amèneraient devant les tribunaux. Ainsi nous vîmes, pendant plusieurs minutes, Deglane assis sur le dos de son adversatre et tirant de toutes ses forces sur une jambe pliée, en tordant le pied, de surcroît. Figurez-vous Milon de Crotone, Hercule, essayant de casser une jambe, de désarticuler un genou!... D'ailleurs l'autre avait ses revanches : tantôt il prenait Deglane par le cou, l'étranglait de son mieux, puis le projetait en arrière, de telle façon qu'il tombât sur la tête ; tantôt il lui prenait un avant-bras et serrait si fort que le speaker annonçait : « La main de Deglane s'engourdit... elle s'engourdit de plus en plus... » On s'attendait à la voir sécher et tomber !...

Tout cela nous a surpris et un peu choqués, parce que c'était la première fois, mais nous nous y ferons. Déjà la boxe, qui ne permet d'abîmer que la moitié du corps, nous semble fade. Le catch es catch can, c'est mieux ! Pourtant, j'ai idée que ce n'est pas encore tout-à-fait ça... En effet, pourquoi ces hommes n'ont-ils que leurs mains, au service d'une force énorme ? Au siècle de l'acier, c'est un anachronisme ! Il faut armer ces gaillards-là ! ...

Ou bien, si on répugne à les armer, il faut modifier le règlement.

Quand l'un des adversaires est estropié, ou évanoui, ou brisé par la souffrance, l'autre est déclaré vainqueur.

Il me semble bien qu'il y ait là une lacune. Pour bien faire, le vaincu devrait être mort ! Mais, grâce à quelque survivance de l'esprit latin, si misérable aujourd'hui à côté de l'esprit anglo-saxon, il nous serait facile de perfectionner l'admirable invention venue d'Outre-Atlantique : les spectateurs, après le combat, auraient le droit de baisser le pouce !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et le vainqueur devrait, pour toucher sa prime, accomplir un dernier devoir : étrangler sur le tapis son adversaire malheureux !

Ça viendra ! ...

Etat-civil

Il existe, dans toutes les mairies de France et de Navarre, au bureau de l'état-civil, un petit bouquin extrêmement curieux dont le public peut prendre connaissance. Les papas futurs, les mamans en train de le devenir, tous les gens qui préparent l'avenir ou mettent de l'espoir en lui ont bien tort de ne pas consulter cet opuscule. La vérité oblige à dire qu'ils ne le font jamais !

Ils y trouveraient de précieuses indications, tout au moins ceux que lasse d'avance l'obligation d'appeler leur rejeton Pierre ou Paul, Jeanne ou Adèle. Là vraiment, règne le pas banal, et si, comme certains le prétendent, le choix d'un prénom appelle sur l'enfant un destin spécial, toute une intéressante étude expérimentale pourrait être faite. La maman est-elle menteuse ? (ça arrive !) l'enfant sera nommé Verissime ; le père est-il faible et mou ? il appellera son fils Gourdin ; et Latin, s'il fut ignorant ; le bavard prénommera le sien Aphrase et le prodigue Grapazy ; l'escroc pourra nommer son fils Principe, et le prisonnier appellera le sien Filan ; le triste l'appellera Marole, par un à peu près euphonique dont vous saisissez le sel. Et si la fantaisie dicte seule le choix, on ira d'Aphtôme à Azadannes et d'Epaphrodite à Sierge.

Pour les filles, même variété ! Qu'elle soit gaie ! s'écriera la maman, et elle nommera sa fille Secondole ; d'autres l'appelleront Gemme, pour qu'elle soit riche, Ethelvide, pour

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'elle n'ait pas trop d'enfants, Concesse, pour qu'elle soit accommodante, Beuve, pour qu'elle sache vivre, Avoye, pour qu'elle ait bonne vue, Bonne, pour qu'elle soit mauvaise (avec les hommes, bien entendu !) Impère, pour qu'elle soit fille unique, Sabigoton, pour qu'elle ne soit pas farouche ou Théophanon, si elle doit être une garçonne ! Pour l'originalité, on peut s'arrêter à Udaldesque, Aselle ou Zuarde, au choix !

En somme, on peut faire beaucoup pour les gosses !

Le sterne

Les savants sont peut-être, sans le savoir, les seuls vrais, les seuls grands poètes. Tel me semble du moins M. W. Cooke, du Biological Survey. Cet homme trop délicat pour s'occuper des hommes, étudie les oiseaux ; et parmi les oiseaux, il a marqué une particulière dilection au sterne.

Le sterne ? J'avoue que je ne connaissais pas plus que vous le vocable ni le volatile. Que M. W. Cooke a bien fait de mettre bon ordre à cela !

Le sterne est un oiseau migrateur. Il aime le froid, le blanc, l'espace infiniment désert. Voilà, n'est-il pas vrai, de quoi émerveiller bien des philosophes ?

Bien des géographes aussi car, si la physiologie peut admettre la possibilité de la vie et de la reproduction dans les sévères conditions qu'exige le sterne, où ces conditions pourraient-elles être remplies sur la terre, sinon aux pôles, alternativement, par périodes de six mois ?

Eh bien ! c'est très simple : le sterne émigre ! Il arrive à l'un des pôles quand le soleil s'y lève pour ne plus s'y coucher avant que cent quatre-vingts jours soient écoulés ; là,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans la lumière pâle, sous les vents glacés, sur la neige durcie, le sterne fait son nid, aime, fonde sa famille et chante à l'éternel soleil. Puis quand celui-ci commence à raser de trop près l'horizon, annonçant qu'il y va disparaître pour six mois, le sterne prend son vol avec les siens et, par un chemin que nul ornithologue n'a jamais contrôlé, mais qui fait, forcément, la moitié du tour de la terre, s'en va regagner l'autre pôle où, dans les brumes glaciales, se lève un soleil nouveau qui, six mois durant, ne se couchera pas. Et là, dans les espaces blafards, dans le silence et la solitude que troublent seuls les lamentations des blizzards qui passent ou le plouf des phoques qui plongent, il aime, il chante ou crie, il réchauffe ses petits, il meurt quand son heure est venue...

Je vous le disais bien : les savants sont des poètes !... Les oiseaux aussi !

Chirurgie préhistorique

Quand le vieux papa Mansuy, qui promenait allègrement à pied ses soixante ans à travers le Caï Kinh, découvrit ses squelettes d'hommes préhistoriques, il fit une constatation curieuse : l'homme des cavernes qui habitait les environs de Pho-Binh-Gia il y a environ deux cent mille ans était un homme blanc ! Il paraît que c'est sûr, les hommes blancs ayant une bille spéciale, un caillou qu'on ne peut confondre, même aux origines, avec un crâne d'homme jaune. Mais ce n'est pas le plus effarant de ce que nous apprirent certaines vieilles têtes, européennes, celle-ci, et que je vous donne en mille ! On a trouvé des crânes préhistoriques qui avaient été trépanés ! ...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce n'est pas une blague, ou bien il faudrait l'attribuer au docteur Robert Sorel, ce qui est peu vraisemblable. Des têtes d'hommes de l'âge de la pierre polie portent des traces indubitables de l'opération du trépan et, chose plus remarquable encore, on en a trouvé qui accusaient la cicatrisation, c'est-à-dire qu'après avoir eu le crâne ouvert le plus délicatement possible, avec un burin de pierre et une bonne masse, les opérés préhistoriques avaient guéri !

Tout le monde n'a pas cette chance aujourd'hui ! ...

On se perd en conjectures sur cette chirurgie antédiluvienne. Esculape, qui était fils d'Apollon, n'avait pas idée qu'on pouvait nettoyer une cervelle, et pourtant c'était un as. Hippocrate était dans le même cas. Or ils vivaient des dizaines de millénaires après que les trépanés anciens avaient fini par mourir ! Peut-être tout simplement qu'on a pris pour une trépanation l'éclatement d'une tête sous l'effet d'un coup de massue, au cours d'une discussion un peu vive ; peut-être que les hommes des cavernes étaient de race bretonne et alors on comprendrait ces guérisons après réception, sur la tête, de coups à fendre un rocher. Peut-être enfin des sorciers de l'époque pensaient-ils, en mettant les cervelles à nu, et en y ajoutant, de force, quelque chose, les améliorer.. et l'on aurait ainsi l'origine du bourrage de crâne, qui a fait tant de progrès depuis ! ...

Elections municipales

J'ai passé un sacré dimanche ! D'abord je me suis levé de bonne heure. Je ne pouvais plus dormir ! Une fièvre civique m'enlevait toute possibilité de repos ! J'habillai mon civisme d'un caï quan et me précipitai sur les journaux, les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

prospectus, les bulletins ! S'il y avait eu des tracts je les eusse dévorés, tant était grande ma soif de m'instruire !

Or je demeurai perplexe. L'étude approfondie d'une liste, puis d'une autre, l'épluchage d'un programme, la comparaison des déclarations, tout me mit en un trouble extrême. C'est que mon geste, mon vote plutôt — et plural ! — allait entraîner des choses, pour six ans ! Et ce n'est pas sans appréhension qu'un citoyen, du moins il me semble, doit se dire que c'est pour six ans qu'il aura le même conseiller, et que celui-ci peut être aussi bien un génie qu'une intelligence, une médiocrité ou une andouille !

Mais l'examen des listes me rassurait : pas d'extrêmes, et les programmes en calmant mon émoi, augmentaient mon embarras. Car les uns disaient : nous sommes nombreux et ensemble ; et l'autre disait : je suis un seul et séparé ! Si bien qu'en votant pour une liste je risquais d'éliminer une unité dont l'indépendance était de bon augure, tandis qu'en votant pour l'isolé je risquais de détruire un ensemble dont les parties elles-mêmes déclaraient qu'elles étaient inséparables ! Et mon désarroi s'augmentait de ceci que, seuls ou en groupes, les candidats défendaient les mêmes projets, fort ordinaires, avec une ardeur égale et répétée !

La lecture n'ayant point éclairé ma religion, j'imitai, comme je pus, le pauvre Verlaine, et demandai l'inspiration à des contrefaçons d'absinthe qu'il eût crachées avec dégoût.

Lundi matin, je me levai le soir ! Car je ne voulais point que des occupations vulgaires précédassent l'émotion que je comptais tirer du résultat du scrutin. Mais les colonnes imprimées firent tomber ma joie : si deux conseillers en avaient pour six ans, tous les autres candidats en avaient pour huit jours ! Levant mes yeux au plafond, en signe de perplexité, je fourrai mes mains dans les poches de mon caï quan... et je trouvai, intacte, ma carte d'électeur : la veille, dans toute la conscience de mes devoirs, j'avais oublié de voter !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les portraits sauvés

Un Indien (pas un Hindou, attention !) entend venir quelqu'un à dix kilomètres. Pas moyen de le surprendre ! Aussi Pizarre ne prit-il jamais que des bribes des trésors des Incas ; la masse des trésors avait fichu le camp avant son arrivée. Il se vengea en tuant quelques millions d'Indiens. Ça paraît cruel aujourd'hui, et il semble encore plus absurde que les Peaux-Rouges, après s'être donné du mal pour sauver l'or et l'émeraude, se soient offerts à une destruction quasiment totale.

Ne nous hâtons pas de juger, pourtant, car nous faisons encore des choses pareilles ! Quand un conflit éclate, auquel on donne une raison valable des deux côtés, parce que c'est bien commode, on fait ce qu'on peut pour sauver les meubles, et ce qu'il est possible pour tuer les gens. On entraîne les meubles en arrière, et les hommes en avant, si bien qu'un portrait peut parfaitement, dans ces conditions spéciales, avoir une valeur bien plus grande que les soixante ou quatre vingts kilogs de viande de l'original !

C'est le seul cas connu, d'ailleurs, où l'on constate une baisse du prix de la viande !

Ainsi dans la Dernière... qui n'est plus que l'Avant-Dernière, on nous en prévient, on a fait des prodiges pour sauver les pastels de La Tour, qui couraient, à St-Quentin, grand risque d'être détruits ; à St-Quentin, dans une région où des centaines de mille de jeunes hommes bien portants ont été invités à courir pour être détruits !

Les pastels nous restent. C'est une consolation ! Pas suffisante à bien des mères, évidemment ! Mais les mères sont exclusives !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quand même, les pastels de La Tour, si j'étais le Gouvernement, je les exposerais à nouveau, sans explications, sans publicité, sans tambours ni trompettes... Surtout sans parler des précautions infinies qu'on a prises pour les sauver, tandis que mouraient violemment trente milles hommes par jour!

Les vilains curieux

Le rôle est envahi par les procès de presse! Bon dieu! qu'il y en a! ... On ne peut donc plus rien dire sans qu'il en coûte? Sans qu'il en coûte cher, serais-je tenté d'ajouter, si je ne connaissais la grande sagesse des magistrats. (Entre nous, ça, c'est pour les bien disposer à mon égard. On ne sait jamais, hein?...) Oui cher! Des mille, des dix mille, des cinquante mille piastres vous sont demandés pour quelques lignes! Quel patron de journal a-t-il estimé aussi généreusement la prose de ses collaborateurs? Vite, indiquez-le moi, que je lui offre mes services! ... A ces prix, j'estime, moi, que les confrères peuvent être aussi fiers qu'embêtés!

D'ailleurs il n'est pas juste qu'on les poursuive seuls. On devrait poursuivre les lecteurs aussi. Car il est bien vrai qu'une chose peut être écrite, elle n'est diffamatoire que si quelqu'un la lit! Le code ne punit pas l'intention mais l'exécution; or l'exécution commence avec les yeux et les lunettes du lecteur!

Le délictueux, le criminel c'est lui qui, par sa curiosité coupable, encourage les journalistes à le renseigner par le menu, même à propos de choses qui ne le regardent point. Essayez donc de faire un journal où vous ne parlerez de personne, vous verrez combien de personnes le liront! C'est bien simple: personne!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les lecteurs se régalent des propos tenus sur les gens; s'il y a procès, à cause de ces propos-là, ils assistent aux débats, pour les entendre encore! Il n'y a rien à faire avec eux, pour être discret!

Ils me rappellent le savant et le chimpanzé. Le savant enferma le chimpanzé dans une chambre et colla son œil au trou de la serrure pour voir ce que ferait le quadrumane; mais il trouva l'œil du singe de l'autre côté du trou: le chimpanzé voulait voir ce que faisait le savant!

Vous êtes tous comme le savant!

Vous voyez que je suis poli!

Le combat avec soi-même

Nous avons beaucoup bavardé, un certain dimanche, sous le signe du parapluie. Nous étions au bord de la mer, cette inépuisable mine de grains de sel, et il pleuvait comme si cette mer n'avait pas eu assez d'eau.

Une remarque: quand plusieurs camarades ou amis bavardent par temps chaud et sec, ils ont soif et boivent beaucoup; question d'équilibre! Ils se dessécheraient s'ils ne buvaient point. Mais quand ils bavardent au bruit d'une tenace et formidable averse, dans la fraîcheur moite d'un temps de chien mouillé, que font-ils, s'il vous plaît? Ils boivent, révérence gardée, comme des trous, et c'est question d'équilibre encore, et quand la nature entière se liquéfie, rester sec serait une dangereuse gageure!

Donc nous buvions proportionnellement à nos propos, qui étaient abondants et divers! Vous vous rendez compte! ...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Si bien que, le soir, la conversation nageait en pleine philosophie, ce qui est en propre le privilège des conversations d'hommes bien à point. Vous répéter, même en raccourci ce qui put être proféré en cette soirée mémorable me serait impossible, et vous semblerait fastidieux ; je sais qu'il fut question de Platon, de Sophocle et de St-Augustin, que Musset passa un mauvais quart-d'heure et que Verlaine entendit sur son compte des appréciations à faire rougir un escadron de chasseurs à cheval. Enfin je me souviens que le fin du fin, pour l'un d'entre-nous, était, à ce qu'il dit alors, le combat avec soi-même !...

Il ne m'a pas convaincu. Je n'arrive pas à me considérer comme étant mon propre ennemi ; je ne me fais que rarement grise mine et pour tout dire je me suis assez sympathique ; me combattre, ce serait faire de la peine à quelqu'un que j'aime bien, qui me le rend et avec qui je n'ai que très peu de sujets de dispute. En somme nous nous entendons très bien, moi et moi !...

Et sans que j'y voie d'inconvénient, ça pourrait durer jusqu'à cent ans !...

Le billet de banque trouvé dans la rue

Mme Lê-thi-Cao a trouvé un billet de cinq piastres, comme ça, dans la rue ! ... et elle est allée le remettre au commissaire de police.

Des gens qui ne réfléchissent pas, des gens qui n'ont jamais eu de besoin ou de désir, des gens, enfin, qui ne savent pas vivre, trouveront cela tout naturel.

Moi pas ! Une dure expérience m'a appris la valeur des fafiots et leur tendance à ficher le camp sans que leur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

possesseur s'en mêle ! D'habitude on ne les trouve pas, on les gagne, c'est-à-dire qu'on donne un peu de soi, de sa cervelle, de ses muscles, de son sang, pour avoir quelques grammes de cette cellulose armoriée. Trouver un billet de banque, c'est recevoir une bénédiction céleste ! Rien n'est plus difficile ! Pendant des lustres et des lustres j'ai marché les yeux à terre tellement qu'aujourd'hui, j'en ai le dos un peu voûté ; d'aucuns ont cru que c'était une attitude de penseur ; par orgueil je les ai laissés croire ce qu'ils voulaient, et qui me flattait, mais à vous, qui êtes des amis, je puis bien le dire : je cherchais à trouver un billet de banque !

Je n'ai jamais réussi ! Aussi ne puis-je me tenir d'un émerveillement exceptionnel devant Mme Lê-thi-Cao qui — et elle marchait peut-être le nez au vent ! — a trouvé un billet de cinq piastres dans la rue, machinalement, sans savoir comment !

Qu'elle soit allée le porter au commissaire, voilà, en dépit d'une opinion commune, qui est beaucoup moins admirable. Si j'étais ce magistrat, je ferais subir à cette dame un interrogatoire plutôt sévère ! Savait-elle qu'un billet de banque est un effet payable au porteur ? Savait-elle vraiment la valeur de cinq piastres ? Où avait-elle trouvé ce billet ? Sur quelle face était-il posé ? Sur quel trottoir ? Devant quel numéro ? Pourquoi la déposante n'avait-elle requis aucun témoin ? Ce billet qu'elle rendait, peut-être pour donner le change, n'avait-il pas fait partie d'une liasse ? Et alors où étaient les autres ? Ce geste d'apparence honnête ne cachait-il pas une complicité dans les vols communistes ?

Ah ! bon dieu ! une femme comme ça, qui trouve un billet et qui le rend, je ne la laisserais pas tranquille ! Il faudrait qu'elle avoue !...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le naufrage du Fire-Crest

Le Fire-Crest a coulé, tandis qu'on le remorquait pour le mettre dans un musée.

Evénement insignifiant ou sensationnel, selon l'humeur des gens ! Je le trouve, moi, sensationnel.

Ce n'était certes, qu'une barque de sept ou huit mètres de long ; mais quels voyages ! Renouvelés des Vikings, renouvelés d'Ulysse ! Que dis-je ! Mieux que tout cela ! Mieux qu'Hannon !

Un homme seul montait le Fire-Crest, un phénomène, un fou, un héros, un surhomme. Et ils firent, l'homme et la barque, ce qui semblait impossible, ce qui était merveilleusement inutile. Ils firent, dans les temps modernes, un exploit ancien, que les Anciens eussent admiré.

Solitaire parmi nous, fâché avec son époque, dont le sépare un irrémédiable malentendu, les Grecs eussent fait d'Alain Gerbaut un demi-dieu.

Alain Gerbaut, qu'il l'ait, lui-même, voulu ou non, qu'il l'avoue ou qu'il le nie, est une vivante protestation, un éclatant défi, une révolte désespérée. Plus rien, sur la terre, n'est libre et tranquille ? Soit ! nous prendrons la mer, où nous n'aurons pas d'autres ennemis que la vague et le vent ! La terre, morcelée, barbelée, enchaînée, n'a pas de place pour les rêveurs ? Qu'importe ! Nous la narguerons de l'immensité bleue, où la place n'a pas de limites, où le temps ne compte pas ! Sur terre tout est tendu en une lutte incessante ; il y faut suivre la science, le progrès, ces forcenés qui font des hommes des esclaves ; en avant ! toujours en avant ! toujours plus vite ?... Jamais ! Nous irons sur l'eau,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rejoindre les siècles disparus ; sur l'eau qui n'a pas changé qui a même salure et mêmes caprices qu'au temps d'Homère ; nous y promènerons le bois et la toile, comme les premiers navigateurs !

Mais l'homme a fini par abandonner sa vieille monture fatiguée ; il a pris, pour de nouveaux périples, une barque neuve, et le Fire-Crest est parti, pour rejoindre de vieilles choses dans un musée. Alors, on dirait vraiment que l'objet, imprégné de la révolte de l'homme, n'ait pu supporter, lui tant d'années si libre, d'aller à la remorque, comme un you-you ! Et la mer a englouti la barque fabuleuse !

Croûtes

Encore une histoire comme celle-ci, et je me fais fabuliste ! Les voleurs volés, tel serait le titre de la piécette en vers que m'aurait inspirée l'incident cocasse que je vais vous conter.

Nous sommes à la Salle des ventes. Pas à celle d'ici, non ! à celle de Paris.

Petite vente, rien que des bricoles. Enchères de moins que rien. Le commissaire-priseur s'ennuie, les chalands aussi. Après le pot ébréché, le livre dépareillé, le lot de bretelles défraîchies, la table Louis-Philippe, les chromos encadrés, voici qu'on met en vente un petit tableau.

Pour les tableaux, vous savez, il y a deux sortes de clientèle : primo les gens qui n'y connaissent rien, secondo ceux qui prétendent y entendre quelque chose ; les premiers s'occupent seulement de l'effet que leur produit la peinture ; si elle leur semble belle, ils l'achètent ; les seconds se moquent de l'esthétique, de l'art et de toutes ces fichaises ; ils

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

achètent une croûte si elle est signée d'un grand nom, repoussent une belle toile si elle ne porte pas de nom, ou porte un nom obscur. Ils méprisent les premiers, profondément!

A notre vente, donc, il y avait deux connaisseurs; l'un avait jugé que le tableau offert était de Fragonard; l'autre était certain que la toile avait été peinte par Boucher. Tous deux voulurent l'objet. Ils allèrent doucement, pour ne pas éveiller l'attention! — Vingt francs! commença l'un — Vingt-cinq! continua l'autre! — Quarante! — Cinquante! — Cent! — Cent-vingt!...

.... et ce qui devait arriver arriva! Devant la foule ébahie de voir deux individus s'arracher un barbouillage affreux à coups d'enchères, les deux bonhommes perdirent tout sang-froid! — Mille! hurla l'amateur de Fragonard! — Dix mille! clama l'amateur de Boucher, croyant en finir! — Vingt mille! vociféra l'autre! — Vingt-cinq mille! — Trente mille!...

A trente-deux mille francs, Fragonard l'emporta!

.... et l'acquéreur, rentré triomphalement chez lui, put constater, à la loupe, que le tableau n'était qu'un faux!

L'assassinat du vieil arbre

En 1930, en Australie, on abattait un arbre deux fois millénaire, célèbre dans toute l'île. On l'abattait sans raison, pour voir, pour rien!..

Je ne sais pas si elle vous à émus, cette fin du vieil arbre, mais quant à moi elle m'a fait quelque chose.

Songez donc! Deux mille ans.... ou à-peu près! Quel ancêtre, et qu'il avait dû voir de choses! Il avait vu passer

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sous lui des milliers et des milliers d'hommes ; sur sa tête plus de sept cent mille soleils, sans compter des milliards d'étoiles !

Peut-être qu'au cours des âges il fut l'objet d'adorations ferventes, que suscitait sa taille énorme. Aujourd'hui les hommes ne respectent ni taille ni vétusté !

On aurait pu laisser mourir tout seul ce grand vieillard ; il aurait séché lentement ; un coup de vent l'aurait couché sur la terre, étonnée de recevoir un si long cadavre ! Il vivait ! Peut-être des siècles encore les oiseaux auraient-ils pu se poser sur ses hautes branches, les écureuils courir dans ses crevasses, les animaux et les misérables trouver abri dans les cavernes de son énorme tronc.

Les hommes jeunes et qui ont un toit, les hommes qui sont jaloux de ce qui dure ne l'ont pas voulu ! Ils ont porté la hache dans le bois vénérable ; ils ont fait couler la sève huileuse, le sang du patriarche ; ils ont abattu l'ancêtre vivant ! Tout un monde d'oiseaux, de rongeurs et d'insectes a dû quitter précipitamment l'immense refuge, et le géant vaincu a été débité tout vif par ses nécrophores sacrilèges.

Leur marque, ils ne l'ont pas mise seulement dans la fibre deux fois millénaire, ils l'ont brutalement posée sur ceux que le vieillard abritait : en cage les kangourous ! on leur apprendra la boxe anglaise, cette merveille de la civilisation ! en cage les ours ! on leur mettra un anneau de fer dans le nez, pour leur faire passer le goût du miel !

Et en prison les hommes, les pauvres hommes sans toit, les hommes vieillis dans la misère et qui, mettant longtemps quand même à mourir, confiaient leurs membres faméliques à la garde du trisaïeul des arbres !

A mort, en cage ou en prison ! O trouvailles des hommes ! Et dire que le Christ et l'arbre commencèrent de vivre à peu près en même temps !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIÈRES

ANTOINETTE

		Pages
I	— Pleins pouvoirs	1
II	— Fourrures	2
III	— Folie !	3
IV	— In-extremis	5
V	— A dada !	6
VI	— La mort du chat	8
VII	— Et patati !...	9
VIII	— Et Patata !...	10
IX	— Pudeur	11

VOYAGES

I	— Angkor	13
II	— Laos	19
III	— Yunnan	25
IV	— Voyage sans Antoinette	30
V	— Bords de mer	36
VI	— Vers les lacs Ba-Bé	39
VII	— Vers la station d'altitude	40

FEMMES

I	— D'abord quelque propos qu'elles ne me pardonneront jamais !	43
II	— Evettes	45
III	— Femmes qui fument	47
IV	— Femmes qui chiquent	48
V	— Robes	49
VI	— Jupes	51
VII	— Nu !	53
VIII	— Féminisme en action	55
IX	— Féminisme triomphant	56
X	— A tu et à toi !	57

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIÈRES

Pages

XI — Une belle image 59
XII — Sous l'hermine 61
XIII — Jamais contentes !... 62
XIV — Le petits bossu 63
XV — Non ! pas les mains !... 64
XVI — Celles qui adorent les animaux 65
XVII — La femme aux châles 66
XVIII — Les danseuses amamilles 68
XIX — Quatre ans avant Maë West 69
XX — Ce que c'est que d'être franc !. 70
XXI — Porcelaines 72
XXII — Deux malins 73
XXIII — Faut-y qu'son orgueil soye profonde ! 74
XXIV — Le beau geste 76
XXV — Le geste auguste 77
XXVI — La mort de la Semeuse 78
XXVII — Violette Nozières et M. Emile 79
XXVIII — Princesse de mes... non ! de mon cœur !. 80
XXIX — La plus belle lettre d'amour 81
XXX — Et de pauvres billets d'amour 83
XXXI — La Sibylle de Cumes 84
XXXII — La reine de Saba 85
XXXIII — Mademoiselle Sou-Mé-Tcheng 86
XXXIV — Douces perspectives 87
XXXV — Si elles jugeaient ! 89

POUR LES FEMMES

I — Le faisan au porto 91
II — La soupe de corbeau 92

MERCANTIS

I — Ils exagèrent !. 95
II — Laissez faire le temps !. 96
III — Trop de lait ! 97
IV — Et trop de pain ! 98
V — Et du pain trop bon !. 99

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIÈRES

Pages

VI — Et trop de tout ! 101
VII — La vague de baisse 102
VIII — Les bons apôtres !. 103
IX — ... et les mauvais ! 105
X — Une bonne affaire ! 106
XI — Enfin on abandonne les cultures !. 107

QUELQUES PETITS SCANDALES

I — Vers la destruction complète !. 109
II — Un bon principe !. 110
III — Les vrais salopiauds !. 111
IV — Cinq cent millions seulement 113
V — Des gens vraiment indiscrets !. 114
VI — L'ingéniosité des médecins légistes 115
VII — Deux pauvres victimes 116

POLITIQUE

I — Réunion électorale hanoïenne. 119
II — Droit de vote 120
III — Le serrement de mains 121
IV — Propos siamois. 122
V — Propos hitlériques. 124
VI — Propos gandhignolesques 128
VII — Les écoliers frénétiques 131
VIII — Les funérailles de Briand 134
IX — Un jour viendra ! 135
X — On ne rend pas l'argent ! 136
XI — Cent pour cent ! 137
XII — Radical !. 138
XIII — L'incorruptible 140
XIV — Pas intéressant ! 141
XV — La révision du traité de Versailles 142
XVI — Il faudrait s'entendre ! 143
XVII — Encore le rouleau compresseur ! 144
XVIII — La S. D. N. et les gosses. 145
XIX — C'est jeune et ça ne sait pas ! 147

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIÈRES

Pages

XX — Sacrifiez-vous !. 148
XXI — Trop heureux !. 149
XXII — Endoumergués ! 150

CHINE

I — Le sceau de la République. 153
II — Mademoiselle Liu. 155
III — Superstitions 156
IV — Petite guerre 158
V — Grève 159
VI — Exterritorialité. 160
VII — Exagération 162
VIII — Tailler pour recoudre 163
IX — L'occupation de Moukden 165
X — Le brav' général 166
XI — L'invincible corps d'armée 167
XII — Pauvres Mongols 169

TOUBIBS

I — ... et guérisseurs (ce n'est pas la même chose !) . . 171
II — Une femme imprudente. 172
III — ... et un toubib qui aura des histoires ! 173
IV — Une méthode sure ! 174
V — ... et une autre qui l'est moins ! 175
VI — Un type normal ! 177
VII — ... un autre qui ne l'était pas moins ! 178
VIII — Le grand malheur d'un viel étalon 179
IX — Une méthode capillaire. 181
X — Le congrès s'amuse !. 182
XI — Pas de demi-mesures ! 183
XII — Le bon moyen. 184
XIII — Voronoff. 186
XIV — Calmette. 187

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIÈRES

BOBARDS A L'AMÉRICAINE

		Pages
I	— Découvertes	189
II	— La merveilleuse découverte du docteur Domm.	191
III	— Mousquetaires à l'américaine.	192
IV	— L'aveugle	193
V	— ... et les sourds	194
VI	— Sir Andrew Valstead.	195
VII	— Leur vin !	196

RELIGION

I	— Agneau mystique.	199
II	— Jubilé.	200
III	— Monnaie.	201
IV	— Musique.	202
V	— Guerre et religion	204
VI	— Variations sur Noël !	206
VII	— Cécile Sorel prend des leçons.	210
VIII	— Bénédiction !	211
IX	— Le Pape et le roi d'Italie	212
X	— Le Pape et Hitler	213
XI	— Le pape, les Soviets... et l'Autre !	214
XII	— Le premier occupant.	216
XIII	— Libertés perdues.	217
XIV	— Jéhova et les nouveaux dieux.	218

SOUS LES ÉTOILES

I	— L'humain maréchal Joffre	221
II	— L'immortel général Weygand	222
III	— Le doux général Von der Goltz	223
IV	— Le subtil général Duval.	224
V	— Le brave amiral Schwerer	225

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIÈRES

GENS DE LETTRES

		Pages
I	— La poésie du primitif	227
II	— Académiciens	228
III	— Prix Goncourt	229
IV	— Inauguration	232
V	— Poète !	233
VI	— L'ingénieux Gabriele	234
VII	— Louis Roubaud	235
VIII	— Jehan Rictus	236
IX	— Courteline	239

LE GEORGES PHILIPPAR 241

LE YO-YO 245

BRIBES, BRINS, BROUTILLES...

	Plus fort que Voronoff	251
	L'autobus	252
	La touchante offrande	253
	L'affaire Mouillefarine	255
	Circulation	256
	Noblesse n'oblige point !	258
	Taxe sur les chiens	259
	Dancing au bord de la mer	260
	La mort de l'ours	226
	Ingénieux !	263
	Un cas épouvantable	264
	Lendemain de réveillon	266
	Pas besoin !	267
	Naanar	268
	Ménage modèle	269
	Bateaux engloutis	270
	L'Olympe et la paix armée	272

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Il y a cent cinquante ans.	273
La cloche des morts	275
Le bon vieillard.	276
Déments.	277
Grosse mer sur le Petit-Lac.	278
A la ligne	279
Progrès	281
Si j'étais roi.	282
Jeunes et vieux.	283
Le club des coïons.	284
Fausse monnaie.	285
Sport	287
Etat-civil	289
Le sterne.	290
Chirurgie préhistorique	291
Elections municipales.	292
Les portraits sauvés	294
Les vilains curieux.	295
Le combat avec soi-même	296
Le billet de banque trouvé dans la rue	297
Le naufrage du Fire-Crest	299
Croûtes	300
L'assassinat du vieil arbre	301

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ERRATA

Dans la liste des ouvrages du même auteur, au lieu de « Rayon du soleil », lire : *Rayon de soleil.*

Page 7. — au lieu de « la pense rebondie », lire : *la panse rebondie*

Page 17. — au lieu de « un chaos de forces camuses », lire : *un chaos de faces camuses.*

Page 53. — au lieu de « tout un art plasitique », lire : *tout un art plastique.*

Page 79. — en sous-titre, au lieu de « Violette Nozières et Emile », lire : *Violette Nozières et M. Emile.*

Page 105. — en renvoi, au lieu de « aient été vendus », lire : *aient été pendus.*

Page 159. — au lieu de « on peut titre l'échelle », lire : *on peut tirer l'échelle.*

Page 201. — au lieu de « dont il ferait retenir », lire : *dont il ferait retentir.*

Page 206. — en sous-titre, au lieu de « Variation », lire : *Variations.*

Page 248. — au lieu de « une yo-yoteuse ne prendre pas », lire : *une yo-yoteuse ne prendra pas.*

Page 256. — au lieu de « que je pouvais pas », lire : *que je ne pouvais pas.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 10 MAI 1935 SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE G. TAUPIN & Cie 50, RUE PAUL-BERT A HANOI (TONKIN)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

1° DIX EXEMPLAIRES DE LUXE, SUR IMPÉRIAL ANNAM, PURE ÉCORCE, AVEC UNE PAGE MANUSCRITE ET UN PORTAIT DE L'AUTEUR, NUMÉROTÉS DE I A X ;

2° DEUX CENT SOIXANTE-QUINZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER BOUFFANT PUR BAMBOU, DES PAPETERIES DE L'INDOCHINE, NUMÉROTÉS DE I A 275 ;

3° VINGT-CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, SUR PAPIER BOUFFANT PUR BAMBOU, DES PAPETERIES DE L'INDOCHINE, NUMÉROTÉS DE A à Z.

206

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques